

SERJEANTSON
OF
HANLITH.

# CORINNE

OU

# L'ITALIE.

# CORINNE

OU

# L'ITALIE,

PAR Mme. DE STAËL HOLSTEIN.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . Udrallo il bel paese
Ch' Apénnin parte, e 'l mar circonda, e l'Alpe
PETRARQUE.

TOME SECOND.

A LONDRES,

CHEZ M. PELTIER, NO. 7, DUKE-STREET, PORTLAND-PLACE.

1809.

De l'imprimerie de R. Juigné, 17, Margaret-Street,
Cavendish-Square.

# LIVRE VIII.

## LES STATUES ET LES TABLEAUX.

### CHAPITRE PREMIER.

Après la journée qui venait de se passer, Oswald ne put fermer l'œil de la nuit. Il n'avait jamais été plus près de tout sacrifier à Corinne. Il ne voulait pas même lui demander son secret, ou du moins il voulait prendre, avant de le savoir, l'engagement solennel de lui consacrer sa vie. L'incertitude semblait, pendant quelques heures, entièrement écartée de son esprit ; et il se plaisait à composer dans sa tête la lettre qu'il écrirait le lendemain, et qui déciderait de son sort. Mais cette confiance dans le bonheur, ce repos dans la résolution, ne fut pas de longue durée. Bientôt ses

pensées le ramenèrent vers le passé ; il se souvint qu'il avait aimé, bien moins, il est vrai, qu'il n'aimait Corinne, et l'objet de son premier choix ne pouvait lui être comparé ; mais enfin c'était ce sentiment qui l'avait entraîné à des actions irréfléchies, à des actions qui avaient déchiré le cœur de son père. —Ah ! qui sait, s'écria-t-il, qui sait s'il ne craindrait pas également aujourd'hui que son fils oubliât sa patrie et ses devoirs envers elle ?—

—O toi ; dit-il en s'adressant au portrait de son père ; toi, le meilleur ami que j'aurai jamais sur la terre, je ne peux plus entendre ta voix ; mais apprends-moi par ce regard muet, si puissant encore sur mon âme, apprends-moi ce que je dois faire pour te donner dans le ciel quelque contentement de ton fils. Et cependant n'oublie pas ce besoin de bonheur qui consume les mortels : sois indulgent dans ta demeure céleste, comme tu l'étais sur la

terre. J'en deviendrai meilleur, si je suis heureux quelque temps, si je vis avec cette créature angélique, si j'ai l'honneur de protéger, de sauver une telle femme.—La sauver ? reprit-il tout à coup ; et de quoi ? d'une vie qui lui plaît, d'une vie d'hommages, de succès, d'indépendance !—Cette réflexion, qui venait de lui, l'effraya lui-même comme une inspiration de son père.

Dans les combats de sentiment, qui n'a pas souvent éprouvé je ne sais quelle superstition secrète, qui nous fait prendre ce que nous pensons pour un présage, et ce que nous souffrons pour un avertissement du ciel ? Ah ! quelle lutte se passe dans les âmes susceptibles et de passion et de conscience !

Oswald se promenait dans sa chambre avec une agitation cruelle, s'arrêtant quelquefois pour regarder la lune d'Italie, si douce et si belle. L'aspect

de la nature enseigne la résignation, mais ne peut rien sur l'incertitude. Le jour vint pendant qu'il était dans cet état ; et quand le comte d'Erfeuil et M. Edgermond entrèrent chez lui, ils s'inquiétèrent de sa santé, tant les anxiétés de la nuit l'avaient changé ! Le comte d'Erfeuil rompit le premier le silence qui s'était établi entre eux trois.—Il faut convenir, dit-il, que le spectacle d'hier était charmant. Corinne est admirable, Je perdais la moitié de ses paroles ; mais je devinais tout par ses accents et par sa physionomie. Quel dommage que ce soit une personne riche qui ait un tel talent ! Car, si elle était pauvre, libre comme elle l'est, elle pourrait monter sur le théâtre ; et ce serait la gloire de l'Italie qu'une actrice comme elle.—

Oswald ressentit une impression pénible par ce discours, et ne savait néanmoins de quelle manière la témoigner. Car le comte d'Erfeuil avait cela de

particulier, que l'on ne pouvait pas légitimement se fâcher de ce qu'il disait, lors même qu'on en recevait une impression désagréable. Il n'y a que les âmes sensibles qui savent se ménager réciproquement : l'amour-propre, si susceptible pour lui-même, ne devine presque jamais la susceptibilité des autres.

M. Egermond loua Corinne dans les termes les plus convenables et les plus flatteurs. Oswald lui répondit en Anglais, afin de soustraire la conversation sur Corinne aux éloges déplaisants du comte d'Erfeuil.—Je suis de trop, ce me semble, dit alors le comte d'Erfeuil, je m'en vais chez Corinne : elle sera bien aise d'entendre mes observations sur son jeu d'hier au soir. J'ai quelques conseils à lui donner, qui portent sur les détails, mais les détails font beaucoup à l'ensemble ; et c'est vraiment une femme si étonnante, qu'il ne faut rien négliger pour lui faire atteindre

la perfection.—Et puis, dit-il en se penchant vers l'oreille de lord Nelvil, je veux l'encourager à jouer plus souvent la tragédie: c'est un moyen sûr pour se faire épouser par quelque étranger de distinction qui passera par ici. Vous et moi, mon cher Oswald, nous ne donnerons pas dans cette idée, nous sommes trop accoutumés aux femmes charmantes pour qu'elles nous fassent faire une sottise; mais un prince allemand, un grand d'Espagne, qui sait? —A ces mots, Oswald se leva, hors de lui-même, et l'on ne peut savoir ce qu'il en serait arrivée, si le comte d'Erfeuil avait aperçu son mouvement; mais il avait été si satisfait de sa dernière réflexion, qu'il s'en était allé là-dessus légèrement, et sur la pointe du pied, ne se doutant pas qu'il avait offensé lord Nelvil; s'il l'avait su, bien qu'il l'aimât autant qu'il pouvait aimer, il serait sûrement resté. La valeur brillante du comte d'Erfeuil contribuait plus encore

que son amour-propre à lui faire illusion sur ses défauts. Comme il avait beaucoup de délicatesse dans tout ce qui tenait à l'honneur, il n'imaginait pas qu'il pût en manquer dans ce qui avait rapport à la sensibilité; et se croyant, avec raison, aimable et brave, il s'applaudissait de son lot, et ne soupçonnait rien de plus profond dans la vie.

Aucun des sentiments qui agitaient Oswald n'avait échappé à M. Edgermond, et quand le comte d'Erfeuil fut sorti, il lui dit:—Mon cher Oswald, je pars, je vais à Naples.—Eh pourquoi sitôt, répondit lord Nelvil?—Parce qu'il ne fait pas bon ici pour moi, continua M. Edgermond. J'ai cinquante ans, et cependant je ne suis pas sûr que je ne devinsse fou de Corinne.—Et si vous le deveniez, interrompit Oswald, que vous en arriverait-il?—Une telle femme n'est pas faite pour vivre dans le pays de Galles,

reprit M. Edgermond : croyez-moi, mon cher Oswald, il n'y a que les Anglaises pour l'Angleterre : il ne m'appartient pas de vous donner des conseils, et je n'ai pas besoin de vous assurer que je ne dirai pas un mot de ce que j'ai vu ; mais, tout aimable qu'est Corinne, je pense comme Thomas Walpole, *que fait-on de cela à la maison ?* Et la maison est tout chez nous, vous le savez, tout pour les femmes du moins. Vous représentez-vous votre belle Italienne restant seule pendant que vous chasserez, ou que vous irez au parlement, et vous quittant au dessert pour aller préparer le thé quand vous sortirez de table ? Cher Oswald, nos femmes ont des vertus domestiques que vous ne trouverez nulle part. Les hommes en Italie n'ont rien à faire qu'à plaire aux femmes, ainsi plus elles sont aimables et mieux c'est. Mais chez nous, où les hommes ont une carrière active, il faut que les femmes soient dans l'om-

bre, et ce serait bien dommage d'y mettre Corinne; je la voudrais sur le trône de l'Angleterre, mais non pas sous mon humble toit. Mylord, j'ai connu votre mère que votre respectable père a tant regretté; c'était une porsonne tout-à-fait semblable à ma jeune cousine, et c'est comme cela que je voudrais une femme, si j'étais encore dans l'âge de choisir et d'être aimé. Adieu, mon cher ami, ne me sachez pas mauvais gré de ce que je viens de vous dire, car personne n'est plus que moi l'admirateur de Corinne, et peut-être qu'à votre âge je ne serais pas capable de renoncer à l'espérance de lui plaire.—En achevant ces mots, il prit la main de lord Nelvil, la serra cordialement, et s'en alla sans qu'Oswald lui répondît un seul mot. Mais M. Edgermond comprit la cause de son silence, et satisfait du serrement de main d'Oswald qui avait répondu au sien, il partit, impatient lui-même

de finir une conversation qui lui coûtait.

De tout ce qu'il avait dit, un seul mot avait frappé au cœur d'Oswald; c'était le souvenir de sa mère et de l'attachement profond que son père avait eu pour elle. Il l'avait perdue, lorsqu'il n'avait encore que quatorze ans, mais il se rappelait avec un profond respect et ses vertus, et le caractère timide et réservé de ses vertus.—Insensé que je suis, s'écria-t-il quand il fut seul, je veux savoir quelle est l'épouse que mon père me destinait: et ne le sais-je pas, puisque je puis me retracer l'image de ma mère qu'il a tant aimée? Que veux-je donc de plus? Et pourquoi me tromper moi-même, en faisant semblant d'ignorer ce qu'il penserait à présent, si je pouvais le consulter encore?—Il était cependant affreux pour Oswald de retourner chez Corinne, après ce qui s'était passé la veille, sans lui rien dire qui confirmât les sentiments qu'il lui avai

témoignés. Son agitation, sa peine devint si forte, qu'elle lui rendit un accident dont il se croyait guéri ; le vaisseau cicatrisé dans sa poitrine se rouvrit. Pendant que ses gens effrayés appelaient du secours de toutes parts, il souhaitait en secret que la fin de sa vie terminât ses chagrins.—Si je pouvais mourir, se disait-il, après avoir revu Corinne, après qu'elle m'aurait appelé son Roméo!— Et des larmes s'échappèrent de ses yeux, c'étaient les premières, depuis la mort de son père, qu'une autre douleur lui arrachait.

Il écrivit à Corinne l'accident qui le retenait chez lui, et quelques mots mélancoliques terminaient sa lettre. Corinne avait commencé ce même jour avec des pressentiments bien trompeurs : elle jouissait de l'impression qu'elle avait produite sur Oswald, et se croyant aimée, elle était heureuse, car elle ne savait pas bien clairement d'ailleurs ce qu'elle désirait. Mille circon-

stances faisaient que l'idée d'épouser lord Nelvil était pour elle mêlée de beaucoup de crainte, et comme c'était une personne plus passionnée que prévoyante, dominée par le présent, mais s'occupant peu de l'avenir, ce jour qni devait lui coûter tant de peines s'était levé pour elle comme le jour le plus pur et le plus serein de sa vie.

En recevant le billet d'Oswald, un trouble cruel s'empara de son âme : elle le crut dans un grand danger, et partit à l'instant à pied, traversant le *corso* à l'heure où toute la ville s'y promène, et entrant dans la maison d'Oswald à la vue de presque toute la société de Rome. Elle ne s'était pas donné le temps de réfléchir, et sa course avait été si rapide, qu'en arrivant dans la chambre d'Oswald elle ne pouvait plus respirer ni prononcer un seul mot. Lord Nelvil comprit tout ce qu'elle venait de hasarder pour le voir, et s'exagérant les conséquences de cette action

qui, en Angleterre, aurait entièrement perdu de réputation une femme, et à plus forte raison une femme non mariée, il se sentit saisi par la générosité, l'amour et la reconnaissance, et se levant, tout faible qu'il était, il serra Corinne contre son cœur, et s'écria :— Chère amie ! non, je ne t'abandonnerai pas, quand ton sentiment pour moi te compromet ! quand je dois réparer.... Corinne comprit sa pensée, et l'interrompant aussitôt en se dégageant doucement de ses bras, elle lui dit, après s' être informée de son état qui s'était amélioré :—Vous vous trompez, mylord, je ne fais rien en venant vous voir, que la plupart des femmes de Rome n'eussent fait à ma place. Je vous ai su malade, vous êtes étranger ici, vous n'y connaissez que moi, c'est à moi de vous soigner. Les convenances établies sont très-respectables, quand il ne faut leur sacrifier que soi, mais ne doivent-elles pas cèder aux sentiments

vrais et profonds que fait naître le danger ou la douleur d'un ami ? Quel serait donc le sort d'une femme, si ces mêmes convenances sociales, en permettant d'aimer, défendaient seulement le mouvement irrésistible qui fait voler au secours de ce qu'on aime ? Mais, je vous le répète, mylord, ne craignez point qu'en venant ici je me sois compromise. J'ai, par mon âge et mes talents, à Rome, la liberté d'une femme mariée. Je ne cache point à mes amis que je suis venue chez vous ; je ne sais s'ils me blâment de vous aimer, mais sûrement ils ne me blâmeront pas d'être dévouée à vous, quand je vous aime.—

En entendant ces paroles, si naturelles et si sincères, Oswald éprouva un mélange confus d'impressions diverses ; il était touché par la délicatesse de la réponse de Corinne, mais il était presque fâché que ce qu'il avait pensé d'abord ne fût pas vrai ; il aurait sou-

haité qu'elle eût commis pour lui une grande faute selon le monde, afin que cette faute même, lui faisant un devoir de l'épouser, terminât ses incertitudes. Il pensait avec humeur à cette liberté des mœurs d'Italie, qui prolongeait son anxiété, en lui laissant beaucoup de bonheur, sans lui imposer aucun lien. Il eût voulu que l'honneur lui commandât ce qu'il désirait. Ces pensées pénibles lui causèrent de nouveau des accidents dangereux. Corinne, dans la plus affreuse inquiétude, sut lui prodiguer des soins pleins de douceur et de charme.

Vers le soir, Oswald paraissait plus oppressé; et Corinne, à genoux auprès de son lit, soutenait sa tête entre ses bras, quoiqu'elle fût elle-même bien plus émue que lui. Il la regardait souvent avec une impression de bonheur à travers ses souffrances. — Corinne, lui dit-il à voix basse, lisez-moi dans ce recueil, où sont écrites les pensées

de mon père, ses réflexions sur la mort. Ne pensez pas, dit-il en voyant l'effroi de Corinne, que je m'en croie menacé. Mais jamais je ne suis malade sans relire ces consolations, qu'il me semble encore éntendre de sa bouche: et puis je veux, chère amie, vous faire ainsi connaître quel homme était mon père; vous comprendrez mieux et ma douleur et son empire sur moi, et tout ce que je veux vous confier un jour.—Corinne prit ce recueil dont Oswald ne se séparait jamais, et, d'une voix tremblante, elle en lut quelques pages.

" Justes, aimés du Seigneur, vous
" parlerez de la mort sans crainte; car
" elle ne sera pour vous qu'un chan-
" gement d'habitation; et celle que
" vous quitterez est peut-être la moin-
" dre de toutes. O mondes innombra-
" bles qui remplissez à nos yeux l'infini
" de l'espace! communautés inconnues
" des créatures de Dieu; communautés
" de ses enfans, éparses dans le firma-

" ment et rangées sous ses voûtes;
" que nos louanges se joignent aux
" vôtres: nous ignorons votre condi-
" tion, nous ignorons votre première,
" votre seconde, votre dernière part
" aux générosités de l'Etre suprême;
" mais en parlant de la mort et de la
" vie, du temps passé, du temps à ve-
" nir, nous atteignons, nous touchons
" aux intérêts de tous les êtres intelli-
" gents et sensibles, n'importe les lieux
" et les distances qui les séparent. Fa-
" milles des peuples, familles des na-
" tions, assemblages des mondes, vous
" dites avec nous: Gloire au maître des
" cieux, au roi de la nature, au dieu de
" l'univers; gloire, hommage à celui
" qui peut, à sa volonté, transformer
" la stérilité en abondance, l'ombre en
" réalité, et la mort elle-même en éter-
" nelle vie.

" Ah! sans doute, la fin du juste est
" la mort désirable; mais peu d'entre
" nous, peu d'entre nos anciens en ont

" été les temoins. Où est-il cet homme " qui se présenterait sans crainte aux " regards de l'Eternel ? Où est-il cet " homme qui a aimé Dieu sans distrac- " tion, qui l'a servi dès sa jeunesse, et " qui atteignant un âge avancé, ne " trouve dans ses souvenirs aucun sujet " d'inquiétude ? Où est-il cet homme " moral en toutes ses actions, sans ja- " mais songer à la louange et aux ré- " compenses de l'opinion ? Où est-il " cet homme si rare parmi les hom- " mes, cet être si digne de nous servir " à tous de modèle ? Où est-il ? où " est-il ? Ah ! s'il existe au milieu de " nous, que nos respects l'environ- " nent ; et demandez, vous ferez bien, " demandez d'assister à sa mort, comme " au plus beau des spectacles : armez- " vous seulement de courage, afin de " le suivre attentivement sur le lit d'é- " pouvante, dont il ne se relevera point. " Il le prévoit, il en est certain, et " la sérénité règne dans ses regards,

" et son front semble environné d'une
" auréole céleste ; il dit avec l'apôtre :
" *Je sais à qui j'ai cru ;* et cette con-
" fiance, lorsque ses forces s'éteignent,
" anime encore ses traits. Il contemple
" déjà sa nouvelle patrie ; mais, sans
" oublier celle qu'il va quitter, il est
" à son créateur et à son Dieu, sans
" rejeter loin de lui les sentiments qui
" ont charmé sa vie.

" C'est une épouse fidèle qui, selon
" les lois de la nature, doit, entre les
" siens, le suivre la première : il la con-
" sole, il essuie ses larmes, il lui donne
" rendez-vous dans ce séjour de félicité
" qu'il ne peut se peindre sans elle. Il
" lui retrace les jours heureux qu'ils
" ont parcourus ensemble ; non pour
" déchirer le cœur d'une sensible amie,
" mais pour accroître leur confiance
" mutuelle à la bonté céleste. Il rap-
" pelle encore à la compagne de sa
" fortune l'amour si tendre qu'il eut
" toujours pour elle ; non pour animer

“ des regrets qu'il voudrait adoucir,
“ mais pour jouir de la douce idée que
“ deux vies ont tenu à la même tige, et
“ que par leur union, elles devien-
“ dront peut-être une défense, une
“ garantie de plus, dans cet obscur
“ avenir, où la pitié d'un Dieu su-
“ prême est le dernier refuge de nos
“ pensées. Hélas ! peut-on se former
“ une juste image de toutes les émo-
“ tions qui pénètrent une âme aimante
“ au moment où une vaste solitude se
“ présente à nos regards, au moment
“ où les sentiments, les intérêts dont
“ on a subsisté pendant le cours de ses
“ belles années, vont s'évanouir pour
“ jamais ? Ah ! vous qui devez survivre
“ à cet être semblable à vous, que le
“ ciel vous avait donné pour soutien,
“ à cet être qui était tout pour vous,
“ et dont les regards vous disent un
“ effrayant adieu, vous ne refuserez
“ pas de placer votre main sur un
“ cœur défaillant, afin qu'une dernière

" palpitation vous parle encore, lors-
" que tout autre langage n'existera
" plus. Et vous blâmerions-nous, amis
" fidèles, si vous aviez désiré que vous
" cendres se confondissent, que vos
" dépouilles mortelles fussent réunies
" dans le même asile ? Dieu de bonté,
" réveillez-les ensemble ; ou si l'un des
" deux seulement a mérité cette faveur,
" si l'un des deux seulement doit être
" du nombre des élus, que l'autre
" apprenne la nouvelle ; que l'autre en
" aperçoive la lumière des anges au
" moment où le sort des heureux sera
" proclamé, afin qu'il ait encore un
" moment de joie avant de retomber
" dans la nuit éternelle.

" Ah ! nous nous égarons peut-être
" lorsque nous essayons de décrire les
" derniers jours de l'homme sensible,
" de l'homme qui voit la mort s'avan-
" cer à grands pas, qui la voit prête
" à le séparer de tous les objets de son
" affection.

" Il se ranime et reprend un moment " de force, afin que ses dernières paroles " servent d'instruction à ses enfans. Il " leur dit : Ne vous effrayez point d'as- " sister à la fin prochaine de votre " père, de votre ancien ami. C'est par " une loi de la nature qu'il quitte avant " vous cette terre où il est venu le pre- " mier. Il vous montrera du courage ; " et pourtant il s'éloigne de vous avec " douleur. Il eût souhaité sans doute " de vous aider plus long-temps de son " expérience, et de faire encore quel- " ques pas avec vous à travers les " périls dont votre jeunesse est envi- " ronnée ; *mais la vie n'a point de " défense quand il faut descendre au " tombeau.* Vous irez seuls maintenant, " seuls au milieu d'un monde d'où je " vais disparaître. Puissiez-vous re- " cueillir avec abondance les biens " que la Providence y a semés, mais " n'oubliez jamais que ce monde lui- " même est une patrie passagère, et

" qu'une autre plus durable vous ap-
" pelle. Nous nous reverrons peut-
" être: et quelque part sous les regards
" de mon Dieu, j'offrirai pour vous
" en sacrifice et mes vœux et mes lar-
" mes. Aimez la religion qui a tant de
" promesses; aimez la religion, ce der-
" nier traité d'alliance entre les pères
" et les enfans, entre la mort et la vie...
" Approchez-vous de moi!.... que je
" vous aperçoive encore, que la béné-
" diction d'un serviteur de Dieu soit
" sur vous... Il meurt..... O! les anges
" du ciel, recevez son âme, et laissez-
" nous sur la terre le souvenir de ses
" actions, le souvenir de ses pensées,
" le souvenir de ses espérances." (20)

L'émotion d'Oswald et de Corinne avait souvent interrompu cette lecture. Enfin ils furent forcés d'y renoncer. Corinne craignait pour Oswald l'abondance de ses pleurs. Elle était bouleversée de l'état où elle le voyait, et elle ne s'apercevait pas qu'elle-même était

aussi troublée que lui.—Oui, lui dit Oswald en lui tendant la main, oui, chère amie de mon cœur, tes larmes se sont confondues avec les miennes. Tu le pleures avec moi, cet ange tutélaire dont je sens encore le dernier embrassement, dont je vois encore le noble regard ; peut-être est-ce toi qu'il a choisie pour me consoler; peut-être... —Non, non, s'écria Corinne, non, il ne m'en a pas crue digne.—Que dites-vous, interrompit Oswald ?—Corinne eut peur d'avoir révélé ce qu'elle voulait cacher; et répéta ce qui venait de lui échapper, on disant seulement, il ne m'en croirait pas digne.—Ce mot changé dissipa l'inquiétude que le premier avait fait naître dans le cœur d'Oswald, et il continua sans crainte à s'entretenir de son père avec Corinne.

Les médecins arrivèrent et la rassurèrent un peu; mais ils défendirent absolument à lord Nelvil de parler jusqu'à ce que le vaisseau qui s'était ou-

vert dans sa poitrine fût fermé. Six jours entiers se passèrent, pendant lesquels Corinne ne quitta point Oswald, et l'empêcha de prononcer un seul mot, lui imposant doucement silence dès qu'il voulait parler. Elle trouvait l'art de varier les heures par la lecture, par la musique, et quelquefois par une conversation dont elle faisait tous les frais, en cherchant à s'animer elle-même, dans le sérieux comme dans la plaisanterie, avec un intérêt soutenu. Toute cette grâce, tout ce charme voilait l'inquiétude qu'elle éprouvait intérieurement, et qu'il fallait dérober à lord Nelvil; mais elle n'en était pas distraite un seul instant. Elle s'apercevait presque avant Oswald lui-même de ce qu'il souffrait, et le courage qu'il mettait à le cacher ne trompait jamais Corinne; elle découvrait toujours cè qui pouvait lui faire du bien, et se hâtait de le soulager, en tâchant seulement de fixer son attention le moins

qu'il était possible sur les soins qu'elle lui rendait. Cependant, quand Oswald pâlissait, la couleur abandonnait aussi les lèvres de Corinne, et ses mains tremblaient en lui portant du secours ; mais elle s'efforçait bientôt de se remettre, et souriait, quoique ses yeux fussent remplis de larmes. Quelquefois elle pressait la main d'Oswald sur son cœur, et semblait vouloir ainsi lui donner sa propre vie. Enfin ses soins réussirent, Oswald se guérit.

—Corinne, lui dit-il, lorsqu'elle lui permit de parler, pourquoi M. Edgermond, mon ami, n'a-t-il pas été témoin des jours que vous venez de passer auprès de moi ? il aurait vu que vous n'êtes pas moins bonne qu'admirable ; il aurait vu que la vie domestique se compose avec vous d'enchantemens continuels, et que vous ne différez des autres femmes que pour ajouter à toutes les vertus le prestige de tous les charmes. Non, c'en est trop,

il faut faire cesser le combat qui me déchire, ce combat qui vient de me mettre au bord du tombeau. Corinne, tu m'entendras, tu sauras tous mes secrets, toi qui me caches les tiens, et tu prononceras sur notre sort.— Notre sort, répondit Corinne, si vous sentez comme moi, c'est de ne pas nous quitter. M'en croirez-vous, quand je vous dirai que jusqu'à présent du moins je n'ai pas osé souhaiter d'être votre épouse. Ce que j'éprouve est bien nouveau pour moi : mes idées sur la vie, mes projets pour l'avenir sont tout-à-fait bouleversés par ce sentiment qui me trouble et m'asservit chaque jour davantage. Mais je ne sais pas si nous pouvons, si nous devons nous unir — Corinne, reprit Oswald, me mépriseriez-vous d'avoir hésité ? l'attribueriez-vous à des considérations misérables ? N'avez-vous pas deviné que le remords profond et douloureux qui, depuis près de deux ans,

me poursuit et me déchire, a pu seul causer mes incertitudes?—

—Je l'ai compris, reprit Corinne. Si je vous avais soupçonné d'un motif étranger aux affections du cœur, vous ne seriez pas celui que j'aime. Mais la vie, je le sais, n'appartient pas tout entière à l'amour. Les habitudes, les souvenirs, les circonstances créent autour de nous je ne sais quel enlacement que la passion même ne peut détruire. Brisé pour un moment, il se reformerait, et le lierre viendrait à bout du chêne. Mon cher Oswald, ne donnons pas à chaque époque de notre existence plus que cette époque ne demande. Ce qui m'est nécessaire dans ce moment, c'est que vous ne me quittiez pas. Cette terreur d'un départ qui pourrait être subit me poursuit sans cesse. Vous êtes étrangers dans ce pays: aucun lien ne vous y retient. Si vous partiez, tout serait dit, il ne me resterait de vous que ma douleur. Cette nature,

ces beaux-arts, cette poésie que je sens avec vous, et maintenant, hélas seulement avec vous, tout deviendrait muet pour mon ame. Je ne me réveille qu'en tremblant; je sais ne pas, quand je vois ce beau jour, s'il ne me trompe point par ses rayons resplendissans, si vous êtes encore là, vous, l'astre de ma vie. Oswald, ôtez-moi cette terreur, et je ne verrai rien au-delà de cette sécurité délicieuse.— Vous savez, répondit Oswald, que jamais un Anglais n'a renoncé à sa patrie, que la guerre peut me rappeler, que.......—Ah! dieu, s'écria Corinne, voudriez-vous me préparer?......et tous ses membres tremblaient comme à l'approche du plus effroyable danger.— Hé bien, s'il est ainsi, emmenez-moi comme épouse, comme esclave....Mais tout à coup reprenant ses esprits, elle dit.....Oswald, vous ne partirez jamais sans m'en prévenir, jamais, n'est-ce pas? Ecoutez: dans aucun pays, un

criminel n'est conduit au supplice, sans que quelques heures lui soient données pour recueillir ses pensées. Ce ne sera point par une lettre, ce sera vous-même qui viendrez me le dire, vous m'avertirez, vous m'entendrez avant de vous éloigner de moi.—Et le pourrai-je alors . . . . . .—Quoi! vous hésitez à m'accorder ce que je demande, s'écria Corinne,—Non, répondit Oswald, je n'hésite pas, tu le veux. Hé bien, je le jure, si ce départ est nécessaire, je vous en préviendrai, et ce moment décidera de notre vie.—Oui, dit Corinne, il en décidera.—Et elle sortit.

## CHAPITRE II.

Pendant les jours qui suivirent la maladie d'Oswald, Corinne évita soigneusement ce qui pouvait amener une explication entre eux. Elle voulait rendre la vie de son ami aussi douce qu'il était possible; mais elle ne voulait point lui confier encore son histoire. Tout ce qu'elle avait remarqué dans leurs entretiens ne l'avait que trop convaincue de l'impression qu'il recevrait en apprenant, et ce qu'elle était, et ce qu'elle avait sacrifié; et rien ne lui faisait plus de peur que cette impression qui pouvait le détacher d'elle.

Revenant donc à l'aimable adresse dont elle avait coutume de se servir pour empêcher Oswald de se livrer à ses inquiétude passionnées, elle voulut intéresser de nouveau son esprit et

son imagination par les merveilles des beaux-arts qu'il n'avait point encore vues, et retarder ainsi l'instant où le sort devait s'éclaircir et se décider. Une telle situation serait insupportable, dans tout autre sentiment qne l'amour; mais il donne des heures si douces; il répand un tel charme sur chaque minute, que, bien qu'il ait besoin d'un avenir indéfini, il s'enivre du présent, et reçoit un jour comme un siècle de bonheur ou de peine, tant ce jour est rempli par une multitude d'émotions et d'idées! Ah! sans doute, c'est par l'amour que l'éternité peut être comprise; il confond toutes les notions du temps; il efface les idées de commencement et de fin; on croit avoir toujours aimé l'objet qu'on aime, tant il est difficile de concevoir qu'on ait pu vivre sans lui. Plus la séparation est affreuse, moins elle paraît vraisemblable; elle devient, comme la mort, une crainte dont on parle plus qu'on n'y croit, un

avenir qui semble impossible, alors même qu'on le sait inévitable.

Corinne, parmi ses innocentes ruses pour varier les amusemens d'Oswald, avait encore réservé les statues et les tableaux. Un jour donc, lorsque lord Nelvil fut rétabli, elle lui proposa d'aller voir ensemble ce que la sculpture et la peinture offraient à Rome de plus beau.—Il est honteux, lui dit-elle en souriant, que vous ne connaissiez ni nos statues, ni nos tableaux, et demain il faut commencer le tour des musées et des galeries.—Vous le voulez, répondit lord Nelvil, j'y consens. Mais en vérité, Corinne, vous n'avez pas besoin de ces ressources étrangères pour me fixer auprès de vous; c'est, au contraire, un sacrifice que je vous fais, quand je détourne mes regards de vous pour quelque objet que ce puisse être.—

Ils allèrent d'abord au musée du Vatican, ce palais des statues où l'on

voit la figure humaine divinisée par le paganisme, comme les sentimens de l'ame le sont maintenant par le christianisme. Corinne fit remarquer à lord Nelvil ces salles silencieuses où sont rassemblées les images des Dieux et des héros, où la plus parfaite beauté, dans un repos éternel, semble jouir d'elle-même. En contemplant ces traits et ces formes admirables, il se révèle je ne sais quel dessein de la divinité sur l'homme, exprimé par la noble figure dont elle a daigné lui faire don. L'ame s'élève par cette contemplation à des espérances pleines d'enthousiasme et de vertu; car la beauté est une dans l'univers, et sous quelque forme qu'elle se présente, elle excite toujours une émotion religieuse dans le cœur de l'homme. Quelle poésie que ces visages où la plus sublime expression est pour jamais fixée, où les plus grandes pensées sont revêtues d'une image si dignes d'elles!

Quelquefois un sculpteur ancien ne

faisait qu'une statue dans sa vie, elle était toute son histoire. Il la perfectionnait chaque jour : s'il aimait, s'il était aimé, s'il recevait par la nature ou par les beaux-arts une impression nouvelle, il embellissait les traits de son héros par ses souvenirs et par ses affections. Il savait ainsi traduire aux regards tous les sentimens de son ame. La douleur dans nos temps modernes, au milieu de notre état social si froid et si oppressif, est ce qu'il y a de plus noble dans l'homme ; et, de nos jours qui n'aurait pas souffert, n'aurait jamais senti ni pensé. Mais il y avait dans l'antiquité quelques chose de plus noble que la douleur, c'était le calme héroïque c'était le sentiment de sa force qui pouvait se développer au milieu d'institutions franches et libres. Les plus belles statues des Grecs n'ont presque jamais indiqué que le repos. Le Laocoon et la Niobé sont les seules qui peignent des douleurs violentes ; mais

c'est la vengeance du ciel qu'elles rappellent toutes les deux, et non les passions nées dans le cœur humain. L'être moral avait une organisation si saine chez les anciens, l'air circulait si librement dans leur large poitrine, et l'ordre politique était si bien en harmonie avec les facultés, qu'il n'existait presque jamais, comme de notre temps, des ames mal à l'aise ; cet état fait découvrir beaucoup d'idées fines, mais ne fournit point aux arts, et particulièrement à la sculpture, les simples affections, les élémens primitifs des sentimens qui peuvent seuls s'exprimer par le marbre éternel.

A peine trouve-t-on dans leurs statues quelques traces de mélancolie. Une tête d'Apollon au palais Justiniani, une autre d'Alexandre mourant, sont les seules où les dispositions de l'ame rêveuse et souffrante soient indiquées ; mais elles appartiennent l'une et l'autre, selon toute apparence, au temps

où la Grèce était asservie. Dès-lors, il n'y avait plus cette fierté, ni cette tranquillité d'ame qui ont produit chez les anciens les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la poésie composée dans le même esprit.

La pensée qui n'a plus d'alimens au-dehors se replie sur elle-même, analise, travaille, creuse les sentimens intérieurs ; mais elle n'a plus cette force de création qui suppose et le bonheur et la plénitude de forces que le bonheur seul peut donner. Les sarcophages même chez les anciens ne rappellent que des idées guerrières ou riantes : dans la multitude de ceux qui se trouvent au musée du Vatican, on voit des batailles, des jeux représentés en bas-reliefs sur les tombeaux. Le souvenir de l'activité de la vie était le plus bel hommage que l'on crût devoir rendre aux morts. Rien n'affaiblissait, rien ne diminuait les forces. L'encouragement, l'émulation étaient le principe des

beaux-arts comme de la politique ; il y avait place pour toutes les vertus, comme pour tous les talens. Le vulgaire se glorifiait de savoir admirer, et le culte du génie était desservi par ceux même qui ne pouvaient point aspirer à ses couronnes.

La religion grecque n'était point, comme le christianisme, la consolation du malheur, la richesse de la misère, l'avenir des mourans ; elle voulait la gloire, le triomphe ; elle faisait pour ainsi dire l'apothéose de l'homme. Dans ce culte périssable, la beauté même était un dogme religieux. Si les artistes étaient appelés à peindre des passions basses ou féroces, ils en sauvaient la honte à la figure humaine, en y joignant, comme dans les faunes et les centaures, quelques traits des animaux ; et, pour donner à la beauté son plus sublime caractère, ils unissaient tour à tour dans les statues des hommes et des femmes, dans la Minerve guerrière et dans l'A-

pollon Musagète, les charmes des deux sexes, la force à la douceur, la douceur à la force ; mélange heureux de deux qualités opposées, sans lequel aucune des deux ne serait parfaite.

Corinne, en continuant ses observations, retint Oswald quelque temps devant des statues endormies qui sont placées sur les tombeaux, et montrent l'art de la sculpture sous le point de vue le plus agréable. Elle lui fit remarquer que toutes les fois que les statues sont censées représenter une action, le mouvement qui s'arrête produit une sorte d'étonnement quelquefois pénible. Mais les statues dans le sommeil, ou seulement dans l'attitude d'un repos complet, offrent une image de l'éternelle tranquillité, qui s'accorde merveilleusement avec l'effet général du midi sur l'homme. Il semble que là les beaux-arts sont les paisibles spectateurs de la nature, et que le génie lui-même qui agite l'ame dans le nord

n'est, sous un beau ciel, qu'une harmonie de plus.

Oswald et Corinne passèrent dans la salle où sont rassemblées les images sculptées des animaux et des reptiles; et la statue de Tibère se trouve par hasard au milieu de cette cour. C'est sans projet qu'une telle réunion s'est faite. Ces marbres se sont d'eux-mêmes rangés autour de leur maître. Une autre salle renferme les monumens tristes et sévères des Egyptiens, de ce peuple chez lequel les statues ressemblent plus aux momies qu'aux hommes, et qui par ses institutions silencieuses, roides et serviles, semble avoir, autant qu'il le pouvait, assimilé la vie à la mort. Les Egyptiens excellaient bien plus dans l'art d'imiter les animaux que les hommes, c'est l'empire de l'ame qui semble leur être inaccessible.

Viennent ensuite les portiques du Musée, où l'on voit à chaque pas un nouveau chef-d'œuvre. Des vases, des

autels, des ornemens de toute espèce entourent l'Apollon, le Laocoon, les Muses. C'est là qu'on apprend à sentir Homère et Sophocle; c'est là que se révèle à l'ame une connaissance de l'antiquité, qui ne peut jamais s'acquérir ailleurs. C'est en vain que l'on se fie à la lecture de l'histoire pour comprendre l'esprit des peuples; ce que l'on voit excite en nous bien plus d'idées que ce qu'on lit, et les objets extérieurs causent une émotion forte, qui donne à l'étude du passé l'intérêt et la vie qu'on trouve dans l'observation des hommes et des faits contemporains.

Au milieu des magnifiques portiques, asile de tant de merveilles, il y a des fontaines qui coulent sans cesse et vous avertissent doucement des heures qui passaient de même, il y a deux mille ans, quand les artistes de ces chefs-d'œuvre existaient encore. Mais l'impression la plus mélancolique que l'on éprouve au Musée du Vatican, c'est

en contemplant les débris de statues que l'on y voit rassemblés ; le tronc d'Hercule, des têtes séparées du tronc, un pied de Jupiter, qui suppose une statue plus grande et plus parfaite que toutes celles que nous connaissons. On croit voir le champ de bataille où le temps a lutté contre le génie ; et ces membres mutilés attestent sa victoire et nos pertes.

Après être sortie du Vatican, Corinne conduisit Oswald devant les colosses de Monte-Cavallo ; ces deux statues représentent, dit-on, Castor et Pollux. Chacun des deux héros domte d'une seule main un cheval fougueux qui se cabre. Ces formes colossales, cette lutte de l'homme avec les animaux, donne, comme tous les ouvrages des anciens, une admirable idée de la puissance physique de la nature humaine. Mais cette puissance a quelque chose de noble qui ne se retrouve plus dans notre ordre social, où la plupart

des exercices du corps sont abandonnés aux gens du peuple. Ce n'est point la force animale de la nature humaine, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui se fait remarquer dans ces chefs-d'œuvre. Il semble qu'il y avait une union plus intime entre les qualités physiques et morales chez les anciens qui vivaient sans cesse au milieu de la guerre, et d'une guerre presque d'homme à homme. La force du corps et la générosité de l'ame, la dignité des traits et la fierté du caractère, la hauteur de la stature et l'autorité du commandement étaient des idées inséparables, avant qu'une religion tout intellectuelle eût placé la puissance de l'homme, dans son ame. La figure humaine, qui était aussi la figure des Dieux, paraissait symbolique; et le colosse nerveux de l'Hercule, et toutes les figures de ce genre de l'antiquité, ne retracent point les vulgaires idées de la vie commune, mais la volonté toute puissante, la vo-

lonté divine, qui se montre sous l'emblème d'une force physique surnaturelle.

Corinne et lord Nelvil terminèrent leur journée en allant voir l'atelier de Canova, du plus grand sculpteur moderne. Comme il était tard, ce fut aux flambeaux qu'ils se le firent montrer ; et les statues gagnent beaucoup à cette manière d'être vues. Les anciens en jugeaient ainsi, puisqu'ils les plaçaient souvent dans leurs Thermes, où le jour ne pouvait pas pénétrer. A la lueur des flambeaux, l'ombre plus prononcée amortit la brillante uniformité du marbre, et les statues paraissent des figures pâles qui ont un caractère plus touchant et de grâce et de vie. Il y avait chez Canova une admirable statue destinée pour un tombeau : elle représentait le Génie de la douleur, appuyé sur un lion, emblème de la force. Corinne, en contemplant ce Génie, crut y trouver quelque ressemblance avec Oswald,

et l'artiste lui-même en fut aussi frappé. Lord Nelvil se détourna pour ne point attirer l'attention en ce genre; mais il dit à voix basse à son amie :—Corinne, j'étais condamné à cette éternelle douleur quand je vous ai rencontrée; mais vous avez changé ma vie; et quelquefois l'espoir, et toujours un trouble mêlé de charmes remplit ce cœur qui ne devait plus éprouver que des regrets.—

## CHAPITRE III.

Les chefs-d'œuvre de la peinture étaient alors réunis à Rome, et sa richesse, sous ce rapport, surpassait toutes celles du reste du monde. Un seul point de discussion pouvait exister sur l'effet que produisaient ces chefs-d'œuvre. La nature des sujets ques les grands artistes d'Italie ont choisis se prête-t-elle à toute la variété, à toute l'originalité de passions et de caractères que la peinture peut exprimer? Oswald et Corinne différaient d'opinion à cet égard; mais cette différence, comme toutes celles qui existaient entre eux, tenait à la diversité des nations, des climats et des religions. Corinne affirmait que les sujets les plus favorables à la peinture c'étaient les su-

jets religieux. Elle disait que la sculpture était l'art du paganisme, comme la peinture était celui du christianisme, et que l'on retrouvait dans ces arts, comme dans la poésie, les qualités qui distinguent la littérature ancienne et moderne. Les tableaux de Michel-Ange, ce peintre de la Bible, de Raphaël, ce peintre de l'Evangile, supposent autant de profondeur et de sensibilité qu'on en peut trouver dans Shakespeare et Racine. La sculpture ne saurait présenter aux regards qu'une existence énergique et simple, tandis que la peinture indique les mystères du recueillement et de la résignation, et fait parler l'ame immortelle à travers de passagères couleurs. Corinne soutenait ainsi que les faits historiques, ou tirés des poëmes, étaient rarement pittoresques. Il faudrait souvent, pour comprendre de tels tableaux, que l'on eût couservé l'usage des peintres du vieux temps, d'écrire les paroles que

doivent dire les personnages sur un ruban qui sort de leur bouche. Mais les sujets religieux sont à l'instant entendus par tout le monde, et l'attention n'est point détournée de l'art pour deviner ce qu'il représente.

Corinne pensait que l'expression des peintres modernes, en général, était souvent théatrale, qu'elle avait l'empreinte de leur siècle. où l'on ne connaissait plus comme André Mantegne, Perugin et Léonard de Vinci, cette unité d'existence, ce naturel dans la manière d'être, qui tient encore du repos antique. Mais à ce repos est unie la profondeur de sentimens qui caractérise le christianisme. Elle admirait la composition sans artifice des tableaux de Raphaël, surtout dans sa première manière. Toutes les figures sont dirigées vers un objet principal, sans que l'artiste ait songé à les grouper en attitude, à travailler l'effet qu'elles peuvent produire. Corinne di-

sait que cette bonne foi dans les arts d'imagination, comme dans tout le reste, est le caractère du génie, et que le calcul du succès est presque toujours destructeur de l'enthousiasme. Elle prétendait qu'il y avait de la rhétorique en peinture comme dans la poésie, et que tous ceux qui ne savaient pas caractériser, cherchaient les ornemens accessoires, réunissaient tout le prestige d'un sujet brillant aux costumes riches, aux attitudes remarquables; tandis qu'une simple vierge tenant son enfant dans ses bras, un vieillard attentif dans la messe de Bolsène, un homme appuyé sur son bâton dans l'école d'Athènes, Sainte Cécile levant les yeux au ciel, produisaient, par l'expression seule du regard et de la physionomie, des impressions bien plus profondes. Ces beautés naturelles se découvrent chaque jour davantage; mais au contraire dans les tableaux d'effet, le premier

coup-d'œil est toujours le plus frappant. (21)

Corinne ajoutait à ces réflexions une observation qui les fortifiait encore ; c'est que les sentimens religieux des Grecs et des Romains, la disposition de leur ame en tout genre, ne pouvant être la nôtre, il nous est impossible de créer dans leur sens, d'inventer pour ainsi dire sur leur terrain. L'on peut les imiter à force d'étude ; mais comment le génie trouverait-il tout son essor dans un travail où la mémoire et l'érudition sont si nécessaires ? Il n'en est pas de même des sujets qui appartiennent à notre propre histoire ou à notre propre religion. Les peintres peuvent en avoir eux-mêmes l'inspiration personnelle : ils sentent ce qu'ils peignent, ils peignent ce qu'ils ont vu. La vie leur sert pour imaginer la vie ; mais en se transportant dans l'antiquité, il faut qu'ils inventent d'après les livres et les statues. Enfin Corinne

trouvait que les tableaux pieux faisaient à l'ame un bien que rien ne pouvait remplacer, et qu'ils supposaient dans l'artiste un saint enthousiasme qui se confond avec le génie, le renouvelle, le ranime, et peut seul le soutenir contre les dégoûts de la vie et les injustices des hommes.

Oswald recevait, sous quelques rapports, une impression différente. D'abord il était presque scandalisé de voir représenter en peinture, comme l'a fait Michel-Ange, la figure de la divinité même revêtue de traits mortels. Il croyait que la pensée n'osait lui donner des formes, et qu'on trouvait à peine au fond de son ame une idée assez intellectuelle, assez éthérée pour l'élever jusqu'à l'Etre suprême; et quant aux sujets tirés de l'écriture sainte, il lui semblait que l'expression et les images dans ce genre de tableaux laissaient beaucoup à désirer. Il croyait, avec Corinne, que la méditation religieuse

est le sentiment le plus intime que l'homme puisse éprouver; et, sous ce rapport, il est celui qui fournit aux peintres les plui grands mystères de la physionomie et du regard : mais la religion réprimant tous les mouvemens du cœur qui ne naissent pas immédiatement d'elle, les figures des saints et des martyrs ne peuvent être très-variées. Le sentiment de l'humilité, si noble devant le ciel, affaiblit l'énergie des passions terrestres et donne nécessairement de la monotonie à la plupart des sujets religieux. Quand Michel-Ange, avec son terrible talent, voulut peindre ces sujets, il en a presqu'altéré l'esprit en donnant à ses prophètes une expression redoutable et puissante qui en fait des Jupiter plutôt que des saints. Souvent aussi il se sert, comme Le Dante, des images du paganisme, et mêle la mythologie au christianisme. Une des circonstances les plus admirables de l'établissement du

christianisme, c'est l'état vulgaire des apôtres qui l'ont prêché, l'asservissement et la misère du peuple juif, dépositaire pendant long-tems des promesses qui annonçaient le Christ. Ce contraste entre la petitesse des moyens et la grandeur du résultat est très-beau moralement; mais en peinture, où les moyens seuls peuvent paraître, les sujets chrétiens doivent être moins éclatans que ceux tirés des tems héroïques et fabuleux. Parmi les arts, la musique seule peut être purement religieuse. La peinture ne saurait se contenter d'une expression aussi rêveuse et aussi vague que celle des sons. Il est vrai que l'heureuse combinaison des couleurs et du clair-obscur produit, si l'on peut s'exprimer ainsi, un effet musical dans la peinture; mais comme elle représente la vie, on lui demande l'expression des passions dans toute leur énergie et leur diversité. Sans doute il faut choisir parmi les faits historiques

ceux qui sont assez connus pour qu'il ne faille point d'étude pour les comprendre; car l'effet produit par les tableaux doit être immédiat et rapide comme tous les plaisirs causés par les beaux-arts; mais quand les faits historiques sont aussi populaires que les sujets religieux, ils ont sur eux l'avantage de la variété des situations et des sentimens qu'ils retracent.

Lord Nelvil pensait aussi qu'on devait de préférence représenter en tableaux les scènes de tragédie, ou les fictions poétiques les plus touchantes, afin que tous les plaisirs de l'imagination et de l'ame fussent réunis. Corinne combattit encore cette opinion, quelque séduisante qu'elle fût. Elle était convaincue que l'empiètement d'un art sur l'autre leur nuisait mutuellement. La sculpture perd les avantages qui lui sont particuliers, quand elle aspire aux groupes de la peinture; la peinture, quand elle veut atteindre

à l'expression dramatique. Les arts sont bornés dans leurs moyens, quoique sans bornes dans leurs effets. Le génie ne cherche point à combattre ce qui est dans l'essence des choses; sa supériorité consiste, au contraire, à la deviner.—Vous, mon cher Oswald, dit Corinne, vous n'aimez pas les arts en eux-mêmes, mais seulement à cause de leurs rapports avec le sentiment ou l'esprit. Vous n'êtes ému que par ce qui vous retrace les peines du cœur. La musique et la poésie conviennent à cette disposition; tandis que les arts qui parlent aux yeux, bien que leur signification soit idéale, ne plaisent et n'intéressent que lorsque notre ame est tranquille et notre imagination tout-à-fait libre. Il ne faut pas non plus, pour les goûter, la gaieté qu'inspire la société, mais la sérénité que fait naître un beau jour, un beau climat. Il faut sentir, dans ces arts qui représentent les objets extérieurs, l'harmonie

universelle de la nature; et quand notre ame est troublée, nous n'avons plus en nous-mêmes cette harmonie, le malheur l'a détruite.—Je ne sais, répondit Oswald, si je ne cherche dans les beaux-arts que ce qui peut rappeler les souffrances de l'ame; mais je sais bien au moins que je ne puis supporter d'y trouver la représentation des douleurs physiques. Ma plus forte objection, continua-t-il, contre les sujets chrétiens en peinture, c'est le sentiment pénible que fait éprouver l'image du sang, des blessures, des supplices, bien que le plus noble enthousiasme ait animé les victimes. Philoctète est peut-être le seul sujet tragique dans lequel les maux physiques puissent être admis. Mais de combien de circonstances poétiques ces maux cruels ne sont-ils pas entourés! Ce sont les flèches d'Hercule qui les ont causés. Le fils d'Esculape doit les guérir. Enfin cette blessure se confond presque, avec

le ressentiment moral qu'elle fait naître dans celui qui en est atteint; et ne peut exciter aucune impression de dégoût. Mais la figure du possédé, dans le superbe tableau de la Transfiguration par Raphaël, est une image désagréable et qui n'a nullement la dignité des beaux-arts. Il faut qu'ils nous découvrent le charme de la douleur, comme la mélancolie de la prospérité; c'est l'idéal de la destinée humaine qu'ils doivent représenter dans chaque circonstance particulière. Rien ne tourmente davantage l'imagination, que des plaies sanglantes ou des convulsions nerveuses. Il est impossible que dans de semblables tableaux l'on ne cherche et l'on ne craigne pas en même temps de trouver l'exactitude de l'imitation. L'art qui ne consisterait que dans cette imitation, quel plaisir nous donnerait-il? Il est plus horrible ou moins beau que la nature même, dès

l'instant qu'il aspire seulement à lui ressembler.

— Vous avez raison, Milord, dit Corinne, de désirer qu'on écarte des sujets chrétiens les images pénibles; elles n'y sont pas nécessaires. Mais avouez cependant que le génie, et le génie de l'ame sait triompher de tout. Voyez cette communion de Saint Jérôme par Le Dominiquin. Le corps du vénérable mourant est livide et décharné: c'est la mort qui se soulève. Mais dans ce regard est la vie éternelle, et toutes les misères du monde ne sont là que pour disparaître devant le pur éclat d'un sentiment religieux. Cependant, cher Oswald, continua Corinne, bien que je ne sois pas de votre avis en tout, je veux vous montrer que, même en différant, nous avons toujours quelque analogie. J'ai essayé ce que vous désirez, dans la galerie de tableaux que des artistes de mes amis m'ont com-

posée, et dont j'ai moi-même esquissé quelques dessins, Vous y verrez les défauts et les avantages des sujets de peinture que vous aimez. Cette galerie est dans ma maison de campagne à Tivoli. Le temps est assez beau pour la voir, voulez-vous que nous y allions demain ? Et comme elle attendait qu'Oswald y consentît, il lui dit :—Mon amie, pouvez-vous douter de ma réponse ? Ai-je un autre bonheur dans ce monde, une autre idés que vous ? Et ma vie que j'ai trop affranchie peut-être de toute occnpation, comme de tout intérêt, n'est-elle pas uniquement remplie par le bonheur de vous entendre et de vous voir ?—

## CHAPITRE IV.

Ils partirent donc le lendemain pour Tivoli. Oswald conduisait lui-même les quatre chevaux qui les traînaient, et se plaisait dans la rapidité de leur course; rapidité qui semble accroître la vivacité du sentiment de l'existence; et cette impression est douce à côté de ce qu'on aime. Il dirigeait la voiture avec une attention extrême, dans la crainte que le moindre accident ne pût arriver à Corinne. Il avait ces soins protecteurs qui sont le plus doux lien de l'homme avec la femme. Corinne n'était point, comme la plupart des femmes, facilement effrayée par les dangers possibles d'une route; mais il lui était si doux de remarquer la sollicitude d'Oswald, qu'elle souhaitait

presque d'avoir peur, afin d'être rassurée par lui.

Ce qui donnait, comme on le verra dans la suite, un si grand ascendant à lord Nelvil sur le cœur de son amie, c'était les contrastes inattendus qui prêtaient à toute sa manière d'être un charme particulier. Tout le monde admirait son esprit et la grâce de sa figure; mais il devait intéresser surtout une personne qui, réunissant en elle, par un accord singulier, la constance à la mobilité, se plaisait dans les impressions tout à la fois variées et fidèles. Jamais il n'était occupé que de Corinne; et cette occupation même prenait sans cesse des caractères différens; tantôt la réserve y dominait, tantôt l'abandon; tantôt une douceur parfaite, tantôt une amertume sombre, qui prouvait la profondeur des sentimens, mais mêlait le trouble à la confiance, et faisait naître sans cesse une émotion nouvelle. Oswald, intérieurement agité,

cherchait à se contenir au dehors; et celle qui l'aimait, accupée à le deviner, trouvait dans ce mystère un intérêt continuel. On eût dit que les défauts même d'Oswald étaient faits pour relever ses agrémens. Un homme, quelque distingué qu'il eût été, mais dont le caractère n'eût point offert de contradiction ni de combats, n'aurait pas ainsi captivé l'imagination de Corinne. Elle avait une sorte de peur d'Oswald qui l'asservissait à lui; il regnait sur son ame par une bonne et par une mauvaise puissance, par ses qualités et par l'inquiétude que ses qualités mal combinées pouvaient inspirer; enfin, il n'y avait pas de sécurité dans le bonheur que donnait lord Nelvil; et peut-être faut-il expliquer, par ce tort même, l'exaltation de la passion de Corinne; peut-être ne pouvait-elle aimer à ce point que celui qu'elle craignait de perdre. Un esprit supérieur, une sensibilité aussi ardente que délicate, pou-

vait se lasser de tout, excepté de l'homme vraiment extraordinaire, dont l'ame constamment ébranlée semblait, comme le ciel même, tantôt serein, tantôt couvert de nuages ; Oswald, toujours vrai, toujours profond et passionné, était néanmoins souvent prêt à renoncer à l'objet de sa tendresse, parce qu'une longue habitude de la peine lui faisait croire qu'il ne pouvait y avoir que du remords et de la souffrance dans les affections trop vives du cœur.

Lord Nelvil et Corinne, dans leur course à Tivoli, passèrent devant les ruines du palais d'Adrien, et du jardin immense qui l'entourait. Il avait réuni dans ce jardin les productions les plus rares, les chefs-d'œuvre les plus admirables des pays conquis par les Romains. On y voit encore aujourd'hui quelques pierres éparses qui s'appellent *l'Egypte, l'Inde et l'Asie.* Plus loin, était la retraite où Zénobie, reine de Palmyre, a terminé ses jours. Elle n'a

pas soutenu dans l'adversitê la grandeur de sa destinée ; elle n'a su, ni, comme un homme, mourir pour la gloire, ni, comme une femme, mourir plutôt qne de trahir son ami.

Enfin ils découvrirent Tivoli qui fut la demeure de tant d'hommes célèbres, de Brutus, d'Auguste, de Mécène, de Catulle, mais surtout la demeure d'Horace ; car ce sont ses vers qui ont illustré ce séjour. La maison de Corinne était bâtie au-dessus de la cascade bruyante du Téverone ; au haut de la montagne, en face de son jardin, était le temple de la Sibylle. C'est une belle idée qu'avaient les anciens de placer les temples au sommet des lieux élevés. Ils dominaient sur la compagne, comme les idées religieuses sur toute autre pensée. Ils inspiraient plus d'enthousiasme pour la nature, en annonçant la divinité dont elle émane, et l'éternelle reconnaissance des générations successives envers elle. Le paysage, de

quelque point de vue qu'on le considérât, faisait tableau avec le temple qui était là comme le centre ou l'ornement de tout. Les ruines répandent un singulier charme sur la campagne d'Italie. Elles ne rappellent pas, comme les édifices modernes le travail et la présence de l'homme, elles se confondent avec les arbres, avec la nature; elles semblent en harmonie avec le torrent solitaire, image du temps qui les a fait ce qu'elles sont. Les plus belles contrées du monde, quand elles ne retracent aucun souvenir, quand elles ne portent l'empreinte d'aucun événement remarquable, sont dépourvues d'intérêt, en comparaison des pays historiques. Quel lieu pouvait mieux convenir à l'habitation de Corinne en Italie, que le séjour consacré à la Sibylle, à la mémoire d'une femme animée par une inspiration divine! La maison de Corinne était ravissante; elle était ornée avec l'élégance du goût moderne,

et cependant le charme d'une imagination qui se plaît dans les beautés antiques s'y faisait sentir. L'on y remarquait une rare intelligence de bonheur dans le sens le plus élevé de ce mot, c'est-à-dire, le faisant consister dans tout ce qui ennoblit l'ame, excite la pensée et vivifie le talent.

En se promenant avec Corinne, Oswald s'aperçut que le souffle du vent avait un son harmonieux, et répandait dans l'air des accords qui semblaient venir du balancement des fleurs, de l'agitation des arbres, et prêter une voix à la nature. Corinne lui dit que c'étaient les harpes éoliennes que le vent faisait résonuer et qu'elle avait placées dans quelques grottes du jardin, pour remplir l'atmosphère de sons aussi-bien que de parfums. Dans cette demeure délicieuse, Oswald était inspiré par le sentiment le plus pur— Ecoutez, dit-il à Corinne, jusqu'à ce jour j'éprouvais du remords, en étant

heureux près de vous; mais à présent, je me dis, que c'est mon père qui vous a envoyée vers moi, pour que je ne souffre plus sur cette terre. C'est lui que j'avais offensé et c'est lui cependant dont les prières dans le ciel ont obtenu ma grâce. Corinne! s'écria-t-il en se jetant à ses genoux, je suis pardonné; je le sens à ce calme innocent et doux qui règne dans mon ame. Tu peux, sans crainte, t'unir à mon sort, il n'aura plus rien de fatal.—Eh bien! dit Corinne, jouissons encore quelque temps de cette paix du cœur qui nous est accordée. Ne touchons pas à la destinée; elle fait si peur quand on veut s'en mêler, quand on tâche d'obtenir plus qu'elle ne donne! Ah! mon ami, ne changeons rien, puisque nous sommes heureux!—

Lord Nelvil fut blessé de cette réponse de Corinne. Il pensait qu'elle devait comprendre qu'il était prêt à lui tout dire, à lui tout promettre, si,

dans ce moment, elle lui confiait son histoire: et cette manière de l'éviter encore l'offensa en l'affligeant; il n'aperçut pas qu'un sentiment de délicatesse empêchait Corinne de profiter de l'émotion d'Oswald pour le lier par un serment. Peut-être, d'ailleurs, est-il dans la nature d'un amour profond et vrai de redouter un moment solennel, quelque désiré qu'il soit, et de ne changer qu'en tremblant l'espérance contre le bonheur même. Oswald, loin d'en juger ainsi, se persuada, que Corinne, tout en l'aimant, désirait de conserver son indépendance, et qu'elle éloignait attentivement tout ce qui pouvait amener une union indissoluble. Cette pensée lui fit éprouver une irritation douloureuse; et prenant aussitôt un air froid et contenu, il suivit Corinne dans sa galerie de tableaux, sans prononcer un seul mot. Elle devina bien vite l'impression qu'elle avait produite sur lui. Mais connaissant sa fierté, elle

n'osa pas lui dire ce qu'elle avait remarqué ; toutefois en lui montrant ses tableaux, en lui parlant sur des idées générales, elle avait une espérance vague de l'adoucir, qui donnait à sa voix un charme plus touchant, alors même qu'elle ne prononçait que des paroles indifférentes.

Sa galerie était composée de tableaux d'histoire, de tableaux sur des sujets poétiques et religieux, et de paysages, Il n'y en avait point qui fussent composés d'un très-grand nombre de figures. Ce genre présente sans doute de grandes difficultés, mais il donne moins de plaisir. Les beautés qu'on y trouve sont trop confuses ou trop détaillées. L'unité d'intérêt, ce principe de vie dans les arts, comme dans tout, y est nécessairement morcelée, Le premier tableau historique représentait Brutus dans une méditation profonde, assis au pied de la statue de Rome. Dans le fond, des esclaves

portent ses deux fils sans vie, qu'il a lui même condamnés à mort, et de l'autre côté du tableau la mère et les sœurs s'abandonnent au désespoir; les femmes sont heureusement dispensées du courage qui fait sacrifier les affections du cœur. La statue de Rome, placée près de Brutus est une belle idée: c'est elle qui dit tout. Cependant comment pourrait-on savoir, sans une explication, que c'est Brutus l'ancien qui vient d'envoyer ses fils au supplice? et néanmoins il est impossible de caractériser cet événement plus qu'il ne l'est dans ce tableau. L'on aperçoit dans l'éloignement Rome simple encore sans édifices, sans ornemens, mais bien grande comme patrie, puis qu'elle inspire un tel sacrifice.—Sans doute, dit Corinne à lord Nelvil, quand je vous ai nommé Brutus, toute votre ame s'est attachée à ce tableau, mais vous auriez pu la voir, sans en deviner le sujet. Et cette incertitude,

qui existe presque toujours dans les tableaux historiques, ne mêle-t-elle pas le tourment d'une énigme aux jouissances des beaux-arts qui doivent être si faciles et si claires ?

J'ai choisi ce sujet, parce qu'il rappelle la plus terrible action que l'amour de la patrie ait inspirée. Le pendant de ce tableau, c'est Marius épargné par le Cimbre, qui ne peut se résondre à tuer ce grand homme ; la figure de Marius est imposante ; le costume du Cimbre, l'expression de sa physionomie est très-pittoresque. C'est la deuxième époque de Rome, lorsque les lois n'existaient plus, mais quand le génie exerçait encore un grand empire sur les circonstances. Vient ensuite celle où les talens et la gloire n'attiraient que le malheur et l'insulte. Le troisième tableau que voici représente Bélisaire portant sur ses épaules son jeune guide mort en demandant l'aumône pour lui, Bélisaire aveugle et mendiant est ainsi

récompensé par son maître: et dans l'univers qu'il a conquis, il n'a plus d'autre emploi que de porter dans la tombe les tristes restes du pauvre enfant qui seul ne l'avait point abandonné. Cette figure de Bélisaire est admirable, et depuis les peintres anciens, on n'en a guères fait d'aussi belles. L'imagination du peintre comme celle d'un poète a réuni tous les genres de malheur, et peut-être même y en a-t-il trop pour la pitié; mais qui nous dit que c'est Bélisaire? Ne faut-il-pas être fidèle à l'histoire pour la rappeler, et quand on y est fidèle, est-elle assez pittoresque? Après ces tableaux qui représentent dans Brutus les vertus qui ressemblent au crime; dans Marius la gloire, cause des malheurs; dans Bélisaire, les services payés par les les persécutions les plus noires, enfin toutes les misères de la destinée humaine que les événemens de l'histoire racontent chacun à sa manière, j'ai

placé deux tableaux de l'ancienne école qui soulagent un peu l'ame oppressée en rappelant la religion qui a consolé l'univers asservi et déchiré, la religion qui donnait une vie au fond du cœur, quand tout au-dehors n'était qu'oppression et silence. Le premier est de l'Albane; il a peint le Christ enfant endormi sur la croix. Voyez quelle douceur, quel calme dans ce visage! quelles idées pures il rappelle, comme il fait sentir que l'amour céleste n'a rien à craindre de la douleur ni de la mort. Le Titien est l'auteur du second tableau; c'est Jesus Christ succombant sous le fardeau de la croix. Sa mère vient au devant de lui. Elle se jette à genoux en l'apercevant. Admirable respect d'une mère pour les malheurs et les vertus divines de son fils! Quel regard que celui du Christ, quelle divine résignation! et cependant quelle souffrance, et quelle sympathie par cette souffrance avec le cœur de l'homme! Voilà sans

doute le plus beau de mes tableaux. C'est celui vers lequel je reporte sans cesse mes regards, sans pouvoir jamais épuiser l'émotion qu'il me cause. Viennent ensuite, continua Corinne, les tableaux dramatiques tirés de quatre grands poètes. Jugez avez moi, milord, de l'effet qu'ils produisent. Le premier représente Enée dans les Champs-Elysées, lorsqu'il veut s'approcher de Didon. L'ombre indignée s'éloigne et s'applaudit de neplus porter dans son sein le cœur qui battrait encore d'amour à l'aspect du coupable. La couleur vaporeuse des ombres, et la pâle nature qui les environne, font contraste avec l'air de vie d'Enée et de la Sibylle qui le conduit. Mais c'est un jeu de l'artiste que ce geure d'effet, et la description du poète est nécessairement bien supérieure à ce que l'on peut en peindre. J'en dirai autant du tableau que voici : Clorinde mourante et Tancrède. Le plus grand attendrissemeni qu'il puisse

causer, c'est de rappeler les beaux vers du Tasse, lorsque Clorinde pardonne à son ennemi qui l'adore et vient de lui percer le sein. C'est nécessairement subordonner la peinture à la poésie, que de la consacrer à des sujets traités par les grands poètes; car il reste de leurs paroles une impression qui efface tout, et presque toujours les situations qu'ils ont choisies tirent leur plus grande force du développement des passions et de leur éloquence, tandis que la plupart des effets pittoresques, naissent d'une beauté calme, d'une expression simple, d'une attitude noble, d'un moment de repos enfin, digne d'être indéfiniment prolongé, sans que le regard s'en lasse jamais.

Votre terrible Shakespeare, Milord, continua Corinne, a fourni le sujet du troisième tableau dramatique. C'est Macbeth, l'invincible Macbeth, qui, prêt à combattre Macduff dont il a fait périr la femme et les enfans, apprend

que l'oracle des sorcières s'est accompli, que la forêt de Birnam paraît s'avancer vers Dunsinane; et qu'il se bat avec un homme né depuis la mort de sa mère. Macbeth est vaincu par le sort, mais non par son adversaire. Il tient le glaive d'une main désespérée; il sait qu'il va mourir, mais il veut essayer si la force humaine ne pourrait pas triompher du destin. Certainement il y a dans cette tête une belle expression de désordre et de fureur, de trouble et d'énergie mais à combien de beautés du poète cependant ne faut-il pas renoncer? Peut-on peindre Macbeth précipité dans le crime par les prestiges de l'ambition, qui s'offrent à lui sous la forme de la sorcellerie? Comment exprimer la terreur qu'il éprouve? cette terreur qui se concilie cependant avec une bravoure intrépide. Peut-on caractériser le genre de superstition qui l'opprime? cette croyance sans dignité, cette fatalité de l'enfer qui

pèse sur lui, son mépris de la vie, son horreur de la mort ? Sans doute la physionomie de l'homme est le plus grand des mystères ; mais cette physionomie fixée dans un tableau ne peut guères exprimer que les profondeurs d'un sentiment unique. Les contrastes, les luttes, les événemens enfin appartiennent à l'art dramatique. La peinture peut difficilemeut rendre ce qui est successif ; le temps ni le mouvement n'existent pas pour elle.

La Phèdre de Racine a fonrni le sujet du quatrième tableau, dit Corinne, en le montrant à lord Nelvil. Hippolyte dans toute la beauté de la jeunesse et de l'innocence, repousse les accusations perfides de sa belle-mère ; le héros Thésée protége encore son épouse coupable qu'il entoure de son bras vainqueur. Phèdre porte sur son visage un trouble qui glace d'effroi ; et sa nourrice, sans remords, l'encourage dans son crime. Hippolyte, dans

ce tableau, est peut-être plus beau que dans Racine même ; il y ressemble davantage au Méléagre antique, parce que nul amour pour Aricie ne dérange l'impression de sa noble et sauvage vertu ; mais est-il possible de supposer, que Phèdre en présence d'Hippolyte pût soutenir son mensonge, qu'elle le vît innocent et persécuté, et ne tombât point à ses pieds ? Une femme offensée peut outrager ce qu'elle aime en son absence, mais quand elle le voit, il n'y a plus dans son cœur que de l'amour. Le poète n'a jamais mis en scène Hippolyte avec Phèdre depuis que Phèdre l'a calomnié : le peintre devait les réunir pour rassembler, comme il l'a fait toutes les beautés des contrastes ; mais n'est-ce pas une preuve qu'il y a toujours une telle différence entre les sujets poétiques et les sujets pittoresques, qu'il vaut mieux que les poètes fassent des vers d'après les tableaux, que les peintres des tableaux d'après

les poètes ? L'imaginatien doit toujours précéder la pensée, l'histoire de l'esprit humain nous le prouve.

Pendant que Corinne expliquait ainsi ses tableaux à lord Nelvil, elle s'était arrêtée plusieurs fois, espérant qu'il lui parlerait ; mais son ame blessée ne se trahissait par aucun mot : seulement, chaque fois qu'elle exprimait une idée sensible, il soupirait et détournait la tête, afin qu'elle ne vît pas combien, dans sa disposition actuelle, il était facilement ému. Corinne oppressée par ce silence s'assit en couvrant son visage de ses mains ; lord Nelvil se promena quelque temps avec vivacité dans la chambre, puis il s'approcha de Corinne, et fut au moment de se plaindre et de se livrer à ce qu'il éprouvait ; mais un mouvement de fierté tout-à-fait invincible dans son caractère réprima son attendrissement, et il retourna vers les tableaux, comme s'il attendait que Corinne achevât de

les lui montrer ; elle espérait beaucoup de l'effet du dernier de tous ; et faisant effort à son tour pour paraître calme, elle se leva et dit ;—Milord il me reste encore trois paysages à vous faire voir ; deux font allusion à quelques idées intéressantes : je n'aime pas beaucoup les scènes champêtres, qui sont fades en peinture comme des idylles, quand elles ne font acune allusion à la fable ou à l'histoire, Ce qui vaut le mieux, ce me semble, en ce genre, c'est la manière de Salvator Rosa, qui représente, comme vous le voyez dans ce tableau, un rocher, des torrens et des arbres, sans un seul être vivant, sans que seulement le vol d'un oiseau rappelle l'idée de la vie. L'absence de l'homme au milieu de la nature excite des réflexions profondes. Que serait cette terre ainsi délaissée ? Œuvre sans but, et cependant œuvre encore si belle, dont la mystérieuse impression ne s'adresserait qu'à la divinité.

Enfin voici les deux tableaux où selon moi, l'histoire et la poésie sont heureusement unies au paysage (20). L'un représente le moment où Cincinnatus est invité par les consuls à quitter sa charrue pour commander les armées romaines. C'est tout le luxe du midi que vous verrez dans ce paysage, son abondante végétation, son ciel brûlant, cet air riant de toute la nature qui se retrouve dans la physionomie même des plantes; et cet autre tableau qui fait contraste avec celui-ci, c'est le fils de Caïrbar endormi sur la tombe de son père. Il attend depuis trois jours et trois nuits le barde qui doit rendre des honneurs à la mémoire des morts. Ce barde est aperçu dans le lointain, descendant de la montagne; l'ombre du père plane sur les nuages; la campagne est couverte de frimats; les arbres, quoique dépouillés, sont agités par les vents, et leur branches mortes

et leurs feuilles desséchées suivent encore la direction de l'orage.—

Oswald jusqu'alors avait conservé du ressentiment contre ce qui s'était passé dans le jardin ; mais à l'aspect de ce tableau, le tombeau de son père et les montagnes d'Ecosse se retracèrent à sa pensée, et ses yeux se remplirent de larmes. Corinne prit sa harpe, et devant ce tableau elle se mit à chanter les romances écossaises dont les simples notes semblent accompagner le bruit du vent qui gémit dans les vallées. Olle chante les adieux d'un guerrier en quittant sa patrie et sa maitresse ; et ce mot jamais *(no more)* un des plus harmonieux et des plus sensibles de la langue anglaise, Corinne le prononçait avec l'expression la plus touchante. Oswald ne résiste point à l'émotion qui l'oppressait, et l'un et l'autre s'abandonnèrent sans contrainte à leurs larmes.—Ah ! s'écria lord Nelvil, cette

patrie qui est la mienne ne dit-elle rien à ton cœur ? Me suivrais-tu dans ces retraites peuplées par mes souvenirs ? Serais-tu la digne compagne de ma vie, comme tu en es le charme et l'enchantement ? — Je le crois, répondit Corinne, je le crois puisque je vous aime. — Au nom de l'amour et de la pitié, ne me cachez plus rien, dit Oswald. — Vous le voulez, interrompit Corinne, j'y souscris. Ma promesse est donnée ; je n'y mets qu'une condition, c'est que vous ne me demanderez pas de l'accomplir avant l'époque prochaine de nos solennités religieuses. Au moment où je vais décider de mon sort l'appui du ciel ne m'est-il pas plus que jamais nécessaire ? — Va, s'écria lord Nelvil, si ce sort dépend de moi, Corinne, il n'est plus douteux. — Vous le croyez, reprit-elle, je n'ai pas la même confiance ; mais enfin, je vous en conjure, ayez pour ma faiblesse la condescendance que je désire, — Oswald sou-

pira sans accorder ni refuser le délai mandé.—Partons maintenant, dit Corinne, et retournons à la ville. Comment vous rien taire dans cette solitude? et si ce que je dois vous dire devait vous détacher de moi, faudrait-il que sitôt. . . . .partons Oswald, vous reviendrez ici; quoi qu'il arrive, mes cendres y reposeront.—Oswald attendri, troublé, obéit à Corinne. Il revint avec elle, et pendant la route ils ne se parlèrent presque pas. De temps en temps il se regardaient avec une affection qui disait tout; mais néanmoins un sentiment de mélancolie régnait au fond de leur ame quand ils arrivèrent au milieu de Rome.

# LIVRE VIII.

## LA FETE POPULAIRE ET LA MUSIQUE.

## CHAPITRE PREMIER.

C'était le jour de le fête la plus bruyante de l'année, à la fin du carnaval, lorsqu'il prend au peuple romain comme un fièvre de joie, comme une fureur d'amusement, dont on ne trouve point d'exemple ailleurs. Toute la ville se déguise, à peine reste-t-il aux fenêtres des spectateurs sans masque pour regarder ceux qui en ont ; et cette gaieté commence tel jour à point nommé sans que les événemens publics ou particuliers de l'année empêchent presque jamais personne de se divertir à cette époque.

C'est là qu'on peut juger de toute

l'imagination des gens du peuple. L'italien est plein de charmes, même dans leur bouche. Alfiéri disait qu'il allait à Florence sur le marché public, pour apprendre le bon italien. Rome a le même avantage, et ces deux villes sont peut-être les seules du monde où le peuple parle si bien, que l'amusement de l'esprit peut se rencontrer à tous les coins des rues.

Le genre de gaieté qui brille dans les auteurs des arlequinades et de l'opéra-bouffa se trouve très-communément même parmi les hommes sans éducation. Dans ces jours de carnaval, où l'exagération et la caricature sont admises, il se passe entre les masques les scènes les plus comiques.

Souvent une gravité grotesque contraste avec la vivacité des Italiens, et l'on dirait que leurs vêtemens bizarres leur inspirent une dignité qui ne leur est pas naturelle. D'autres fois ils font voir une connaissance si singulière de

la mythologie, dans les déguisemens qu'ils arrangent, qu'on croirait les anciennes fables encore populaires à Rome. Plus souvent ils se moquent des divers états de la société, avec une plaisanterie pleine de force et d'originalité. La nation paraît mille fois plus distinguée dans ses jeux que dans son histoire. La langue italienne se prête à toutes les nuances de la gaieté, avec une facilité qui ne demande qu'une légère inflexion de voix, une terminaison un peu différente pour accroître ou diminuer, ennoblir ou travestir le sens des paroles. Elle a surtout de la grâce dans la bouche des enfans. L'innocence de cet âge et la malice naturelle de la langue font un contraste très-piquant (22). Enfin, on pourrait dire que c'est une langue qui va d'elle-même, exprime sans qu'on s'en mêle, et paraît presque toujours avoir plus d'esprit que celui qui la parle.

Il n'y a ni luxe ni bon goût dans la

fête du carnaval, une sorte de pétulance universelle le fait ressembler aux bacchanales de l'imagination, mais de l'imagination seulement : car les Romains sont en général très-sobres et même assez sérieux, les derniers jours de carnaval exceptés. On fait en tout genre des découvertes subites dans le caractère des Italiens ; et c'est ce qui contribue à leur donner la réputation d'hommes rusés. Il y a sans doute une grande habitude de feindre dans ce pays, qui a supporté tant de jougs différens ; mais ce n'est pas à la dissimulation qu'il faut toujours attribuer le passage rapide d'une manière d'être à l'autre. Une imagination inflammable en est souvent la cause. Les peuples qui ne sont que raisonnables ou spirituels peuvent aisément s'expliquer et se prévoir ; mais tout ce qui tient à l'imagination est inattendu. Elle saute les intermédiaires ; un rien peut la blesser, et quelquefois elle est indifférente

à ce qui devrait le plus l'émouvoir. Enfin, c'est en elle-même que tout se passe et l'on ne peut calculer ses impressions d'après ce qui les cause.

On ne comprend pas du tout, par exemple, d'où vient l'amusement que les grands seigneurs romains trouvent à se promener en voiture, d'un bout du *Corso* à l'autre, des heures entières, soit pendant les jours du carnaval, soit les autres jours de l'année. Rien ne les dérange de cette habitude. Il y a aussi parmi les masques des hommes qui se promènent le plus ennuyeuseement du monde dans le costume le plus ridicule, et qui, tristes arlequins et taciturnes polichinelles, ne disent pas une parole pendant toute la soirée, mais ont, pour ainsi dire, leur conscience de carnaval satisfaite quand ils n'ont rien négligé pour se divertir.

On trouve à Rome un genre de masques qui n'existe point ailleurs. Ce sont des masques pris d'après les figures

des statues antiques, et qui de loin imitent une parfaite beauté: souvent les femmes perdent beaucoup en les quittant. Mais cependant cette immobile imitation de la vie, ces visages de cire ambulans, quelque jolis qu'ils soient font une sorte de peur. Les grands seigneurs montrent un assez grand luxe de voitures les derniers jours du carnaval; mais le plaisir de cette fête, c'est la foule et la confusion: c'est comme un souvenir des Saturnales; toutes les classes de Rome sont mêlées ensemble; les plus graves magistrats se promènent assidûment, et presqu'officiellement, dans leur carrose au milieu des masques; toutes les fenêtres sont décorées: toute la ville est dans les rues: c'est véritablement une fête populaire. Le plaisir du peuple ne consiste ni dans les spectacles, ni dans les festins qu'on lui donne, ni dans la magnificence dont il est témoin. Il ne fait aucun excès de vin, ni de nourriture;

il s'amuse seulement d'être mis en liberté, et de se trouver au milieu des grands seigneurs qui se divertissent à leur tour de se trouver au milieu du peuple. C'est surtout le raffinement et la délicatesse des plaisirs qui mettent une barrière entre les différentes classes; c'est aussi la recherche et la perfection de l'éducation. Mais, en Italie, les rangs en ce genre ne sont pas marqués d'une manière très-sensible; et le pays est plus distingué par le talent naturel et l'imagination de tous, que par la culture d'esprit des premières classes. Il y a donc, pendant le carnaval, un mélange complet de rangs, de manières et d'esprits; et la foule et les cris, et les bons mots et les dragées dont on inonde indistinctement les voitures qui passent, confondent tous les êtres mortels ensemble, remettent la nation pêle-mêle, comme s'il n'y avait plus d'ordre social.

Corinne et lord Nelvil, tous les deux

rêveurs et pensifs, arrivèrent au milieu de ce tumulte. Ils en furent d'abord étourdis; car rien ne paraît plus singulier que cette activité des plaisirs bruyans, quand l'ame est toute entiére recueillie en elle-même, Ils s'arrêtèrent à la place du Peuple, pour monter sur l'amphithéâtre près de l'obélisque, d'où l'on voit la course des chevaux. Au moment où ils descendirent de leur calèche, le comte d'Erfeuil les aperçut, et prit à part Oswald pour lui parler.

—Ce n'est pas bien, lui dit-il, de vous montrer ainsi publiquement, arrivant seul de la campagne avec Corinne: vous la compromettrez: et qu'en ferez-vous après?—Je ne crois pas, répondit lord Nelvil, que je compromette Corinne, en montrant l'attachement qu'elle m'inspire. Mais si cela était vrai, je serais trop heureux que le dévouement de ma vie.....—Ah! pour heureux, interrompit le comte d'Er-

feuil, je n'en crois rien ; on n'est heureux que par ce qui est convenable. La société a, quoiqu'on fasse, beaucoup d'empire sur le bonheur, et ce qu'elle n'approuve pas,, il ne faut jamais le faire.—On vivrait donc toujours pour ce que la société dira de nous, reprit Oswald ; et ce qu'on pense et ce qu'on sent ne servirait jamais de guide. S'il en était ainsi, si l'on devait s'imiter constamment les uns les autres, à quoi bon une ame et un esprit pour chacun ? la Providence auroit pu s'épargner ce luxe.—C'est très-bien dit, reprit le comte d'Erfeuil, très-philosophiquement pensé ; mais avec ces maximes-là l'on se perd, et quand l'amour est passé, le blâme de l'opinion reste. Moi qui vous parais léger, je ne ferai jamais rien qui puisse m'attirer la désapprobation du monde. On peut se permettre de petites libertés, d'aimables plaisanteries, qui annoncent de l'indépendance dans la manière de voir, pourvu

qu'il n'y en ait pas dans la manière d'agir ; car, quand cela touche au sérieux... —Mais le sérieux, répondit lord Nelvil, c'est l'amour et le bonheur.—Non, non, interrompit le comte d'Erfeuil, ce n'est pas cela que je veux dire ; ce sont de certaines convenances établies qu'il ne faut pas braver, sous peine de passer pour un homme bizarre, pour un homme....enfin, vous m'entendez, pour un homme qui n'est pas comme les autres.—Lord Nelvil sourit ; et sans humeur, comme sans peine, il plaisanta le comte d'Erfeuil sur sa frivole sévérité ; il sentit avec joie que pour la première fois, sur un sujet qui lui causait tant d'émotion, le comte d'Erfeuil n'avait pas eu la moindre influence sur lui. Corinne, de loin, avait deviné tout ce qui se passait ; mais le sourire de lord Nelvil remit le calme dans son cœur ; et cette conversation du comte d'Erfeuil, loin de troubler Oswald, ni son amie, leur inspira des

dispositions plus analogues à la fête.

La course de chevaux se préparait. Lord Nelvil s'attendait à voir une course semblable à celles d'Angleterre; mais il fut fort étonné d'apprendre que de petits chevaux barbes devaient courir tout seuls, sans cavaliers, les uns contre les autree. Ce spectacle attire singulièrement l'attention des Romains. Au moment où il va commencer, toute la foule se range des deux côtés de la rue. La place du Peuple, qui était couverte de monde, est vide en un moment. Chacun monte sur les amphithéâtres qui entourent l'obélisque ; et des multitudes innombrables de têtes et d'yeux noirs sont tournés vers la barrière d'où les chevaux doivent s'élancer.

Ils arrivent sans bride et sans selle, seulement le dos couvert d'une étoffe brillante, et conduits par des palefreniers très-bien vêtus, qui mettent à leurs succès un intérêt passionné. On place les chevaux derrière la bar-

rière, et leur ardeur pour la franchir est excessive. A chaque instant on les retient : ils se cabrent, ils hennissent, ils trépignent comme s'ils étaient impatiens d'une gloire qu'ils vont obtenir à eux seuls, sans que l'homme les dirige. Cette impatience des chevaux, ces cris des palefreniers font, du moment où la barrière tombe, un vrai coup de théâtre. Les chevaux partent, les palefreniers crient *place, place,* avec un transport inexprimable. Ils accompagnent leurs chevaux du geste et de la voix aussi long-temps qu'ils peuvent les apercevoir. Les chevaux sont jaloux l'un de l'autre comme des hommes. Le pavé étincelle sous leurs pas, leur crinière vole, et leur désir de gagner le prix, ainsi abandonnés à eux-mêmes, est tel, qu'il en est qui, en arrivant, sont morts de la rapidité de leur course. On s'étonne de voir ces chevaux libres, ainsi animés par des passions personnelles ; cela fait peur,

comme si c'était de la pensée sous cette forme d'animal. La foule rompt ses rangs quand les chevaux sont passés, et les suit en tumulte. Ils arrivent au palais de Venise, où est le but. Et il faut entendre les exclamations des palefreniers dont les chevaux sont vainqueurs. Celui qui avait gagné le premier prix se jeta à genoux devant son cheval et le remercia, et le recommanda à saint Antoine, patron des animaux, avec un enthousiasme aussi sérieux en lui, que comique pour les spectateurs (23).

C'est à la fin du jour ordinairement, que les courses finissent. Alors commence un autre genre d'amusement beaucoup moins pittoresque, mais aussi très-bruyant. Les fenêtres sont illuminées. Les gardes abandonnent leur poste, pour se mêler eux-mêmes à la joie générale. Chacun prend alors un petit flambeau appelé *moccolo*, et l'on cherche mutuellement à se l'éteindre, en répétant le mot *ammazare* (tuer,) avec une vivacité re-

doutable (CHE LA BELLA PRINCIPESSA SIA AMMAZZATA, CHE IL SIGNORE ABBATE SIA AMMAZZATO.) *Que la belle princesse soit tuée! que le seigneur abbé soit tué!* crie-t-on d'un bout de la rue à l'autre(24). La foule rassurée, parce qu'à cette heure on interdit les chevaux et les voitures, se précipite de tous les côtés. Enfin, il n'y a plus d'autre plaisir que le tumulte et l'étourdissement. Cependant la nuit s'avance ; le bruit cesse par degrés ; le plus profond silence lui succède ; et il ne reste plus de cette soirée que l'idée d'un songe confus, qui changeant l'existence de chacun en un rêve, a fait oublier, pour un moment, au peuple, ses travaux, aux savans leurs études, aux grands seigneurs leur oisiveté.

## CHAPITRE II.

Oswald, depuis son malheur, ne s'était pas encore senti le courage d'écouter la musique. Il redoutait ces accords ravissans qui plaisent à la mélancolie, mais font un véritable mal, quand des chagrins réels nous oppressent. La musique réveille les souvenirs que l'on s'efforçait d'apaiser. Lorsque Corinne chantait, Oswald écoutait les paroles qu'elle prononçait ; il contemplait l'expression de son visage ; c'était d'elle uniquement qu'il était occupé ; mais si dans les rues, le soir, plusieurs voix se réunissaient, comme cela arrive souvent en Italie pour chanter les beaux airs des grand maîtres, il essayait d'abord de rester pour les entendre, puis il s'éloignait, parce qu'une émotion si vive et

si vague en même temps renouvelait toutes ses peines. Cependant on devait donner à Rome, dans la salle du spectacle, un superbe concert, où les premiers chanteurs étaient réunis; Corinne engagea lord Nelvil à y venir avec elle, et il y consentit, espérant que la présence de celle qu'il aimait répandrait de la douceur sur tout ce qu'il pourrait éprouver.

En entrant dans sa loge, Corinne fut d'abord reconnue, et le souvenir du Capitole ajoutant à l'intérêt qu'elle inspirait ordinairement, la salle retentit d'applaudissemens à son arrivée. De toutes parts on cria *vive Corinne*, et les musiciens eux-mêmes, électrisés par ce mouvement général, se mirent à jouer des fanfares de victoires; car le triomphe, quel qu'il soit, rappelle toujours aux hommes la guerre et les combats. Corinne fut vivement émue de ces témoiguages universels d'admira-

tion et de bienveillance. La musique, les applaudissemens, les *bravo* et cette impression indéfinissable que produit toujours une grande multitude d'hommes, quand ils expriment un même sentiment, lui causèrent un attendrissement profond qu'elle cherchait à contenir; mais ses yeux se remplirent de larmes, et les battemens de son cœur soulevaient sa robe sur son sein. Oswald en resssntit de la jalousie, et s'approchant d'elle, il lui dit à demi-voix :—Il ne faut pas, madame, vous arracher à de tels succès, ils valent l'amour, puisqu'ils font ainsi palpiter votre cœur.—Et en achevant ces mots, il alla se placer à l'extrémité de la loge de Corinne, sans attendre sa réponse. Elle fut cruellement troublée de ce qu'il venait de lui dire, et dans l'instant il lui ravit tout le plaisir qu'elle avait trouvé dans ces succès dont elle aimait qu''il fût témoin.

Ce concert commença; qui n'a pas

entendu le chant italien, ne peut avoir l'idée de la musique ! Les voix, en Italie, ont cette mollesse et cette douceur qui rappellent et le parfum des fleurs et la pureté du ciel. La nature a destiné cette musique pour ce climat ; l'une est comme un reflet de l'autre. Le monde est l'œuvre d'une seule pensée, qui s'exprime sous mille formes différentes. Les Italiens, depuis des siècles, aiment la musique avec transport. Le Dante, dans le poème du Purgatoire, rencontre un des meilleurs chanteurs de son temps, il lui demande un de ses airs délicieux, et les ames ravies s'oublient en l'écoutant, jusqu'à ce que leur gardien les rapelle. Les chrétiens comme les païens ont étendu l'empire de la musique après la mort. De tous les beaux-arts, c'est celui qui agit le plus immédiatement sur l'ame. Les autres la dirigent vers telle ou telle idée, celui-là seul s'adresse à la source intime de l'existence, et

change en entier la disposition intérieure. Ce qu'on a dit de la grâce divine, qui tout à coup transforme les cœurs, peut humainement parlant, s'appliquer à la puissance de la mélodie; et parmi les pressentimens de la vie à venir, ceux qui naissent de la musique ne sont point à dédaigner.

La gaieté même que la musique *bouffe* sait si bien exciter, n'est point une gaieté vulgaire, qui ne dise rien à l'imagination. Au fond de la joie qu'elle donne, il y a des sensations poétiques, une rêverie agréable que les plaisanteries parlées ne sauraient jamais inspirer. La musique est un plaisir si passager, on le sent tellement s'échapper à mesure qu'on l'éprouve, qu'une impression mélancolique se mêle à la gaieté qu'elle cause. Mais aussi, quand elle exprime la douleur, elle fait encore naître un sentiment doux. Le cœur bat plus vite en l'écoutant; la satisfaction que cause la régularité de la me-

sure, en rappelant la brièveté du temps, donne le besoin d'en jouir. Il n'y a plus de vide, il n'y a plus de silence autour de vous, la vie est remplie, le sang coule rapidement, vous sentez en vous-même le mouvement que donne une existence active, et vous n'avez point à craindre au dehors de vous les obstacles qu'elle rencontre.

La musique double l'idée que nous avons des facultés de notre ame; quand on l'entend, on se sent capable des plus nobles efforts. C'est par elle qu'on marche à la mort avec enthousiasme; elle a l'heureuse impuissance d'exprimer aucun sentiment bas, aucun artifice, aucun mensonge. Le malheur même, dans le langage de la musique, est sans amertume, sans déchirement, sans irritation. La musique soulève doucement le poids qu'on a presque toujours sur le cœur, quand on est capable d'affections sérieuses et profondes; ce poids qui se confond

quelquefois avec le sentiment même de l'existence, tant la douleur qu'il cause est habituelle. Il semble qu'en écoutant des sons purs et délicieux on est prêt à saisir le secret du Créateur, à pénétrer le mystère de la vie. Aucune parole ne peut exprimer cette impression : car les paroles se traînent après les impressions primitives, comme les traducteurs en prose sur les pas des poètes. Il n'y a que le regard qui puisse en donner quelque idée ; le regard de ce qu'on aime, long-temps attaché sur vous, et pénétrant par degrés tellement dans votre cœur, qu'il faut à la fin baisser les yeux pour se dérober à un bonheur si grand : ainsi le rayon d'une autre vie consumerait l'être mortel qui voudrait le considérer fixement.

La justesse admirable de deux voix parfaitement d'accord produit, dans les duo des grands maîtres d'Italie, un attendrissement délicieux, mais qui ne pourrait se prolonger sans une sorte

de douleur: c'est un bien-être trop grand pour la nature humaine, et l'ame vibre alors comme un instrument à l'unisson que briserait une harmonie trop parfaite. Oswald était resté obstinément loin de Corinne pendant la première partie du concert; mais lorsque le duo commença, presqu'à demi-voix, accompagné par les instrumens à vent qui faisaient entendre doucement des sons plus purs encore que la voix même, Corinne couvrit son visage de son mouchoir, et son émotion l'absorbait tout entière; elle pleurait sans souffrir, elle aimait sans rien craindre. Sans doute l'image d'Oswald était présente à son cœur; mais l'enthousiasme le plus noble se mêlait à cette image, et des pensées confuses erraient en foule dans son ame: il eût fallu borner ces pensées pour les rendre distinctes. On dit qu'un prophète, en une minute, parcourut sept régions différentes des cieux. Celui qui

conçut ainsi tout ce qu'un instant peut renfermer avait sûrement entendu les accords d'une belle musique à côté de l'objet qu'il aimait. Oswald en sentit la puissance, son ressentiment s'apaisa par degrés. L'attendrissement de Corinne expliqua tout, justifia tout ; il se rapprocha doucement, et Corinne l'entendit respirer auprès d'elle dans le moment le plus enchanteur de cette musique céleste ; c'en était trop, la tragédie la plus pathétique n'aurait pas excité dans son cœur autant de trouble que ce sentiment intime de l'émotion profonde qui les pénétrait tous deux en même temps, et que chaque instant, chaque son nouveau exaltait toujours plus, Les paroles que l'on chante ne sont pour rien dans cette émotion ; à peine quelques mots d'amour et de mort dirigent-ils de temps en temps la réflexion, mais plus souvent le vague de la musique se prête à tous les mouvemens de l'ame, et chacun croit re-

trouver dans cette mélodie, comme dans l'astre pur et tranquille de la nuit, l'image de ce qu'il souhaite sur la terre.

—Sortons, dit Corinne à lord Nelvil; je me sens prête à m'évanouir.—Qu'avez-vous, lui dit Oswald avec inquiétude; vous pâlissez; venez à l'air avec moi, venez.—Et ils sortirent ensemble. Corinne était soutenue par le bras d'Oswald, et sentait ses forces revenir en s'appuyant sur lui. Ils s'approchèrent tous les deux d'un balcon; et Corinne, vivement émue, dit à son ami :—Cher Oswald, je vais vous quitter pour huit jours.—Que dites-vous, interrompit-il?—Tous les ans, reprit-elle, à l'approche de la semaine sainte, je vais passer quelque temps dans un couvent de religieuses pour me préparer à la solennité de Pâque.—Oswald n'opposa rien à ce dessein; il savait qu'à cette époque la plupart des dames romaines se livrent aux pra-

tiques les plus sévères, sans pour cela s'occuper très-sérieusement de religion le reste de l'année : mais il se rappela que Corinne professait un culte différent du sien, et qu'ils ne pouvaient prier ensemble.——Que n'êtes-vous, s'écria-t-il, de la même religion, du même pays que moi ! — Et puis, il s'arrêta après avoir prononcé ce vœu. —Notre ame et notre esprit n'ont-ils pas la même patrie, répondit Corinne ? —C'est vrai, répondit Oswald ; mais je n'en sens pas moins avec douleur tout ce qui nous sépare.—Et cette absence de huit jours lui serrait tellement le cœur, que les amis de Corinne étant venus la rejoindre, il ne prononça plus un seul mot de toute la soirée.

## CHAPITRE III.

Oswald alla le lendemain de bonne heure chez Corinne, inquiet de ce qu'elle lui avait dit. Sa femme de chambre vint au-devant de lui, et lui remit un billet de sa maîtresse, qui lui annonçait qu'elle s'était retirée dans le couvent le matin même, comme elle l'en avait prévenu, et qu'elle ne le reverrait qu'après le vendredi saint. Elle lui avouait qu'elle n'avait pas eu le courage de lui dire la veille qu'elle s'éloignait le lendemain. Oswald fut surpris comme par un coup inattendu. Cette maison, où il avait toujours vu Corinne, et qui était devenue si solitaire, lui causa l'impression la plus pénible. Il voyait là sa harpe, ses livres, ses desseins, tout ce qui l'entou-

rait habituellement; mais elle n'y était plus. Un frisson douloureux s'empara d'Oswald; il se rappela la chambre de son père, et il fut forcé de s'asseoir, car il ne pouvait plus se soutenir.

—Il se pourrait donc, s'écria-t-il, que j'apprisse ainsi sa perte! cet esprit si animé, ce cœur si vivant, cette figure si brillante de fraîcheur et de vie, pourraient être frappés par la foudre, et la tombe de la jeunesse serait aussi muette que celle des vieillards! Ah! quelle illusion que le bonheur! Quel moment dérobé à ce temps inflexible qui veille toujours sur sa proie! Corinne! Corinne! il ne fallait pas me quitter; c'était votre charme qui m'empêchait de réfléchir; tout se confondait dans ma pensée, ébloui que j'étais par les momens heureux que je passais avec vous; à présent me voilà seul: à présent je me retrouve, et toutes mes blessures vont se rouvrir.—Et il appelait Corinne avec une sorte de dés-

espoir, qu'on ne pouvait attribuer à une aussi courte absence, mais à l'angoisse habituelle de son cœur, que Corinne elle seule avait le pouvoir de soulager. La femme de chambre de Corinne rentra : elle avait entendu les gémissemens d'Oswald; et touchée de ce qu'il regrettait ainsi sa maîtresse, elle lui dit :—Milord, je veux vous consoler en trahissant un secret de ma maîtresse ; j'espère qu'elle me le pardonnera. Venez dans ma chambre à coucher, vous y verrez votre portrait. —Mon portrait ! s'écria-t-il.—Elle y a travaillé de mémoire, reprit Thérésine (c'était le nom de la femme de chambre de Corinne) ; elle s'est levée, depuis huit jours, à cinq heures du matin pour l'avoir fini avant d'aller à son couvent.

Oswald vit ce portrait qui était très-ressemblant et peint avec une grâce parfaite : ce témoignage de l'impression qu'il avait produite sur Corinne le

pénétra de la plus douce émotion. En face de ce portrait il y avait un tableau charmant qui représentait la vierge ; et l'oratoire de Corinne était devant ce tableau. Ce mélange singulier d'amour et de religion se trouve chez la plupart des femmes Italiennes avec des circonstances beaucoup plus extraordinares encore que dans l'appartement de Corinne ; car libre comme elle l'était, la souvenir d'Oswald ne s'unissait dans son ame qu'aux espérances et aux sentimens les plus purs : mais cependant placer ainsi l'image de celui qu'on aime vis-à-vis d'un emblème de la divinité, et se préparer à la retraite dans un couvent, par huit jours consacrés à tracer cette image, c'était un trait qui caractérisait les femmes Italiennes en général plutôt que Corinne en particulier. Leur genre de dévotion suppose plus d'imagination et de sensibilité que de sérieux dans l'ame ou de sévérité dans les principes, et rien

n'était plus contraire aux idées d'Oswald sur la manière de concevoir et de sentir la religion ; néanmoins, comment aurait-il pu blâmer Corinne, dans le moment même où il recevait une si touchante preuve de son amour !

Ses regards parcouraient avec émotion cette chambre où il entrait pour la première fois. Au chevet du lit de Corinne il vit le portrait d'un homme âgé, mais dont la figure n'avait point le caractère d'une physionomie Italienne. Deux bracelets étaient attachés près de ce portrait, l'un fait avec des cheveux noirs et blancs, et l'autre avec des cheveux d'un blond admirable ; et ce qui parut à lord Nelvil un hasard singulier, les cheveux étaient parfaitement semblables à ceux de Lucile Edgermond, qu'il avait remarqués très-attentivement, il y avait trois ans, à cause de leur rare beauté. Oswald considérait ces bracelets et ne disait pas un mot, car, interroger Thérésine

sur sa maîtresse était indigne de lui. Mais Thérésine croyant deviner ce qui occupait Oswald, èt voulant écarter de lui tout soupçon de jalousie, se hâta de lui dire que, depuis onze ans qu'elle était attachée à Corinne, elle lui avait toujours vu porter ces bracelets, et qu'elle savait que c'était des cheveux de son père, de sa mère et de sa sœur.—Il y a onze ans que vous êtes avec Corinne, dit lord Nelvil, vous savez donc......—et puis il s'interrompit tout à coup en rougissant, honteux de la question qu'il allait commencer, et sortit précipitamment de la maison pour ne pas dire un mot de plus.

En s'en allant il se retourna plusieurs fois pour apercevoir encore les fenêtres de Corinne ; mais quand il eut perdu de vue son habitation, il éprouva une tristesse nouvelle pour lui, celle que cause la solitude. Il essaya d'aller le soir dans une grande société de Rome ; il cherchait la dis-

traction ; car, pour trouver du charme dans la rêverie, il faut, dans le bonheur comme dans le malheur, être en paix avec soi-même.

Le monde fut bientôt insupportable à lord Nelvil ; il comprit encore mieux tout le charme, tout l'intérêt que Corinne savait répandre sur la société, en remarquant quel vide y laissait son absence : il essaya de parler à quelques femmes, qui lui répondirent ces insipides phrases dont on est convenu pour n'exprimer avec vérité ni ses sentimens ni ses opinions, si toutefois celles qui s'en servent ont en ce genre quelque chose à cacher. Il s'approcha de plusieurs groupes d'hommes qui, à leurs gestes et à leur voix, semblaient s'entretenir avec chaleur sur quelque objet important : il entendit discuter les plus misérables intérêts de la manière la plus commune. Il s'assit alors pour considérer à son aise cette vivacité sans but et sans cause qui se re-

trouve dans la plupart des assemblées nombreuses : et néanmoins en Italie la médiocrité est assez bonne personne : elle a peu de vanité, peu de jalousie, beaucoup de bienveillance pour les esprits supérieurs, et si elle fatigue de son poids, elle ne blesse du moins presque jamais par ses prétentions.

C'était dans ces mêmes assemblées cependant qu'Oswald avait trouvé tant d'intérêt peu de jours auparavant ; le léger obstacle qu'opposait le grand monde à son entretien avec Corinne, le soin qu'elle mettait à revenir vers lui dès qu'elle avait été suffisamment polie envers les autres, l'intelligence qui existait entre eux sur les observations que la société leur suggérait, le plaisir qu'avait Corinne à causer devant Oswald, à lui adresser indirectement des réflexions dont lui seul comprenait le véritable sens, variait tellement la conversation, qu'à toutes les places de ce même salon Oswald se re-

traçait des momens doux, piquans, agréables, qui lui avaient fait croire que ces assemblées mêmes étaient amusantes.—Ah ! dit-il en s'en allant, ici comme dans tous les lieux du monde c'est elle seule qui donne la vie ; allons plutôt dans les endroits les plus déserts jusqn'à ce qu'elle revienne. Je sentirai moins douloureusement son absence lorsqu'il n'y aura rien autour de moi qui ressemble à du plaisir.—

# LIVRE X.

LA SEMAINE SAINTE.

## CHAPITRE PREMIER.

Oswald passa le jour suivant dans les jardins de quelques couvens d'hommes. Il alla d'abord au couveut des Chartreux, et s'arrêta quelque temps avant d'y entrer, pour considérer deux lions Egyptiens qui sont à peu de distance de la porte, Ces lions ont une expression remarquable de force et de repos ; il y a quelque chose dans leur physionomie qui n'appartient ni à l'animal ni à l'homme ; ils semblent une puissance de la nature, et l'on conçoit en les voyant, comment les dieux du paganisme pouvaient être représentés sous cet emblème.

Le couvent des Chartreux est bâti sur le débris des thermes de Dioclétien, et l'église qui est à côté du couvent est décorée par les colonnes de granit qu'on y a trouvées debout. Les moines qui habitent ce couvent les montrent avec empressement; ils ne tiennent plus au monde que par l'intérêt qu'ils prennent aux ruines. La manière de vivre des Chartreux suppose, dans les hommes qui sont capables de la mener, ou un esprit extrêment borné, ou la plus noble et la plus continuelle exaltation des sentimens religieux; cette succession de jours sans variété d'événemens rappelle ce vers fameux :

Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

Il semble que la vie ne serve là qu'à contempler la mort. La mobilité des idées, avec une telle uniformité d'existence, serait le plus cruel des supplices. Au milieu du cloître s'élèvent quatre

cyprès. Cet arbre noir et silencieux, que le vent même agite difficilement, n'introduit pas le mouvement dans ce séjour. Près des cyprès il y a une fontaine d'où sort un peu d'eau que l'on entend à peine, tant le jet en est faible et lent ; on dirait que c'est la clepsydre qui convient à cette solitude, où le temps fait si peu de bruit. Quelquefois la lune y pénètre avec sa pâle lumière, et son absence et son retour sont un événement dans cette vie monotone.

Ces hommes qui existent ainsi sont pourtant les mêmes à qui la guerre et toute son activité suffiraient à peine s'ils s'y étaient accoutumés. C'est un sujet inépuisable de réflexion que les différentes combinaisons de la destinée humaine sur la terre. Il se passe dans l'intérieur de l'ame mille accidens, il se forme mille habitudes qui font de chaque individu un monde et son histoire. Connaître un autre parfaitement

serait l'étude d'une vie entière ; qu'est-ce donc qu'on entend par connaître les hommes ? les gouverner, cela se peut, mais les comprendre, Dieu seul le sait.

Oswald, du couvent des Chartreux, se rendit au couvent de Bonaventure, bâti sur les ruines du palais de Néron ; là où tant de crimes se sont commis sans remords, de pauvres moines, tourmentés par des scrupules de conscience, s'imposent des supplices cruels pour les plus légères fautes.—*Nous espérons seulement,* disait un de ces religieux, *qu'à l'instant de la mort nos péchés n'auront pas excédé nos pénitences.*—Lord Nelvil en entrant dans ce couvent heurta son pied contre une trappe, et il en demanda l'usage.—*C'est par là qu'on nous enterre,* dit l'un des plus jeunes religieux que la maladie du mauvais air avait déjà frappé. Les habitans du midi craignant beaucoup la mort, l'on s'étonne d'y trouver des institutions qui la rappel-

lent à ce point; mais il est dans la nature d'aimer à se livrer à l'idée même que l'on redoute. Il y a comme un enivrement de tristesse qui fait à l'ame le bien de la remplir tout entière.

Un antique sarcophage d'un jeune enfant sert de fontaine à ce couvent. Le beau palmier dont Rome se vante est le seul arbre du jardin de ces moines; mais ils ne font point d'attention aux objets extérieurs. Leur discipline est trop rigoureuse pour laisser à leur esprit aucun genre de liberté. Leurs regards sont abattus, leur démarche est lente, ils ne font plus en rien usage de leur volonté. Ils ont abdiqué le gouvernement d'eux-mêmes, tant cet empire *fatigue son triste possesseur!* Ce séjour néanmoins n'agit pas fortement sur l'ame d'Oswald; l'imagination se révolte contre une intention si manifeste de lui présenter le souvenir de la mort sous toutes les formes. Quand ce souvenir se rncontre d'une manière

inattendue, quand c'est la nature qui nous en parle et non pas l'homme, l'impression que nous en recevons est bien plus profonde.

Des sentimens doux et calmes s'emparèrent de l'ame d'Oswald, lorsqu'au coucher du soleil il entra dans le jardin de *San Giovanni et Paolo*, Les moines de ce couvent sont soumis à des pratiques moins sévères, et leur jardin domine toutes les ruines de l'ancienne Rome. On voit de là le Colisée, le Forum, tous les arcs de triomphe encore debout, les obélisques, les colonnes. Quel beau site pour un tel asile! Ces solitaires se consolent de n'être rien, en considérant les monumens élevés par tous ceux qui ne sont plus. Oswald se promena long-temps sous les ombrages du jardin de ce couvent, si rares en Italie. Ces beaux arbres interrompent un moment la vue de Rome, comme pour redoubler l'émotion qu'on éprouve en la revoyant.

C'était à l'heure de la soirée où l'on entend toutes les cloches de Rome sonner *l'Ave Maria* :

> ........ squilla di lontano
> Che paja il giorno pianger che si muore.
>
> DANTE.

*et le son de l'airain, dans léloignement, paraît plaindre le jour qui se meurt* : En Italie l'on dit : *Je vous verrai une heure avant, une heure après l'Ave Maria ;* et les époques du jour ou de la nuit sont ainsi religieusement désignées. Oswald jouit alors de l'admirable spectacle du soleil, qui vers le soir descend lentement au milieu des ruines, et semble pour un moment se soumettre au déclin comme les ouvrages des hommes. Oswald sentit renaître en lui toutes ses pensées habituelles. Corinne elle-même avait trop de charmes, promettait trop de bonheur pour l'occuper en ce moment. Il cherchait l'ombre de son père au milieu des ombres célestes qui l'avaient

accueillie. Il lui semblait qu'à force d'amour il animerait de ses regards les nuages qu'il considérait, et parviendrait à leur faire prendre la forme sublime et touchante de son immortel ami ; il espérait enfin que ses vœux obtiendraient du ciel, je ne sais quel souffle pur et bienfaisant, qui ressemblerait à la bénédiction d'un père.

## CHAPITRE II.

Le désir de connaître et d'étudier la religion d'Italie décida lord Nelvil à chercher l'occasion d'entendre quelques-uns des prédicateurs qui font retentir les églises de Rome pendant le carême. Il comptait les jours qui devaient le réunir à Corinne; et tant que durait son absence il ne voulait rien voir qui pût appartenir aux beaux arts, rien qui reçût son charme de l'imagination. Il ne pouvait supporter l'émotion de plaisir que donnent les chefs-d'œuvre, quand il n'était pas avec Corinne; il ne se pardonnait le bonheur que lorsqu'il venait d'elle; la poésie, la peinture, la musique, tout ce qui embellit la vie par de vagues espérances

lui faisait mal partout ailleurs qu'à ses côtés.

C'est le soir, et avec les lumières presque éteintes, que les prédicateurs à Rome se font entendre pendant la semaine sainte dans les églises. Toutes les femmes alors sont vêtues de noir, en souvenir de la mort de Jésus-Christ; et il y a quelque chose de bien touchant dans ce deuil anniversaire, renouvelé tant de fois depuis tant de siècles. C'est donc avec une émotion véritable que l'on arrive au milieu de ces belles églises, où les tombeaux préparent si bien à la prière; mais le prédicateur dissipe presque toujours cette émotion en peu d'instans.

Sa chaire est une assez longue tribune qu'il parcourt d'un bout à l'autre avec autant d'agitation que de régularité. Il ne manque jamais de partir au commencement d'une phrase, et de revenir à la fin, comme le balancier d'une pendule; et cependant il fait

tant de gestes, il a l'air si passionné, qu'on le croirait capable de tout oublier. Mais c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, une fureur systématique, telle qu'on en voit beaucoup en Italie, où la vivacité des mouvemens extérieurs n'indique souvent qu'une émotion superficielle. Un crucifix est suspendu à l'extrémité de la chaire ; le prédicateur le détache, le baise, le presse sur son cœur, et puis le remet à sa place avec un très-grand sang-froid quand la période pathétique est achevée. Il y a aussi un moyen de faire effet dont les prédicateurs ordinaires se servent assez souvent, c'est le bonnet carré qu'ils portent sur la tête ; ils l'ôtent et le remettent avec une rapidité inconcevable. L'un d'eux s'en prenait à Voltaire, et surtout à Rousseau, de l'irréligion du siècle. Il jetait son bonnet au milieu de la chaire, le chargeait de représenter Jean-Jacques, et en cette qualité il le haranguait, et lui disait ;

*Hé bien! philosophe génevois, qu'avez-vous à objecter à mes argumens?*—Il se taisoit alors quelques momens, comme pour attendre la réponse; et le bonnet ne répondant rien, il le remettait sur sa tête, et terminait l'entretien par ces mots: *A présent que vous êtes convaincu n'en parlons plus.*

Ces scènes bizarres se renouvellent souvent parmi les prédicateurs à Rome, car le véritable talent en ce genre y est très-rare. La religion est respectée en Italie comme une loi toute puissante; elle captive l'imagination par les pratiques et les cérémonies; mais on s'y occupe beaucoup moins en chaire de la morale que du dogme, et l'on n'y pénètre point par les idées religieuses dans le fond du cœur humain. L'éloquence de la chaire, ainsi que beaucoup d'autres branches de la littérature, est donc absolument livrée aux idées communes qui ne peignent rien, qui n'expriment rien. Une pensée nou-

velle causerait presque une sorte de rumeur dans ces esprits tellement ardens et paresseux tout à la fois, qu'ils ont besoin de l'uniformité pour se calmer et qu'ils l'aiment parce qu'elle les repose. Il y a dans les sermons une sorte d'étiquette pour les idées et les phrases. Les unes viennent presque toujours à la suite des autres; et cet ordre serait dérangé si l'orateur, parlant d'après lui-même, cherchait dans son ame ce qu'il faut dire. La philosophie chrétienne, celle qui cherche l'analogie de la religion avec la nature humaine, est aussi peu connue des prédicateurs Italiens que toute autre philosophie. Penser sur la religion les scandaliserait presqu'autant que penser contre, tant ils sont accoutumés à la routine dans ce genre.

Le culte de la Vierge est particulièrement cher aux Italiens et à toutes les nations du midi, il semble s'allier de quelque manière à ce qu'il y a de plus

pur et de plus sensible dans l'affection pour les femmes. Mais les mêmes formes de rhétorique exagérées se retrouvent encore dans tout ce que les prédicateurs disent à ce sujet; et l'on ne conçoit pas comment leurs gestes et leurs discours ne changent pas constamment en plaisanteries ce qu'il y a de plus sérieux. On ne rencontre presque jamais en Italie, dans l'auguste fonction de la chaire, un accent vrai ni une parole naturelle.

Oswald, lassé de la monotonie la plus fatigante de toutes, celle d'une véhémence affectée, voulut aller au Colisée pour entendre le capucin qui devait y prêcher en plein air du pied de l'un de ces autels qui désignent dans l'intérieur de l'enceinte ce qu'on appelle *la route de la Croix*. Quel plus beau sujet pour l'éloquence que l'aspect de ce monument, que cette arène où les martyrs ont succédé aux gladiateurs! Mais il ne faut rien espérer à

cet égard du pauvre capucin, qui ne connaît de l'histoire des hommes que sa propre vie. Néanmoins, si l'on parvient à ne pas écouter son mauvais sermon, on se sent ému par les divers objets dont il est entouré. La plupart de ses auditeurs sont de la confrérie des Camaldules; ils se revêtent pendant les exercices religieux d'une espèce de robe grise qui couvre entièrement la tête et tout le corps, et ne laisse que deux petites ouvertures pour les yeux; c'est ainsi que les ombres pourraient être représentées. Ces hommes, ainsi cachés sous leurs vêtemens, se prosternent la face contre terre et se frappent la poitrine. Quand le prédicateur sejette à genoux en criant *miséricorde et pitié!* le peuple qui l'environne se jette aussi à genoux et répète ce même cri, qui va se perdre sous les vieux portiques du Colisée. Il est impossible de ne pas éprouver alors une émotion profondément religieuse; cet appel de la

douleur à la bonte, de la terre au ciel, remue l'ame jusques dans son sanctuaire le plus intime. Oswald tressaillit au moment où tous les assistans se mirent à genoux; il resta debout, pour ne pas professer un culte qui n'était pas le sien; mais il lui en coûtait de ne pas s'associer publiquement aux mortels, quels qu'ils fussent, qui se prosternaient devant Dieu. Hélas! en effet, est-il une invocation à la pitié céleste qui ne convienne pas également à tous les hommes?

Le peuple avait été frappé de la belle figure de lord Nelvil et de ses manières étrangères, mais ne fut pas scandalisé de ce qu'il ne se mettait pas à genoux; il n'y a point de peuple plus tolérant que les Romains, ils sont accoutumés à ce qu'on ne vienne chez eux que pour voir et pour observer. Et soit fierté, soit indolence, ils ne cherchent à faire partager leurs opinions à personne. Ce qui est plus extraordinaire encore, c'est

que pendant la semaine sainte surtout, il en est beaucoup parmi eux qui s'infligent des pénitences corporelles, et pendant qu'ils se donnent des coups de discipline, la porte de l'église est ouverte, on peut y entrer, cela leur est égal. C'est un peuple qui ne s'occupe pas des autres, il ne fait rien pour être regardé, il ne s'abstient de rien parce qu'on le regarde ; il marche toujours à son but ou à son plaisir, sans se douter qu'il y ait un sentiment qui s'appelle la vanité, pour lequel il n'y a ni plaisir ni but, excepté le besoin d'être applaudi.

## CHAPITRE III.

On a souvent parlé des cérémonies de la semaine sainte à Rome. Tous les étrangers viennent exprès pendant le carême pour jouir de ce spectacle ; et comme la musique de la chapelle Sixtine et l'illumination de Saint-Pierre sont des beautés uniques dans leur genre, il est naturel qu'elles attirent vivement la curiosité ; mais l'attente n'est pas également satisfaite par les cérémonies proprement dites. Le dîner des douze apôtres, servi par le pape, leurs pieds lavés par lui, enfin les diverses coutumes de ces temps solennels rappellent toutes des idées touchantes ; mais mille circonstances inévitables nuisent souvent à l'intérêt et à la dignité de ce spectacle. Tous ceux

qui y contribuent ne sont pas également recueillis, également occupés d'idées pieuses; ces cérémonies, tant de fois répétées, sont devenues une sorte d'exercice machinal pour la plupart de ceux qui s'en mêlent, et les jeunes prêtres dépêchent le service des grandes fêtes avec une activité et une dextérité peu imposantes. Ce vague, cet inconnu, ce mystérieux qui convient tant à la religion, est tout-à-fait dissipé par l'espèce d'attention qu'on ne peut s'empêcher de donner à la manière dont chacun s'acquitte de ses fonctions. L'avidité des uns pour les mêts qui leur sont présentés, et l'indifférence des autres pour les génuflexions qu'ils multiplient ou les prières qu'ils récitent, rendent souvent la fête peu solennelle.

Les anciens costumes qui servent encore aujourd'hui d'habillement aux ecclésiastiques s'accordent mal avec la coiffure moderne; l'évêque grec, avec

sa longue barbe, est celui dont le vêtement parit le plus respectable. Les vieux usages aussi, tel que celui de faire la révérence comme les femmes, au lieu de saluer à la manière actuelle des hommes, produisent une impression peu sérieuse. L'ensemble enfin n'est pas en harmonie, et l'antique et le nouveau s'y mêlent sans qu'on prenne aucun soin pour frapper l'imagination, et surtout pour êviter tout ce qui peut la distraire· Un culte éclatant et majestueux dans les formes extérieures est certainement très-propre à remplir l'ame des sentimens les plus élevés; mais il faut predre garde que les cérémonies ne dégénèrent en un spectacle, où l'on joue son rôle l'un vis-à-vis de l'autre, où l'on apprend ce qu'il faut faire, à quel moment il faut le faire, quand on doit prier, finir de prier, se mettre à genoux, se relever; la régularité des cérémonies d'une cour introduite dans un temple gêne le

libre élan du cœur, qui donne seul à l'homme l'espérance de se rapprocher de la divinité.

Ces observations sont assez généralement senties par les étrangers ; mais les Romains, pour la plupart, ne se lassent point de ces cérémonies, et tous les ans ils y trouvent un nouveau plaisir. Un trait singulier du caractère des Italiens, c'est que leur mobilité ne les porte point à l'inconstance, et que leur vivacité ne leur rend point la variété nécessaire. Ils sont, en toute chose, patiens et présévérans ; leur imagination embellit ce qu'ils possèdent ; elle occupe leur vie, au lieu de la rendre inquiète ; ils trouvent tout plus magnifique, plus imposant, plus beau que cela n'est réellement, et tandis qu'ailleurs la vanité consiste à se montrer blasé, celle des Italiens, ou plutôt la chaleur et la vivacité qu'ils ont en eux-mêmes leur fait trouver du plaisir dans le sentiment de l'admiration.

Lord Nelvil s'attendait, d'après tout ce que les Romains lui avaient dit, à recevoir beaucoup plus d'effet par les cérémonies de la semaine sainte. Il regretta les nobles et simples fêtes du culte anglican. Il revint chez lui avec une impression pénible; car rien n'est plus triste que de n'être pas ému par ce qui devrait nous émouvoir; on se croit l'ame desséchée: on craint d'avoir perdu cette puissance d'enthousiasme, sans laquelle la faculté de penser ne servirait plus qu'à dégoûter de la vie.

## CHAPITRE IV.

Mais le vendredi saint rendit bientôt à lord Nelvil toutes les émotions religieuses qu'il regrettait de n'avoir pas éprouvées les jours précédens. La retraite de Corinne allait finir ? il attendait le bonheur de la revoir ; les douces espérances du sentiment s'accordent avec la piété, il n'y a que la vie factice du monde qui puisse en détourner tout-à-fait. Oswald se rendit à la chapelle Sixtine pour entendre le fameux *Miserere* vanté dans toute l'Europe. Il arriva de jour encore, et vit ces peintures célèbres de Michel-Ange, qui représentent le jugement dernier, avec toute la force effrayante de ce sujet, et du talent qui l'a traité. Michel-Ange s'était pénétré de la lec-

ture du Dante ; et le peintre comme le poète représente des êtres mythologiques en présence de Jésus-Christ ; mais il fait presque toujours du paganisme le mauvais principe, et c'est sous la forme des démons qu'il caractérise les fables païennes. On aperçoit sur la voûte de la chapelle les Prophètes et les Sibylles appelées en témoignage par les chrétiens *(a)*; une foule d'anges les entourent, et toute cette voûte ainsi peinte semble rapprocher le ciel de nous; mais ce ciel est sombre et redoutable; le jour perce à peine à travers les vitraux qui jettent sur les tableaux plutôt des ombres que des lumières; l'obscurité agrandit encore les figures déjà si imposantes que Michel-Ange a tracées; l'encens, dont le parfum a quelque chose de funéraire, remplit l'air dans cette enceinte, et toutes les sensations préparent à la plus pro-

*(a)* Teste David cum Sibyllâ.

fonde de toutes, celle que la musique doit produire.

Pendant qu'Oswald était absorbé par les réflexions que faisaient naître tous les objets qui l'environnaient, il vit entrer dans la tribune des femmes, derrière la grille qui les sépare des hommes, Corinne qu'il n'espérait pas encore, Corinne vêtue de noir, toute pâle de l'absence, et si tremblante dès qu'elle aperçut Oswald, qu'elle fut obligée de s'appuyer sur la balustrade pour avancer; en ce moment le *Miserere* commença.

Les voix, parfaitement exercées à ce chant antique et pur, partent d'nne tribune au commencement de la voûte; on ne voit point ceux qui chantent; la musique semble planer dans les airs; à chaque instant la chute du jour rend la chapelle plus sombre; ce n'était plus cette musique voluptueuse et passionnée qu'Oswald et Corinne avoient entendue huit jours auparavant; c'était

une musique toute religieuse qui conseillait le renoncement à la terre. Corinne se jeta à genoux devant la grille et resta plongée dans la plus profonde méditation ; Oswald lui-même disparut à ses yeux. Il lui semblait que c'était dans un tel moment d'exaltation qu'on aimerait à mourir, si la séparation de l'ame avec le corps ne s'accomplissait point par la douleur ; si tout à coup un ange venait enlever sur ses ailes le sentiment et la pensée, étincelles divines qui retourneraient vers leur source : la mort ne serait pour ainsi dire alors qu'un acte spontané du cœur, qu'une prière plus ardente et mieux exaucée.

Le *Miserere*, c'est-à-dire *ayez pitié de nous*, est un pseaume composé de versets qui se chantent alternativement d'une manière très-différente. Tour à tour une musique céleste se fait entendre, et le verset suivant, dit en récitatif, est murmuré d'un ton sourd

et presque rauque; on dirait que c'est la réponse des caractères durs aux cœurs sensibles, que c'est le réel de la vie qui vient flétrir et repousser les vœux des ames généreuses; et quand ce chœur si doux reprend, on renaît à l'espérance; mais lorsque le verset récité recommence, une sensation de froid saisit de nouveau; ce n'est pas la terreur qui la cause, mais le découragement de l'enthousiasme. Enfin le dernier morceau, plus noble et plus touchant encore que tous les autres, laisse au fond de l'ame une impression douce et pure; Dieu nous accrde cette même impression avant de mourir.

On éteint les flambeaux; la nuit s'avance; les figures des Prophètes et des Sibylles apparaissent comme des fantômes enveloppés du crépuscule. Le silence est profond, la parole ferait un mal insupportable dans cet état de l'ame où tout est intime et in-

térieur; et quand le dernier son s'éteint, chacun s'en va lentement et sans bruit; chacun semble craindre de rentrer dans les intérêts vulgaires de ce monde.

Corinne suivit la procession qui se rendait dans le temple de Saint-Pierre, qui n'est alors éclairé que par une croix illuminée; ce signe de douleur, seul resplendissant dans l'auguste obscurité de cet immense édifice, est la plus belle image du christianisme au milieu des ténèbres de la vie. Une lumière pâle et lointaine se projette sur les statues qui décorent les tombeaux. Les vivans qu'on aperçoit en foule sous ces voûtes semblent des pygmées en comparaison des images des morts. Il y a autour de la croix un espace éclairé par elle, où se prosternent le pape vêtu de blanc et tous les cardinaux rangés derrière lui. Ils restent là près d'une demi-heure dans le plus profond silence, et il est impossible de

n'être pas ému par ce spectable. On ne sait pas ce qu'ils demandent, on n'entend pas leurs secrets gémissemens; mais ils sont vieux, ils nous devancent dans la route de la tombe; quand nous passerons à notre tour dans cette terrible avant-garde, Dieu nous fera-t-il la grâce d'ennoblir assez la vieillesse, pour que le déclin de la vie soit les premiers jours de l'immortalité!

Corinne aussi, la jeune et belle Corinne ,était à genoux derrière le cortége des prêtres, et la douce lumière qui éclairait son visage pâlissait son teint sans affaiblir l'éclat de ses yeux. Oswald la contemplait ainsi comme un tableau ravissant et comme un être adoré. Quand sa priére fut finie elle se leva, lord Nelvil n'osait l'approcher encore, respectant la méditation religieuse dans laquelle il la croyait plongée; mais elle vint à lui la première avec un transport de bonheur; et ce sentiment se répandant sur tout ce

qu'elle faisait, elle accueillit avec une gaieté vive ceux qui l'abordèrent dans Saint-Pierre, devenu tout à coup comme une grande promenade publique où chacun se donne rendez-vous pour parler de ses affaires ou de ses plaisirs.

Oswald était étonné de cette mobilité qui faisait succéder l'une à l'autre des imprssions si différentes, et bien qu'il fût heureux de la joie de Corinne, il était surpris de ne trouver en elle aucune trace des émotions de la journée: il ne concevait pas comment on permettait que cette belle église fût, dans un jour si solennel, le café de Rome où l'on se rassemblait pour s'amuser; et regardant Corinne au milieu de son cercle parlant avec vivacité et ne pensant point aux objets dont elle était entourée, il conçut un sentiment de défiance sur la légèrete dont elle pouvait être capable; elle s'en aperçut à l'instant, et se séparant brus-

quement de la société, elle prit le bras d'Oswald pour se promener avec lui dans l'église, et lui dit:—Je ne vous ai jamais entretenu de mes sentimens religieux, permettez qu'aujourd'hui je vous en parle, peut-être dissiperai-je ainsi les nuages que j'ai vu s'élever dans votre esprit.—

## CHAPITRE V.

—La différence de nos religions, mon cher Oswald, continua Corinne, est cause du blâme secret que vous ne pouvez vous empêcher de me laisser voir. La vôtre est sévère et sérieuse, la nôtre est vive et tendre. On croit généralement que le catholicisme est plus rigoureux que le protestantisme, et cela peut-être vrai dans les pays où la lutte a existé entre les deux religions; mais en Italie, nous n'avons point de dissensions religieuses, et en Angleterre vous en avez beaucoup éprouvé; il est résulté de cette différence, que le catholicisme a pris, en Italie, un caractère de douceur et d'indulgence, et que, pour détruire le catholicisme en Angle-

terre, la réformation s'est armée de la plus grande sévérité dans les principes et dans la morale. Notre religion, comme celle des anciens, anime les arts, inspire les poètes, fait partie, pour ainsi dire, de toutes les puissances de notre vie, tandis que la vôtre, s'établissant dans un pays où la raison dominait plus encore que l'imagination, a pris un caractère d'austérité morale dont elle ne s'écartera jamais. La nôtre parle au nom de l'amour, la vôtre au nom du devoir. Vos principes sont libéraux, nos dogmes sont absolus ; et néanmoins, dans l'application, notre despotisme orthodoxe transige avec les circonstances particulières, et votre liberté religieuse fait respecter ses lois, sans aucune exception. Il est vrai que notre catholicisme impose à ceux qui sont entrés dans l'état monastique des pénitences très-dures : cet état, choisi librement, est un rapport mystérieux entre l'homme et la divinité ; mais la religion des

séculiers, en Italie, est une source habituelle d'émotions touchantes. L'amour, l'espérance et la foi sont les vertus principales de cette religion ; et toutes ces vertus annoncent et donnent le bonheur. Loin donc que nos prêtres nous interdisent en aucun temps le pur sentiment de la joie, ils nous disent que ce sentiment exprime notre reconnaissance envers les dons du Créateur. Ce qu'ils exigent de nous, c'est l'observation des pratiques qui prouvent notre respect pour notre culte et notre désir de plaire à Dieu ; c'est la charité pour les malheureux et la repentance dans nos faiblesses. Mais ils ne se refusent point à nous absoudre, quand nous le leur demandons avec zèle ; et les attachemens du cœur inspirent ici plus qu'ailleurs une indulgente pitié. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit de la Magdaleine : *Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé.* Ces mots ont été prononcés sous un ciel aussi beau que le

nôtre ; ce même ciel implore pour nous la miséricorde de la divinité.

— Corinne, répondit lord Nelvil, comment combattre des paroles si douces, et dont mon cœur a tant de besoin ! Mais je le ferai cependant, parce que ce n'est pas pour un jour que j'aime Corinne et que j'espère avec elle un long avenir de bonheur et de vertu. La religion la plus pure est celle qui fait du sacrifice de nos passions, et de l'accomplissement de nos devoirs, un hommage continuel à l'Etre suprême. La moralité de l'homme est son culte envers Dieu : c'est dégrader l'idée que nous avons du Créateur, que de lui supposer dans ses rapports avec la créature une volonté qui ne soit pas relative à son perfectionnement intellectuel. La paternité, cette noble image d'un maître souverainement bon, ne demande rien aux enfans que pour les rendre meilleurs ou plus heureux ; comment donc s'imaginer que Dieu exigerait de

l'homme ce qui n'aurait pas l'homme même pour objet! Aussi voyez quelle confusion il résulte, dans la tête de votre peuple, de l'habitude où il est d'attacher plus d'importance aux pratiques religieuses qu'aux devoirs de la morale: c'est après la semaine sainte, vous le savez, que se commet à Rome le plus grand nombre de meurtres. Le peuple se croit pour ainsi dire en fonds par le carême, et dépense en assassinats les trésors de sa pénitence. On a vu des criminels qui, tout dégouttans encore de meurtre, se faisaient scrupule de manger de la viande le vendredi; et les esprits grossiers, à qui l'on a persuadé que le plus grand des crimes consiste à désobéir aux pratiques ordonnées par l'église, épuisent leur conscience sur ce sujet, et considèrent la divinité comme les gouvernemens du monde, qui font plus de cas de la soumission à leur pouvoir, que de toute autre vertu: ce sont des rapports de courtisan mis à la place

du respect qu'inspire le Créateur, comme la source et la récompense d'une vie scrupuleuse et délicate. Le catholicisme Italien, tout en démonstrations extérieures, dispense l'ame de la méditation et du recueillement. Quand le spectacle est fini, l'émotion cesse, le devoir est rempli ; et l'on n'est pas, comme chez nous, long-temps absorbé dans les pensées et les sentimens que fait naître l'examen rigoureux de la conduite de son cœur.

— Vous êtes sévère, mon cher Oswald, reprit Corinne, ce n'est pas la première fois que je l'ai remarqué. Si la religion consistait seulement dans la stricte observation de la morale, qu'aurait-elle de plus que la philosophie et la raison ? Et quels sentimens de piété se développerait-il en nous, si notre principal but était d'étouffer les sentimens du cœur ? Les Stoïciens en savaient presque autant que nous sur les devoirs et l'austérité de la conduite ;

mais ce qui n'est dû qu'au christianisme, c'est l'enthousiasme religieux qui s'unit à toutes les affections de l'ame; c'est la puissance d'aimer et de plaindre; c'est le culte de sentiment et d'indulgence qui favorise si bien l'essor de l'ame vers le ciel! Que signifie la parabole de l'enfant prodigue? si ce n'est l'amour, l'amour sincère préféré même à l'accomplissement le plus exact de tous les devoirs. Il avait quitté, cet enfant, la maison paternelle, et son frère y était resté; il s'était plongé dans tous les paisirs du monde, et son frère ne s'était pas écarté un instant de la régularité de la vie domestique; mais il revint, mais il pleura, mais il aima, et son père fit une fête pour son retour. Ah! sans doute que, dans les mystères de notre nature, aimer, encore aimer, est ce qui nous est resté de notre héritage céleste. Nos vertus mêmes sont souvent trop compliquées avec la vie, pour que nous puissions toujours com-

prendre ce qui est bien, ce qui est mieux, et quel est le sentiment secret qui nous dirige et nous égare. Je demande à mon Dieu de m'apprendre à l'adorer, et je sens l'effet de mes prières par les larmes que je répands. Mais, pour se soutenir dans cette disposition, les pratiques religieuses sont plus nécessaires que vous ne pensez ; c'est une relation constante avec la divinité ; ce sont des actions journalières sans rapport avec aucun des intérêts de la vie, et seulement dirigées vers le monde invisible. Les objets extérieurs aussi sont d'un grand secours pour la piété ; l'ame retombe sur elle-même, si les beaux arts, les grands monumens, les chants harmonieux, ne viennent pas ranimer ce génie poétique, qui est aussi le génie religieux.

L'homme le plus vulgaire, lorsqu'il prie, lorsqu'il souffre et qu'il espère dans le ciel, cet homme, dans ce moment, a quelque chose en lui qui s'ex-

primerait comme Milton, comme Homère, ou comme le Tasse, si l'éducation lui avait appris à revêtir de paroles ses pensées. Il n'y a que deux classes d'hommes distinctes sur la terre, celle qui sent l'enthousiasme, et celle qui le méprise ; toutes les autres différences sont le travail de la société. Celui-là n'a pas de mots pour ses sentimens. Celui-ci sait ce qu'il faut dire pour cacher le vide de son cœur. Mais la source qui jaillit du rocher même, à la voix du ciel, cette source est le vrai talent, la vraie religion, le véritable amour.

La pompe de notre culte, ces tableaux où les saints à genoux expriment dans leurs regards une prière continuelle ; ces statues, placées sur les tombeaux, comme pour se réveiller un jour avec les morts ; ces églises et leurs voûtes immenses ont un rapport intime avec les idées religieuses. J'aime cet hommage éclatant rendu par les hommes à ce qui ne leur promet ni la fortune, ni la puis-

sance, à ce qui ne les punit ou ne les récompense que par un sentiment du cœur : je me sens alors plus fière de mon être ; je reconnais dans l'homme quelque chose de désintéressé, et dût-on multiplier trop les magnificences religieuses, j'aime cette prodigalité des richesses terrestres pour une autre vie, du temps pour l'éternité : assez de choses se font pour demain, assez de soins se prennent pour l'économie des affaires humaines. Oh ! que j'aime l'inutile : l'inutile, si l'existence n'est qu'un travail pénible pour un misérable gain. Mais si nous sommes sur cette terre en marche vers le ciel, qu'y a t-il de mieux à faire, que d'élever assez notre ame pour qu'elle semble l'infini, l'invisible et l'éternel au milieu de toutes les bornes qui l'entourent ;

Jésus-Christ laissait une femme faible, et peut-être repentante, arroser ses pieds des parfums les plus précieux, il repoussa ceux qui conseillaient de ré-

server ces parfums pour un usage plus profitable : *Laissez-la faire,* disait-il, *car je suis pour peu de temps avec vous.* Hélas ! tout ce qu'il y a de bon, de sublime sur cette terre, est pour peu de temps avec nous ; l'âge, les infirmités, la mort tariraient bientôt cette goutte de rosée qui tombe du ciel, et ne se repose que sur les fleurs. Cher Oswald, laissez-nous donc tout confondre, amour, religion, génie, et le soleil et les parfums, et la musique et la poésie ; il n'y a d'athéisme que dans la froideur, l'égoïsme et la bassesse. Jésus-Christ a dit : *Quand deux ou trois seront rassemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux.* Et qu'est-ce, ô mon Dieu ! que d'être rassemblés en votre nom, si ce n'est jouir des dons sublimes de votre belle nature, et vous en faire hommage, et vous remercier de la vie, et vous en remercier surtout quand un cœur aussi créé par vous répond tout entier au nôtre !—

Une inspiration céleste animait dans cet instant la phisionomie de Corinne. Oswald put à peine s'empêcher de se jeter à genoux devant elle au milieu du temple, et se tut pendant long-temps pour se livrer au plaisir de rappeler ses paroles, et de les retrouver encore dans ses regards. Enfin, cependant, il voulut répondre, il ne voulut point abandonner la cause qui lui était chère. —Corinne, dit-il alors, permettez encore quelques mots à votre ami. Son ame n'a point de sécheresse; non, Corinne, elle n'en a point, croyez-le; et si j'aime l'austérité dans les principes et dans les actions, c'est parce qu'elle donne aux sentimens plus de profondeur et de durée. Si j'aime la raison dans la religion, c'est-à-dire, si je repousse et les dogmes contradictoires et les moyens humains de faire effet sur les hommes, c'est parce que je vois la divinité dans la raison comme dans l'enthousiasme; et si je ne puis souffrir

qu'on affaiblisse l'homme dans aucune de ses facultés, c'est qu'il n'a pas de trop de toutes pour connaître une vérité que la réflexion lui révèle, aussi-bien que l'instinct du cœur, l'evistence de Dieu et l'immortalité de l'ame. Que peut-on ajouter à ces idées sublimes, à leur union avec la vertu! que peut-on y ajouter qui ne soit au dessous d'elles! L'enthousiasme poétique, qui vous donne tant de charmes, n'est pas, j'ose le dire, la dévotion la plus salutaire. Corinne, comment pourrait-on se préparer par cette disposition aux sacrifices sans nombre qu'exige de nous le devoir! Il n'y avait de révélation que par les élans de l'ame, quand la destinée humaine, future et présente, ne s'offrait à l'esprit qu'à travers les nuages; mais pour nous, à qui le christianisme l'a rendue claire et positive, le sentiment peut être notre récompense; mais il ne doit pas être notre seul guide: vous décrivez l'existence des bienheureux, et

non pas celle des mortels. La vie religieuse est un combat, et non pas un hymne. Si nous n'étions pas condamnés à réprimer dans ce monde les mauvais penchans des autres et de nous-mêmes, il n'y aurait, en effet, d'autres distinctions à faire qu'entre les ames froides et les ames exaltées. Mais l'homme est une créature plus âpre et plus redoutable que votre cœur ne vous le peint ; et la raison dans la piété, et l'autorité dans le devoir, sont un frein nécessaire à ses orgueilleux égaremens.

De quelque manière que vous considériez les pompes extérieures, et les pratiques multipliées de votre religion, croyez-moi, chère amie la contemplation de l'univers et de son auteur sera toujours le premier des cultes, celui qui remplira l'imagination, sans que l'examen y puisse trouver rien de futile ni d'absurde. Les dogmes qui blessent ma raison refroidissent aussi mon enthousiasme. Sans doute le monde, tel

qu'il est, est un mystère que nous ne-pouvons ni nier ni comprendre ; il serait donc bien fou, celui qui se refuserait à croire tout ce qu'il ne peut expliquer ; mais ce qui est contradictoire, est toujours de la création des hommes. Le mystère, tel que Dieu nous l'a donné, est au-dessus des lumières de l'esprit, mais non en opposition avec elles. Un philosophe allemand a dit : *Je ne connais que deux belles choses dans l'univers, le ciel étoilé sur nos têtes et le sentiment du devoir dans nos cœurs.* En effet, toutes les merveilles de la création sont réunies dans ces paroles.

Loin qu'une religion simple et sévère dessèche le cœur, j'aurais pensé, avant de vous connaître, Corinne, qu'elle seule pouvait concentrer et perpétuer les affections. J'ai vu la conduite la plus austère et la plus pure développer dans un homme une inépuisable tendresse ; je l'ai vu conserver

jusques dans la vieillesse une virginité d'ame que les orages des passions et les fautes qu'elles font commettre auraient nécessairement flétrie. Sans doute le repentir est une belle chose, et j'ai besoin, plus que personne, de croire à son efficacité; mais le repentir qui se répète fatigue l'ame, ce sentiment ne régénère qu'une fois. C'est la rédemption qui s'accomplit au fond de notre ame; et ce grand sacrifice ne peut se renouveler. Quand la faiblesse humaine s'y accoutume, elle perd la force d'aimer: car il faut de la force pour aimer, du moins avec constance.

Je ferai des objections du même genre à ce culte plein de splendeur qui, selon vous, agit si vivement sur l'imagination: je crois l'imagination modeste et retirée comme le cœur. Les émotions qu'on lui commande sont moins puissantes que celles qui naissent d'elles-mêmes. J'ai vu dans les Cévennes

un ministre protestant qui prêchait, vers le soir, dans le fond des montagnes. Il invoquait les tombeeux des Français bannis et proscrits par leurs frères, et dont les cendres avaient été rapportées dans ces lieux. Il promettait à leurs amis qu'ils les retrouveraient dans un meilleur monde. Il disait qu'une vie vertueuse nous assurait ce bonheur, il disait : *faites du bien aux hommes, pour que Dieu cicatrise dans votve cœur la blessure de la douleur*. Il s'étonnait de l'inflexibilité, de la dureté que l'homme d'un jour montre à l'homme d'un jour comme lui, et s'emparait de cette terrible pensée de la mort, que les vivans ont conçue, mais qu'ils n'épuiseront jamais. Enfin il n'annonçoit rien qui ne fût touchant et vrai : c'était des paroles parfaitement en harmonie avec la nature. Le torrent qu'on entendait dans l'éloignement, la lumière scintillante des étoiles, semblaient exprimer la même

pensée sous une autre forme. La magnificence, la seule qui donne des fêtes sans offenser l'infortune; et toute cette imposante simplicité remuait l'ame bien plus profondément que des cérémonies éclatantes.

Le sur-lendemain de cet entretien, le jour de Pâques, Corinne et lord Nelvil étaient ensemble sur la place de Saint-Pierre, au moment où le pape s'avance sur le balcon le plus élevé de l'église, et demande au ciel la bénédiction qu'il va répandre sur la terre : lorsqu'il prononce ces mots :—A la ville et au monde (*urbi et orbi*).—Tout le peuple rassemblé se jette à genoux, et Corinne et lord Nelvil sentirent, par l'émotion qu'ils éprouvèrent en ce moment, que tous les cultes se ressemblent. Le sentiment religieux unit intimement les hommes entre eux, quand l'amour propre et le fanatisme n'en font pas un objet de jalousie et de haine. Prier ensemble dans quelque

langue, dans quelque rite que ce soit c'est la plus touchante fraternité d'espérance et de sympathie que les hommes puissent contracter sur cette terre.

## CHAPITRE VI.

Le jour de Pâques s'était passé, et Corinne ne parlait point d'accomplir sa promesse, en confiant son histoire à lord Nelvil. Blessé de ce silence, il dit un jour devant elle qu'on vantait beaucoup les beautés de Naples, et qu'il avait envie d'y aller. Corinne, pénétrant à l'instant ce qui se passait dans son ame, lui proposa de faire le voyage avec lui. Elle se flattait de reculer les aveux qu'il exigeait d'elle, en lui donnant cette preuve d'amour qui devait le satisfaire. Et d'ailleurs elle pensait que s'il l'emmenait, c'était sans doute parce qu'il avait dessein de lui consacrer sa vie. Elle attendait donc avec anxiété ce qu'il dirait, et ses regards presque supplians lui demandaient une

réponse favorable. Oswald ne put y résister; il avait d'abord été surpris de cette offre et de la simplicité avec laquelle Corinne la faisait, il hésita quelque temps à l'accepter; mais en voyaut le trouble de son amie, l'agitation de son sein, ses yeux remplis de larmes, il consentit à partir avec elle, sans se rendre compte à lui-même de l'importance d'une telle résolution. Corinne fut au comble de la joie: car son cœur se fia tout-à-fait, dans ce moment, au sentiment d'Oswald.

Le jour fut pris, et la douce perspective de voyager ensemble fit disparaître toute autre idée. Ils s'amusèrent à ordonner les détails de ce voyage, et il n'y avaït pas un de ces détails qui ne fût une source de plaisir. Heureuse disposition de l'ame où tous les arrangemens de la vie ont un charme particulier, en se rattachant à quelque espérance du cœur! Il ne vient que trop tôt le moment où l'existence fatigue

dans chacune de ses heures comme dans son ensemble, où chaque matin exige un travail pour supporter le réveil, et conduire le jour jusqu'au soir.

Au moment où lord Nelvil sortait de chez Corinne afin de tout préparer pour leur départ, le comte d'Erfeuil y arriva, et apprit d'elle le projet qu'ils venaient d'arrêter ensemble.—Y pensez-vous, lui dit-il, quoi! vous mettre en route avec lord Nelvil, sans qu'il soit votre époux, sans qu'il vous ait promis de l'être! Et que deviendrez-vous, s'il vous abandonne?—Ce que je deviendrais, répondit Corinne, dans toutes les situations de la vie, s'il cessait de m'amer, la plus malheureuse personne du monde. Oui, mais si vous n'avez rien fait qui vous compromette, vous resterez, vous tout entière. — Moi tout entière, s'écria Corinne, quand le plus profond sentiment de ma vie serait flétri! quand mon cœur serait brisé?—Le public ne le saurait pas,

et vous pourriez, en dissimulant, ne rien perdre dans l'opinion.—Et pourquoi ménager cette opinion, répondit Corinne, si ce n'est pour avoir un charme de plus aux peux de ce qu'on aime? —On cesse d'aimer, reprit le comte d'Erfeuil, mais l'on ne cesse pas de vivre au milieu de la société et d'avoir besoin d'elle.—Ah! si je pouvais penser, répondit Corinne, qu'il arrivera, le jour où l'affection d'Oswald ne serait pas tout pour moi dans ce mode, si je pouvais le penser, j'aurais déjà cessé de l'aimer. Qu'est-ce donc que l'amour, quand il prévoit, quand il calcule le moment où il n'existera plus? S'il y a quelque chose de religieux dans ce sentiment, c'est parce qu'il fait disparaître tous les autres intérêts et se complaît comme la dévotion dans le sacrifice entier de soi-même.—

Que me citez-vous là, reprit le comte d'Erfeuil, une personne d'esprit comme vous peut-elle se remplir la

tête de pareilles folies! C'est notre avantage à nous autres hommes que les femmes pensent comme vous, nous avons alors bien plus d'ascendant sur elles; mais il ne faut pas que votre supériorité soit perdue, il faut qu'elle vous serve à quelque chose. — Me servir, dit Corinne, ah! je lui dois beaucoup, si elle me fait mieux sentir tout ce qu'il y a de touchant et de généreux dans le caractère de lord Nelvil.—Lord Nelvil est un homme tout comme un autre, reprit le comte d'Erfeuil; il retournera dans son pays, il suivra sa carrière, il sera raisonnable enfin, et vous exposez imprudemment votre réputation en allant à Naples avec lui.—Jignore les intentions de lord Nelvil, dit Corinne, et peut-être aurais-je mieux fait d'y réfléchir avant de l'aimer; mais à présent qu'importe un sacrifice de plus! ma vie ne dépend-elle pas toujours de son sentiment pour moi? je trouve au contraire

quelque douceur à ne me laisser aucune ressource; il n'en est jamais, quand le cœur est blessé : néanmoins le monde peut quelque fois croire qu'il vous en reste, et j'aime à penser que même sous ce rapport mon malheur serait complet si lord Nelvil se séparait de moi.—Et sait-il à quel point vous vous compromettez pour lui? continua le comte d'Erfeuil.—J'ai pris grand soin de le lui dissimuler, répondit Corinne, et comme il ne connaît pas bien les usages de ce pays, j'ai pu lui axagérer un peu la facilité qu'ils donnent. Je vous demande votre parole de ne pas lui dire un mot à cet égard, je veux qu'il soit libre et toujours libre dans ses relations avec moi; il ne peut faire mon bonheur par aucun genre de sacrifice. Le sentiment qui me rend heureuse est la fleur de la vie, et ni la bonté ni la délicatesse ne pourraient la ranimer, si elle venait à se flétrir. Je vous en conjure donc, mon cher comte,

ne vous mêlez pas de ma destinée; rien de ce que vous savez sur les affections du cœur ne peut me convenir; ce que vous dites est sage, bien raisonné, fort applicable aux situations comme aux personnes ordinaires; mais vous me feriez très-innocemment un mal affreux en voulant juger mon caractère d'après ces grandes divisions communes, pour lesquelles il y a des maximes toutes faites. Je souffre, je jouis, je sens à ma manière, et ce serait moi seule qu'il faudrait observer, si l'on voulait influer sur mon bonheur.—

L'amour-propre du comte d'Erfeuil était un peu blessé de l'inutilité de ses conseils et de la grande marque d'amour que Corinne donnait à lord Nelvil: il savait bien qu'il n'était pas aimé d'elle, il savait également qu'Oswald l'était; mais il lui était désagréable que tout cela fût constaté si publiquement. Il y a toujours dans les suc-

cès d'un homme auprès d'une femme quelque chose qui déplaît, même aux meilleurs amis de cet homme. — Je vois que je n'y peux rien, dit le comte d'Erfeuil, mais quand vous serez bien malheureuse, vous vous souviendrez de moi ; en attendant je vais quitter Rome, puisque ni vous ni lord Nelvil n'y serez plus, je m'y ennuierais trop en votre absence. Je vous reverrai sûrement l'un et l'autre en Ecosse ou en Italie, car j'ai pris goût aux voyages en attendant mieux. Pardonnez-moi mes conseils, charmante Corinne, et croyez toujours à mon dévouement.— Corinne le remercia et se sépara de lui avec un sentiment de regret. Elle l'avait connu en même temps qu'Oswald, et ce souvenir formait entre elle et lui des liens qu'elle n'aimait pas à voir brisés. Elle se conduisit comme elle l'avait annoncé au comte d'Erfeuil. Quelques inquiétudes troublèrent un moment la joie avec laquelle lord Nel-

vil avait accepté le projet du voyage: il craignit que le départ pour Naples ne pût faire tort à Corinne, et voulait obtenir d'elle son secret avant ce départ, pour savoir avec certitude s'ils n'étaient point séparés par quelque obstacle invincible; mais elle lui déclara qu'elle ne s'expliquerait qu'à Naples, et lui fit doucement illusion sur ce qu'on pourrait dire du parti qu'elle prenait. Oswald se prêtait à cette illusion: l'amour, dans un caractère incertain et faible, trompe à demi, la raison éclaire à demi, et c'est l'émotion présente qui décide laquelle des deux moitiés sera le tout. L'esprit de lord Nelvil était singulièrement étendu et pénétrant, mais il ne se jugeait bien lui-même que dans le passé. Sa situation actuelle ne s'offrait jamais à lui que confusément. Susceptible tout à la fois d'entraînement et de remords, de passion et de timidité, ces contrastes ne lui permettaient de se connaître que quand l'événement avait

décidé du combat qui se passait en lui.

Lorsque les amis de Corinne, et particulièrement le prince Castel-Forte, furent instruits de son projet, ils en éprouvèrent un grand chagrin. Le prince Castel-Forté surtout en ressentit une telle peine, qu'il résolut d'aller la rejoindre dans peu de temps. Il n'y avait pas assurément de vanité à se mettre ainsi à la suite d'un amant préféré ; mais ce qu'il ne pouvait supporter, c'était le vide affreux de l'absence de son amie ; il n'avait pas un ami qu'il ne rencontrât chez Corinne, et jamais il n'allait dans une autre maison que la sienne. La société qui se rassemblait autour d'elle devait se disperser quand elle n'y serait plus ; il deviendrait impossible d'en rassembler les débris. Le prince Castel-Forte avait peu l'habitude de vivre dans sa famille : bien que fort spirituel, l'étude le fatiguait : le jour entier eût donc été pour lui d'un

poids insupportable, s'il n'était pas venu le soir et le matin chez Corinne: elle partait, il ne savait plus que devenir, et se promit en secret de se rapprocher d'elle comme un ami sans exigeance, mais qui est toujours là pour nous consoler dans le malheur; et cet ami doit être bien sûr que son moment arrivera.

Corinne éprouvait un sentiment de mélancolie en rompant ainsi toutes ses habitudes; elle s'était fait depuis quelques années dans Rome une manière d'être qui lui plaisait; elle était le centre de tout ce qu'il y avait d'artistes célèbres et d'hommes éclairés; une indépendance parfaite d'idées et d'habitudes donnait beaucoup de charmes à son existence; qu'allait-elle maintenant devenir? Si elle était destinée au bonheur d'avoir Oswald pour époux, c'était en Angleterre qu'il devait la conduire, et de quelle manière y serait-elle jugée? comment elle-même

saurait-elle s'astreindre à ce genre de vie, si différent de celui qu'elle venait de mener dupuis six ans! Mais ces réflexions ne faisaient que traverser son esprit, et toujours son sentiment pour Oswald en effaçait les légères traces. Elle le voyait, elle l'entendait, et ne comptait les heures que par son absence ou sa présence. Qui sait disputer avec le bonheur! qui ne le reçoit pas quand il vient! Corinne surtout avait peu de prévoyance, la crainte ni l'espérance n'étaient pas faites pour elle; sa foi dans l'avenir était confuse, et son imagination lui faisait en ce genre peu de bien et peu de mal.

Le matin de son départ le prince Castel-forte entra chez elle, et les larmes aux yeux il lui dit:—Ne reviendrez-vous plus à Rome?—O mon Dieu, oui, répondit-elle; dans un mois nous y serons,—Mais si vous épousez lord Nelvil, il faudra quitter l'Italie.—Quitter l'Italie! dit Corinne,

et elle soupira.—Ce pays, continua le prince Castel-Forte, où l'on parle votre langue, où l'on vous entend si bien, où vous êtes si vivement admirée ; et vos amis, Corinne, et vos amis ; où serez-vous aimée comme ici ? où trouverez-vous l'imagination est les beaux-arts qui vous plaisent ? Est ce donc un seul sentiment qui fait la vie ? N'est-ce pas la langue, les coutumes, les mœurs dont se compose l'amour de la patrie, cet amour qui donne le mal du pays terrible douleur des exilés !—Ah que me dites-vous, s'écria Corinne, ne l'ai-je pas éprouvée ! N'est-ce pas cette douleur qui a décidé de mon sort !—Elle regarda tristement sa chambre et les statues qui la décoraient, puis le Tibre qui coulait sous ses fenêtres, et le ciel dont la beauté semblait l'inviter à rester. Mais dans ce moment Oswald passait à cheval sur le pont Saint-Ange, il venait avec la rapidité de l'éclair.—Le voilà ! s'écria Corinne

—A peine avait-elle dit ces mots, qu'il était déjà arrivé ; elle courut au devant de lui ; tous les deux, impatiens de partir, se hâtèrent de monter en voiture. Corinne dit cependant un aimable adieu au prince Castel-Forte ; mais ses paroles obligeantes se perdirent dans les airs, au milieu des cris des postillons, des hennissemens des chevaux, et de tout ce bruit de départ, quelquefois triste, quelquefois enivrant, selon la crainte ou l'espoir qu'inspirent les nouvelles chances de la destinée.

# LIVRE XI.

NAPLES ET L'HERMITAGE DE SAINT SALVADOR.

## CHAPITRE PREMIER.

Oswald était fier d'emmener sa conquête; lui, qui se sentait presque toujours troublé dans ses jouissances par les réflexions et les regrets, n'éprouvait plus cette fois la peine de l'incertitude. Ce n'était pas qu'il fût décidé, mais il ne s'occupait pas de l'être, et il se laissait aller aux événemens, espérant bien être entrainé par eux à ce qu'il souhaitait. Ils traversèrent la campagne d'Albano, lieu où l'on montre encore ce qu'on croit être le tombeau des Horaces et des Curiaces (25). Ils passèrent près du lac de Nemi et des bois sacrés qui l'entourent. On dit qu'Hippolyte fut res-

suscité par Diane dans ces lieux; elle ne permettait pas aux chevaux d'en approcher, et perpétuait, par cette défense, le souvenir du malheur de son jeune favori. C'est ainsi qu'en Italie, presqu'à chaque pas, l'histoire, la poésie viennent se retracer à la mémoire, et les sites charmans qui les rappellent adoucissent tout ce qu'il y a de mélancolique dans le passé, et semblent lui conserver une jeunesse éternelle.

Oswald et Corinne traversèrent ensuite les marais pontins, campagne fertile et pestilentielle tout à la fois, où l'on ne voit pas une seule habitation quoique la nature y semble féconde. Quelques hommes malades attèlent vos chevaux et vous recommandent de ne pas vous endormir en passant les marais: car le sommeil est là le véritable avant-coureur de la mort. Des buffles d'une physionomie tout à la fois basse et féroce traînent la charrue, que d'imprudens cultivateurs conduisent encore

quelquefois sur cette terre fatale, et le plus billant soleil éclaire ce triste spectacle. Les lieux marécageux et malsains dans le nord sont annoncés par leur effrayaut aspect ; mais, dans les contrées les plus funestes du midi, la nature conserve une sérénité dont la douceur trompeuse fait illusion aux voyageurs. S'il est vrai qu'il soit très-dangereux de s'endormir en traversant les marais pontins, l'invincible penchant au sommeil qu'ils inspirent dans la chaleur est encore une des impressions perfides que ce lieu fait éprouver. Lord Nelvil veillait constamment sur Corinne. Quelquefois elle penchait sa tête sur Thérésine qui les accompagnait, quelquefois elle fermait les yeux, vaincue par la langueur de l'air. Oswald se hâtait de la réveiller avec une inexprimable terreur, et bien qu'il fût silencieux naturellement, il était inépuisable en sujets de conversation, toujours soutenus, toujours nouveaux, pour l'empêcher

de succomber un moment à ce fatal sommeil. Ah ! ne faut-il pas pardonner au cœur des femmes les regrets déchirans qui s'attachent à ces jours où elles étaient aimées, où leur existence était si nécessaire à l'existence d'un autre, lorsqu'à tous les instans elles se sentaient soutenues et protégées ? Quel isolement doit succéder à ces temps de délices ! Et qu'elles sont heureuses celles que le lien sacré du mariage a conduites doucement de l'amour à l'amitié, sans qu'un moment cruel ait déchiré leur vie !

Oswald et Corinne, après le passage inquiétant des marais pontins, arrivèrent enfin à Terracine, sur le bord de la mer, aux confins du royaume de Naples. C'est là que commence véritablement le midi ; c'est là qu'il accueille les voyageurs avec toute sa magnificence. Cette terre de Naples, *cette campagne heureuse*, est comme séparée du reste de l'Europe, et par la

mer qui l'entoure, et par cette contrée dangereuse qu'il faut traverser pour y arriver. On dirait que la nature s'est réservé le secret de ce séjour de délices, et qu'elle a voulu que les abords en fussent perilleux. Rome n'est point encore le midi : on en pressent les douceurs ; mais son enchantement ne commence véritablement que sur le territoire de Naples. Non loin de Terracine, est le promontoire choisi par les poètes, comme la demeure de Circé, et derrière Terracine s'élève le mont Auxur, où Théodoric, roi des Goths, avait placé l'un des châteaux forts dont les guerriers du nords couvrirent la terre. Il y a très-peu de traces de l'invasion des barbares en Italie, ou du moins là où ces traces consistent en destructions, elles se confondent avec l'effet du temps. Les nations septentrionales n'ont point donné à l'Italie cet aspect guerrier que l'Allemagne a conservé. Il semble que la molle terre de l'Ausonie n'ait pu gar-

der les fortifications et les citadelles, dont les pays du nord sont hérissés, Rarement un édifice gothique, un château féodal s'y rencontre encore, et les souvenirs des antiques Romains règnent seuls à travers les siècles, malgré les peuples qui les ont vaincus.

Toute la montagne qui domine Terracine est couverte d'orangers et de citronniers qui embaument l'air d'une manière délicieuse. Rien ne ressemble, dans nos climats, au parfum méridional des citronniers en pleine terre : il produit sur l'imagination presque le même effet qu'une musique mélodieuse ; il donne une disposition poétique, excite le talent et l'enivre de la nature. Les aloës, les cactus à larges feuilles que vous rencontrez à chaque pas, ont une physionomie particulière, qui rappelle ce que l'on sait des productions de l'Afrique, Ces plantes causent une sorte d'effroi : elles ont l'air d'appartenir à une nature violente et domina-

trice. Tout l'aspect du pays est étranger : on se sent dans un autre monde, dans un monde qu'on n'a connu que par les descriptions des poètes de l'antiquité, qui ont tout à la fois, dans leurs peintures, tant d'imagination et d'exactitude. En entrant dans Terracine, les enfans jetèrent dans la voiture de Corinne une immense quantité de fleurs qu'ils cueillaient au bord du chemin, qu'ils allaient chercher sur la montagne, et qu'ils répandaient au hazard, tant ils se confiaient dans la prodigalité de la nature ! Les chariots qui rapportaient la moisson des champs étaient ornés tous les jours avec des guirlandes de roses, et quelquefois les enfans entouraient leur coupe de fleurs : car l'imagination du peuple même devient poétique sous un beau ciel. On voyait, on entendait à côté de ces rians tableaux, la mer dont les vagues se brisaient avec fureur. Ce n'était point l'orage qui l'agitait, mais les rochers, obs-

tacle habituel qui s'opposait à ses flots et dont sa grandeur était irritée.

E non udite ancor come rusuona
Il roco ed alto fremito marino?

*Et n'entendez-vous pas encore comme retentit le frémissement rauque et profond de la mer?* Ce mouvement sans but, cette force sans objet qui se renouvelle pendant l'éternité, sans que nous puissions connaître ni sa cause ni sa fin, nous attire sur le rivage où ce grand spectacle s'offre à nos regards ; et l'on éprouve comme un besoin mêlé de terreur de s'approcher des vagues et d'étourdir sa pensée par leur tumulte.

Vers le soir tout se calma. Corinne et lord Nelvil se promenèrent lentement et avec délices dans la campagne. Chaque pas, en pressant les fleurs, faisait sortir les parfums de leur sein. Les rossignols venaient se reposer plus volontiers sur les arbustes qui portaient

les roses. Ainsi les chants les plus purs se réunissaient aux odeurs les plus suaves; tous les charmes de la nature s'attiraient mutuellement; mais ce qui est sur-tout ravissant et inexprimable, c'est la douceur de l'air qu'on respire. Quand on contemple un beau site dans le nord, le climat qui se fait sentir trouble toujours un peu le plaisir qu'on pourrait goûter. C'est comme un son faux dans un concert, que ces petites sensations de froid et d'humidité qui détournent plus ou moins votre attention de ce que vous voyez, mais en approchant de Naples, vous éprouvez un bien-être si parfait, une si grande amitié de la nature pour vous, que rien n'altère les sensations agréables qu'elle vous cause. Tous les rapports de l'homme dans nos climats sont avec la société. La nature, dans les pays chauds, met en relation avec les objets extérieurs, et les sensations s'y répandent doucement au dehors. Ce n'est pas que le

midi n'ait aussi sa mélancolie; dans quels lieux la destinée de l'homme ne produit-elle pas cette impression; mais il n'y a dans cette mélancolie, ni mécontentement, ni anxiété, ni regret. Ailleurs, c'est la vie qui, telle qu'elle est, ne suffit pas aux facultés de l'ame; ici ce sont les facultés de l'ame qui ne suffisent pas à la vie, et la surabondance des sensations inspire une rêveuse indolence dont on se rend à-peine compte en l'éprouvant.

Pendant la nuit, des mouches luisantes se montraient dans les airs; on eût dit que la montagne étincelait, et que la terre brûlante laissait échapper quelques-unes de ses flammes. Ces mouches volaient à travers les arbres, se reposaient quelquefois sur les feuilles, et le vent balançait ces petites étoiles et variait de mille manières leurs lumières incertaines. Le sable aussi contenait un grand nombre de petites pierres ferrugineuses qui brillaient de toutes parts;

c'était la terre de feu conservant encore dans son sein les traces du soleil, dont les derniers rayons vènaient de l'échauffer. Il y a tout à la fois dans cette nature une vie et un repos qui satisfont en entier les vœux divers de l'existence.

Corinne se livrait au charme de cette soirée, s'en pénétrait avec joie ; Oswald ne pouvait cacher son émotion. Plusieurs fois il serra Corinne contre son cœur ; plusieurs fois il s'éloigna, puis revint, puis s'éloigna de nouveau pour respecter celle qui devait être la compagne de sa vie. Corinne ne pensait point aux dangers qui auraient pu l'alarmer ; car telle était son estime pour Oswald, que, s'il lui eût demandé le don entier de son être, elle n'eût pas douté que cette prière ne fût le serment solennel de l'épouser ; mais elle était bien aise qu'il triomphât de lui-même et l'honorât par ce sacrifice ; et il y avait dans son ame cette plénitude de bonheur et d'amour qui ne permet pas de

former un désir de plus. Oswald était bien loin de ce calme ; il se sentait embrasé par les charmes de Corinne. Une fois il se jeta à ses pieds avec violence, et semblait avoir perdu tout empire sur sa passion ; mais Corinne le regarda avec tant de douceur et de crainte, elle semblait tellement reconnaître son pouvoir en lui demandant de n'en pas abuser, que cette humble défense lui inspira plus de respect que toute autre.

Ils aperçurent alors dans la mer le reflet d'un flambeau qu'une main inconnue portait sur le rivage, en se rendant secrètement dans la maison voisine.—Il va voir celle qu'il aime, dit Oswald.—Oui, répondit Corinne.—Et pour moi, reprit Oswald, le bonheur de ce jour va finir.—Les regards de Corinne, élevés vers le ciel en cet instant, se remplirent de larmes. Oswald craignit de l'avoir offensée, et se prosterna devant elle pour obtenir le pardon de l'amour qui l'entraînait.—

Non, lui dit Corinne, en lui tendant la main et l'invitant à s'en retourner ensemble; non, Oswald, j'en suis assurée: vous respecterez celle qui vous aime: vous le savez, une simple prière de vous serait toute-puissante; c'est donc vous qui répondez de moi; c'est vous qui me refuseriez à jamais pour votre épouse si vous me rendiez indigne de l'être.—Hé bien! répondit Oswald, puisque vous croyez à ce cruel empire de votre volonté sur mon cœur, d'où vient, Corinne, d'où vient donc votre tristesse?—Hélas, reprit-elle, je me disais que ces momens que je passais avec vous à présent étaient les plus heureux de ma vie: et comme je tournais mes regards vers le ciel pour l'en remercier, je ne sais par quel hasard une superstition de mon enfance s'est ranimée dans mon cœur. La lune que je contemplais s'est couverte d'un nuage, et l'aspect de ce nuage était funeste. J'ai toujours trouvé que le ciel

avait une véritable physionomie, tantôt paternelle, tantôt irritée, et je vous le dis, Oswald, ce soir il condamnait notre amour.—Chère amie, répondit lord Nelvil, les seuls augures de la vie de l'homme, ce sont ses actions bonnes ou mauvaises; et n'ai-je pas, ce soir même, immolé mes plus ardens désirs à un sentiment de vertu?—Eh bien, tant mieux, si vous n'êtes pas compris dans ce présage, reprit Corinne; en effet, il se peut que ce ciel orageux n'ait menacé que moi.—

## CHAPITRE II.

Ils arrivèrent à Naples, de jour, au milieu de cette immense population qui est si animée et si oisive tout à la fois. Ils traversèrent d'abord la rue de Tolède, et virent les Lazzaroni couchés sur les pavés, ou retirés dans un panier d'osier, qui leur sert d'habitation jour et nuit. Cet état sauvage qui se voit là mêlé avec la civilisation, a quelque chose de très-original. Il en est parmi ces hommes qui ne savent pas même leur propre nom, et vont à confesse avouer des péchés anonymes, ne pouvant dire comment s'appelle celui qui les a commis. Il existe à Naples une grotte sous terre, où des milliers de Lazzaroni passent leur vie, en sortant seulement à midi pour voir le so-

leil, et dormant le reste du jour, pendant que leurs femmes filent. Dans les climats où le vêtement et la nourriture sont si faciles, il faudrait un gouvernement très-indépendant et très-actif pour donner à la nation une émulation suffisante. Car il est si aisé pour le peuple de subsister matériellement à Naples, qu'il peut se passer du genre d'industrie nécessaire ailleurs pour gagner sa vie. La paresse et l'ignorance, combinées avec l'air volcanique qu'on respire dans ce séjour, doivent produire la férocité, quand les passions sont excitées; mais ce peuple n'est pas plus méchant qu'un autre. Il a de l'imagination; ce qui pourrait être le principe d'actions désintéressées, et avec cette imagination, on le conduirait au bien, si ses institutions politiques et religieuses étaient bonnes.

On voit des Calabrois qui se mettent en marche pour aller cultiver les terres, avec un joueur de violon à leur tête,

et dansant de temps en temps pour se reposer de marcher. Il y a tous les ans, près de Naples, une fête consacrée à la *Madone* de la grotte, dans laquelle les jeunes filles dansent au son du tambourin et des castagnettes, et il n'est pas rare qu'elles fassent mettre pour condition, dans leur contrat de mariage, que leur époux les conduira tous les ans à cette fête. On voit à Naples, sur le théâtre, un acteur âgé de quatre-vingts ans, qui depuis soixante ans fait rire les Napolitains dans leur rôle comique national le Polichinelle. Se représente-t-on ce que sera l'immortalité de l'ame pour un homme qui remplit ainsi sa longue vie ? Le peuple de Naples n'a d'autre idée du bonheur que le plaisir ; mais l'amour du plaisir vaut encore mieux qu'un égoïsme aride.

Il est vrai que c'est le peuple du monde qui aime le mieux l'argent ; si vous demandez à un homme du peuple votre chemin dans la rue, il tend

la main après vous avoir fait un signe : car ils sont plus paresseux pour les paroles que pour les gestes ; mais leur goût pour l'atgent n'est point méthodique ni réfléchi ; ils le dépensent aussitôt qu'ils le reçoivent. Si l'argent s'introduisait chez les sauvages, les sauvages le demanderaient comme cela. Ce qui manque le plus à cette nation, en général, c'est le sentiment de la dignité. Ils font des actions généreuses et bienveillantes par bon cœur, plutôt que par principes : car leur théorie, en tout genre, ne vaut rien, et l'opinion, en ce pays, n'a point de force. Mais lorsque des hommes ou des femmes échappent à cette anarchie morale, leur conduite est plus remarquable en elle-même et plus digne d'admiration que partout ailleurs, puisque rien, dans les circonstances extérieures, ne favorise la vertu. On la prend tout entière dans son ame. Les lois ni les mœurs ne récompensent ni ne punis-

sent. Celui qui est vertueux est d'autant plus héroïque, qu'il n'en est pour cela ni plus considéré ni plus recherché.

A quelques honorables exceptions près, les hautes classes ont assez de ressemblance avec les dernières ; l'esprit des unes n'est guère plus cultivé que celui des autres, et l'usage du monde fait la seule différence à l'extérieur. Mais, au milieu de cette ignorance, il y a un fond d'esprit naturel et d'aptitude à tout, tel, qu'on ne peut prévoir ce que deviendrait une semblable nation, si toute la force du gouvernement était dirigée dans le sens des lumières et de la morale. Comme il y a peu d'instruction à Naples, on y trouve, jusqu'à présent, plus d'originalité dans le caractère que dans l'esprit. Mais les hommes remarquables de ce pays, tels que l'abbé Galiani, Caraccioli, etc., possédaient, dit-on, au plus haut degré, la plaisanterie et la ré-

flexion, rares puissances de la pensée, réunion sans laquelle la pédanterie ou la frivolité vous empêchent de connaître la véritable valeur des choses !

Le peuple napolitain, à quelques égards, n'est point du tout civilisé ; mais il n'est point vulgaire à la manière des autres peuples. Sa grossièreté même frappe l'imagination. La rive africaine qui borde la mer de l'autre côté se fait déjà presque sentir, et il y a je ne sais quoi de numide dans les cris sauvages qn'on entend de toutes parts. Ces visages bruns, ces vêtemens formés de quelques morceaux d'étoffe rouge ou violette, dont la couleur foncée attire les regards ; ces lambeaux d'habillemens, que ce peuple artiste drape encore avec art, donnent quelque chose de pittoresque à la populace, tandis qu'ailleurs l'on ne peut voir en elle que les misères de la civilisation. Un certain goût pour la parure et les décorations se trouve souvent, à

Naples, à côté du manque absolu des choses nécessaires ou commodes. Les boutiques sont ornées agréablement avec des fleurs et des fruits. Quelques-unes ont un air de fête qui ne tient ni à l'abondance ni à la félicité publique, mais seulement à la vivacité de l'imagination ; on veut réjouir les yeux avant tout. La douceur du climat permet aux ouvriers, en tout genre, de travailler dans la rue. Les tailleurs font des habits, les traiteurs leurs repas, et les occupations de la maison, se passant ainsi au dehors, multiplient le mouvement de mille manières. Les chants, les dances, des jeux bruyans accompagnent assez bien tout ce spectacle ; et il n'y a point de pays où l'on sente plus clairement la différence de l'amusement au bonheur ; enfin, l'on sort de l'intérieur de la ville pour arriver sur les quais, d'où l'on voit et la mer et le Vésuve, et l'on oublie alors tout ce que l'on sait des hommes.

Oswald et Corinne arrivèrent à Naples pendant que l'éruption du Vésuve durait encore. Ce n'était de jour qu'une fumée noire qui pouvait se confondre avec les nuages; mais le soir, en s'avançant sur le balcon de leur demeure, ils éprouvèrent une émotion tout-à-fait inattendue. Ce fleuve de feu descend vers la mer, et ses vagues de flamme, semblables aux vagues de l'onde, expriment, comme elles, la succession rapide et continuelle d'un infatigable mouvement. On dirait que la nature, lorsqu'elle se transforme en des élémens divers, conserve, néanmoins toujours quelques traces d'une pensée unique et première. Ce phénomène du Vésuve cause un véritable battement de cœur. On est si familiarisé d'ordinaire avec les objets extérieurs, qu'on aperçoit à peine leur existence; et l'on ne reçoit guère d'émotion nouvelle, en ce genre, au milieu de nos prosaïques consacrées; mais

tout-à-coup l'étonnement que doit causer l'univers se renouvelle à l'aspect d'une merveille inconnue de la création : tout notre être est agité par cette puissance de la nature, dont les combinaisons sociales nous avaient distraits long-temps ; nous sentons que les plus grands mystères de ce monde ne consistent pas tous dans l'homme, et qu'une force indépendante de lui le menace ou le protége, selon des lois qu'il ne peut pénétrer. Oswald et Corinne se promirent de monter sur le Vésuve ; et ce qu'il pouvait y avoir de périlleux dans cette entreprise répandait un charme de plus sur un projet qu'ils devaient exécuter ensemble.

## CHAPITRE III.

Il y avait alors dans le port de Naples un vaisseau de guerre anglais, où le service religieux se faisait tous les dimanches. Le capitaine et la société anglaise qui étaient à Naples proposèrent à lord Nelvil d'y venir le lendemain. Il accepta sans songer d'abord s'il y conduirait Corinne, et comment il la présenterait à ses compatriotes. Il fut tourmenté par cette inquiétude toute la nuit. Comme il se promenait avec Corinne, le matin suivant, près du port, et qu'il était prêt à lui conseiller de ne pas venir sur le vaisseau, ils virent arriver une chaloupe anglaise conduite par dix matelots, vêtus de blanc, portant sur leur tête un bonnet de velours noir, et le léopard en argent brodé sur

ce bonnet: un jeune officier descendit, et saluant Corinne du nom de lady Nelvil, il lui proposa de monter dans la barque pour se rendre au grand vaisseau. A ce nom de lady Nelvil, Corinne se troubla, rougit et baissa les yeux. Oswald parut hésiter un moment; puis tout à coup lui prenant la main, il lui dit en anglais:—Venez, ma chère.—Et elle le suivit.

Le bruit des vagues et le silence des matelots qui, dans une discipline admirable, ne faisaient pas un mouvement, ne disaient pas une parole inutile, et conduisaient rapidement la barque sur cette mer qu'ils avoient tant de fois parcourue, inspiraient la rêverie. D'ailleurs Corinne n'osait pas faire une question à lord Nelvil sur ce qui venait de se passer. Elle cherchait à deviner son projet, ne croyant pas (ce qui est toujours cependant le plus probable) qu'il n'en eût point, et qu'il se laissât aller à chaque circonstance nou-

velle. Un moment elle imagina qu'il la conduisait au service divin pour la prendre là pour épouse; et cette idée lui causa, dans ce moment, plus d'effroi que de bonheur: il lui semblait qu'elle quittait l'Italie, et retournait en Angleterre, où elle avait beaucoup souffert. La sévérité des mœurs et des habitudes de ce pays revenait à sa pensée, et l'amour même ne pouvait triompher entièrement du trouble de ses souvenirs. Combien, cependant, dans d'autres circonstances, elle s'étonnera de ces pensées, quelque passagères qu'elles fussent! combien elle les abjurera!

Corinne monta sur le vaisseau, dont l'intérieur était entretenu avec les soins et la propreté la plus recherchée. On n'entendait que la voix du capitaine, qui se prolongeait et se répétait d'un bord à l'autre par le commandement et l'obéissance La subordination, le sérieux, la régularité, le silence qu'on

remarquait dans ce vaisseau, étaient l'image d'un ordre social libre et sévère, en contraste avec cette ville de Naples, si vive, si passionnée, si tumultueuse. Oswald était occupé de Corinne et de l'impression qu'elle recevait ; mais il était aussi quelquefois distrait d'elle par le plaisir de se trouver dans sa patrie. Et n'est-ce pas, en effet l'air natal pour un Anglais, qu'un vaisseau au milieu de la mer? Oswald se promenait avec les Anglais qui étaient à bord pour savoir des nouvelles de l'Angleterre, pour causer de son pays et de la politique. Pendant ce temps, Corinne était auprès des femmes anglaises qui étaient venues de Naples pour assister au culte divin. Elles étaient entourées de leurs enfans, beaux comme le jour, mais timides comme leurs mères, et pas un mot ne se disait devant une nouvelle connaissance. Cette contrainte, ce silence rendaient Corinne assez triste ; elle levait

les yeux vers la belle Naples, vers ses bords fleuris, vers sa vie animée, et elle soupirait. Heureusement pour elle Oswald ne s'en aperçut pas; au contraire, en la voyant assise au milieu des femmes anglaises, ses paupières noires, baissées, comme leurs paupières blondes, et se conformant en tout à leurs manières, il éprouva un grand sentiment de joie. C'est en vain qu'un Anglais se plaît un moment aux mœurs étrangères; son cœur revient toujours aux premières impressions de sa vie. Si vous interrogez des Anglais voguant sur un vaisseau à l'extrémité du monde, et que vous leur demandiez où ils vont, ils vous répondront :—chez nous—*(home)*, si c'est en Angleterre qu'ils retournent. Leurs vœux, leurs sentimens, à quelque distance qu'ils soient de leur patrie, sont toujours tournés vers elle.

L'on descendit entre les deux premiers ponts pour écouter le service di-

vin, et Corinne s'aperçut bientôt que son idée était sans nul fondement, et que lord Nelvil n'avait point le projet solennel qu'elle lui avait d'abord supposé. Alors elle se reprocha de l'avoir craint, et sentit renaître en elle l'embarras de sa situation ; car tout ce qui était là ne doutait pas qu'elle ne fût la femme de lord Nelvil, et elle n'avait pas eu la force de dire un mot qui pût détruire ou confirmer cette idée. Oswald souffrait aussi cruellement ; mais il avait, à travers mille rares qualités, beaucoup de faiblesse et d'irrésolution dans le caractère. Ces défauts sont inaperçus de celui qui les a, et prennent à ses yeux une nouvelle forme dans chaque circonstance : tantôt c'est la prudence, la sensibilité ou la délicatesse qui éloignent le moment de prendre un parti, et prolongent une situation indécise : presque jamais l'on ne sent que c'est le même caractère qui donne à

toutes les circonstances le même genre d'inconvénient.

Corinne, cependant, malgré les pensées pénibles qui l'occupaient, reçut une impression profonde par le spectacle dont elle fut témoin. Rien ne parle plus à l'ame en effet que le service divin sur un vaisseau ; et la noble simplicité du culte des réformés semble particulièrement adaptée aux sentimens que l'on éprouve alors. Un jeune homme remplissait les fonctions de chapelain ; il prêchait avec une voix ferme et douce, et sa figure avait la sévérité d'une ame pure dans la jeunesse. Cette sévérité porte avec elle une idée de force qui convient à la religion prêchée au milieu des périls de la guerre. A des momens marqués, le ministre anglican prononçait des prières dont toute l'assemblée répétait avec lui les dernières paroles. Ces voix confuses, et néanmoins assez douces, venaient de distance en

distance ranimer l'intérêt et l'émotion. Les matelots, les officiers, le capitaine, se mettaient plusieurs fois à genoux, surtout à ces mots :—Seigneur, faites-nous miséricorde.—*(Lord, have mercy upon us.)* Le sabre du capitaine qu'on voyait traîner à côté de lui, pendant qu'il était à genoux, rappelait cette noble réunion de l'humilité devant Dieu et de l'intrépidité contre les hommes, qui rend la dévotion des guerriers si touchante ; et pendant que tous ces braves gens priaient le Dieu des armées, on apercevait la mer à travers les sabords, et quelquefois le bruit léger de ses vagues, alors tranquilles, semblait seulement dire : — Vos prières sont entendues.—Le chapelain finit le service par la prière qui est particulière aux marins anglais. *Que Dieu*, disent-ils, *nous fasse la grâce de défendre au dehors notre heureuse constitution, et de retrouver dans nos foyers, au retour, le bonheur domestique !* Que de

beaux sentimens sont réunis dans ces simples paroles! Les études préalables et continuelles qu'exige la marine, la vie austère d'un vaisseau, en font comme un cloître militaire au milieu des flots, et la régularité des occupations les plus sérieuses n'y est interrompue que par les périls et la mort. Souvent les matelots, malgré leurs habitudes guerrières, s'expriment avec beaucoup de douceur, et montrent une pitié singulière pour les femmes et les enfans quand il s'en trouve à bord avec eux. On est d'autant plus touché de ces sentimens, qu'on sait avec quel sang-froid ils s'exposent à ces effroyables dangers de la guerre et de la mer, au milieu desquels la présence de l'homme a quelque chose de surnaturel.

Corinne et lord Nelvil remontèrent sur la barque qui devait les conduire; ils revirent cette ville de Naples bâtie en amphithéâtre, comme pour assister plus commodément à la fête de la na-

ture, et Corinne, en mettant le pied sur le rivage, ne put se défendre d'un sentiment de joie. Si lord Nelvil s'était douté de ce sentiment, il en eût été vivement blessé, peut-être avec raison; et cependant il eût été injuste envers Corinne, car elle l'aimait passionnément, malgré l'impression pénible que lui faisaient les souvenirs d'un pays où des circonstances cruelles l'avaient rendue malheureuse. Son imagination était mobile, il y avait dans sou cœur une grande puissance d'aimer; mais le talent, et le talent surtout dans une femme, cause uue dispositsn à l'ennui, un besoin de distraction que la passion la plus profonde ne fait pas disparaître entièrement. L'image d'une vie monotone, même au sein du bonheur, fait éprouver de l'effroi à un esprit qui a besoin de variété. C'est quand on a peu de vent dans les voiles qu'on peut côtoyer toujours la rive; mais l'imagination divague, bien que

la sensibilité soit fidèle; il en est ainsi du moins jusqu'au moment où le malheur fait disparaître toutes ces inconséquences, et ne laisse plus qu'une seule pensée et ne fait plus sentir qu'une douleur.

Oswald attribua la rêverie de Corinne uniquement au trouble que lui causait encore l'embarras dans lequel elle avait dû se trouver en s'entendaut nommer lady Nelvil; et se repochant vivement de ne l'en avoir pas tirée, il craiguit qu'elle ne le soupçonnât de légèreté. Il commença donc, pour arriver enfin à l'explication tant désirée, par lui offrir de lui confier sa propre histoire.—Je parlerai le premier, dit-il, et votre confiance suivra la mienne.—Oui, sans doute il le faut, répondit Corinne en tremblant.—Eh bien, vous le voulez? quel jour, à quelle heure? Quand vous aurez parlé.......je dirai tout.—Dans quelle doulonreuse agitation vous êtes! reprit Oswald. Quoi

donc! éprouverez-vous toujours cette crainte de votre ami, cette défiance de son cœur?—Non, il le faut, continua Corinne; j'ai tout écrit: si vous le voulez, demain.... — Demain, dit lord Nelvil, nous devons aller ensemble au Vésuve; je veux contempler avec vous cette étonnante merveille, apprendre de vous à l'admirer, et dans ce voyage même, si j'en ai la force, vous apprendre tout ce qui concerne mon propre sort. Il faut que ma confiance précède la vôtre, mon cœur y est résolu.—Eh bien, oui, reprit Corinne, vous me donnez donc encore demain: je vous remercie de ce jour, Ah! qui sait si vous serez toujours le même pour moi, quand je vous aurai ouvert mon cœur, qui le sait! et comment ne pas frémir de ce doute;—

## CHAPITRE IV.

Les ruines de Pompéia sont du même côté de la mer que le Vésuve, et c'est par ces ruines que Corinne et lord Nelvil commencèrent leur voyage. Ils étaient silencieux l'un et l'autre; car le moment de la décision de leur sort approchait, et cette vague espérance dont ils avaient joui si long-temps, et qui s'accorde si bien avec l'indolence et la rêverie qu'inspire le climat d'Italie, devait enfin être remplacée par une destinée positive. Ils virent ensemble Pompéia, la ruine la plus curieuse de l'antiquité. A Rome, l'on ne trouve guère que les débris des monumens publics, et ces monumens ne retracent que l'histoire politique des siècles écoulés; mais à Pompéia c'est la vie privée des

anciens qui s'offre à vous telle qu'elle était. Le volcan qui a couvert cette ville de cendres l'a préservée des outrages du temps. Jamais des édifices exposés à l'air ne se seraient ainsi maintenus, et ce souvenir enfoui s'est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes étaient encore dans leur beauté première, et tout ce qui peut servir aux usages domestiques est conservé d'une manière effrayante. Les amphores sont encore préparées pour le festin du jour suivant; la farine qui allait être pétrie est encore là : les restes d'une femme sont encore ornés des parures qu'elle portait dans le jour de fête que le volcan a troublé, et ses bras desséchés ne remplissent plus le bracelet de pierreries qui les entoure encore. On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie. Le sillon des roues est visiblement marqué sur les pavés dans les rues, et les pierres qui bordent les puits portent

la trace des cordes qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs d'un corps-de-garde les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats traçaient pour passer le temps, tandis que ce temps avançait pour les engloutir.

Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d'où l'on voit de tous les côtés la ville qui subsiste encore presque en entier, il semble qu'on attende quelqu'un, que le maître soit prêt à venir; et l'apparence même de vie qu'offre ce séjour fait sentir plus tristement son éternel silence. C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bàties la plupart de ces maisons qui ont été ensevelies par d'autres laves. Ainsi, ruines sur ruines, et tombeaux sur tombeaux. Cette histoire du monde où les époques se comptent de débris en débris, cette vie humaine dont la trace se suit à la lueur des volcans qui l'ont consumée, remplit le

cœur d'une profonde mélancolie. Qu'il y a long temps que l'homme existe! qu'il y a long temps qu'il vit, qu'il souffre et qu'il périt! Où peut-on retrouver ses sentimens et ses pensées? L'air qu'on respire dans ces ruines en est-il encore empreint, ou sont-elles pour jamais déposées dans le ciel où règne l'immortalité. Quelques feuilles brûlées des manuscrits qui ont été trouvés à Herculanum et à Pompéia, et que l'on essaye de dérouler à Portici, sont tout ce qui nous reste pour interpréter les malheureuses victimes que le volcan, la foudre de la terre, a dévorées. Mais en passant près de ces cendres que l'art parvient à ranimer, on tremble de respirer, de peur qu'un soufle n'enlève cette poussière où de nobles idées sont peut-être encore empreintes.

Les édifices publics dans cette ville même de Pompéia, qni était une des moins grandes de l'Italie, sont encore assez beaux. Le luxe des anciens avait

presque toujours pour but un objet d'intérêt public. Leurs maisons particulières sont très-petites, et l'on n'y voit point la recherche de la magnificence; mais un goùt vif pour les beaux-arts s'y fait remarquer. Presque tout l'intérieur était orné de peintures les plus agréables et de pavés de mosaïque artistement travaillés. Il y a beaucoup de ces pavés sur lesquels on trouve écrit: —salut (*salve*).—Ce mot est placé sur le seuil de la porte. Ce n'était pas sûrement une simple politesse que ce salut, mais une invocation à l'hospitalité. Les chambres sont singulièrement étroites, peu éclairées, n'ayant jamais de fenêtres sur la rue, et donnant presque toutes sur un portique qui est dans l'intérieur de la maison, ainsi que la cour de marbre qu'il entoure. Au milieu de cette cour est une citerne simplement décorée. Il est évident, par ce genre d'habitation, que les anciens vivaiet presque toujours en plein air, et

que c'etait ainsi qu'ils recevaient leurs amis. Rien ne donne une idée plus douce et plus voluptueuse de l'existence, que ce climat qui unit intimement l'homme avec la nature. Il semble que le caractère des entretiens et de la société doit être différent avec de telles habitudes. que dans les pays où la rigueur du froid force à se renfermer dans les maisons. On comprend mieux les dialogues de Platon en voyant ces portiques sous lesquels les anciens se promenaient la moitié du jour. Ils étaient sans cesse animés par le spectacle d'un beau ciel : l'ordre social, tel qu'ils le concevaient, n'était point l'aride combinaison du calcul et de la force, mais un heureux ensemble d'institutions qui excitaient les facultés, développaient l'ame, et donnaient à l'homme pour but le perfectionnement de lui-même et de ses semblables.

L'antiquité inspire une curiosité insatiable. Les érudits qui s'occupent

seulement à recueillir une collection de noms qu'ils appellent l'histoire sont sûrement dépourvus de toute imagination. Mais pénétrer dans le passé, interroger le cœur humain à travers les siècles, saisir un fait par un mot, et le caractère et les mœurs d'une nation par un fait, enfin remonter jusques aux temps les plus reculés pour tâcher de se figurer comment la terre, dans sa première jeunesse, apparaissait aux regards des hommes, et de quelle manière ils supportaient alors ce don de la vie que la civilisation a tant compliqué maintenant ; c'est un effort continuel de l'imagination, qui devine et découvre les plus beaux secrets que la réflexion et l'étude puissent nous révéler. Ce genre d'intérêt et d'occupation attirait singulièrement Oswald, et il répétait souvent à Corinne, que, s'il n'avait pas eu dans son pays de nobles intérêts à servir, il n'aurait trouvé la vie supportable que dans le lieux où

les monumens de l'histoire tiennent lieu de l'existence présente. Il faut au moins regretter la gloire quand il n'est plus possible de l'obtenir. C'est l'oubli seul qui dégrade l'ame; mais elle peut trouver un asile dans le passé, quand d'arides circonstances privent les actions de leur but.

En sortant de Pompéia et repassant à Portici, Corinne et lord Nelvil furent bientôt entourés par les habitans, qui les engageaient à grands cris à venir voir *la montagne*, c'est ainsi quils appellent le Vésuve. A-t-il besoin d'être nommé? Il est pour les Napolitains la gloire et la patrie; leur pays est signalé par cette merveille. Oswald voulut que Corinne fût portée sur une espèce de palanquin jusqu'à l'hermitage de Saint-Salvador, qui est à moitié chemin de la montagne, et où les voyageurs se reposent avant d'entreprendre de gravir sur le sommet. Il monta à cheval à côté d'elle pour sur-

veiller ceux qui la portaient, et plus son cœur était rempli par les généreuses pensées qu'inspirent la nature et l'histoire, plus il adorait Corinne.

Au pied du Vésuve, la campagne est la plus fertile et la mieux cultivée que l'on puisse trouver dans le royaume de Naples, c'est-à-dire dans la contrée de l'Europe la plus favorisée du ciel. La vigne célèbre dont le vin est appelé *Lacryma Christi* se trouve dans cet endroit, et tout à côté des terres dévastées par la lave. On dirait que la nature a fait un dernier effort en ce lieu voisin du volcan, et s'est parée de ses plus beaux dons avant de périr. A mesure que l'on s'élève, on découvre, en se retournant, Naples et l'admirable pays qui l'environne. Les rayons du soleil font scintiller la mer comme des pierres précieuses, mais toute la splendeur de la création s'éteint par degrés jusques à la terre de cendre et de fumée qui annonce d'avance l'approche du volcan.

Les laves ferrugineuses des années précédentes tracent sur le sol leur large et noir sillon, et tout est aride autour d'elles. A une certaine hauteur les oiseaux ne volent plus, à telle autre les plantes deviennent très-rares, puis les insectes mêmes ne trouvent plus rien pour subsister dans cette nature consumée. Enfin tout ce qui a vie disparaît, vous etrez dans l'empire de la mort, et la cendre de cette terre pulvérisée roule seule sous vos pieds mal affermis.

Ne greggi nè armenti
Guida bifolco mai guida pastore.

*Jamais le berger ni le pasteur ne conduisent en ce lieu ni leurs brebis ni leurs troupeaux.*

Un hermite habite là sur les confins de la vie et de la mort. Un arbre, le dernier adieu de la végétation, est devant sa porte ; et c'est à l'ombre de son pâle feuillage que les voyageurs ont

coutume d'attendre que la nuit vienne pour continuer leur route. Car, pendant le jour, les feux du Vésuve ne s'aperçoivent que comme un nuage de fumée, et la lave si ardente de nuit n'est que sombre à la clarté du soleil. Cette métamorphose elle-même est un beau spectacle, qui renouvelle chaque soir l'étonnement que la continuité du même aspect pourrait affaiblir. L'impression de ce lieu, sa solitude profonde, donnèrent à lord Nelvil plus de force ponr révéler ses secrets sentimens; et desirant encourager la confiance de Corinne, il consentit à lui parler, et lui dit avec une vive émotion :— Vous voulez lire jusqu'au fond de l'ame de votre malheureux ami, hé bien! je vous avouerai tout : mes blessures vont se rouvrir, je le sens ; mais en présence de cette nature immuable faut-il donc avoir tant de peur des souffrances que le temps entraîne avec lui ?—

# LIVRE XII.

## HISTOIRE DE LORD NELVIL.

### CHAPITRE PREMIER.

J'ai été élevé dans la maison paternelle avec une tendresse, avec une bonté que j'admire bien davantage depuis que je connais les hommes. Je n'ai jamais rien aimé plus profondément que mon père, et cependant il me semble que si j'avais su, comme je le sais à présent, combien son caractère était unique dans le monde, mon affection eût été plus vive encore et plus dévouée. Je me rappelle mille traits de sa vie, qui me paraissaient tout simples, par ce que mon père les trouvait tels, et qui m'attendrissent douloureusement aujourd'hui que j'en connais la

valeur. Les reproches qu'on se fait envers une personne qui nous fut chère et qui n'est plus, donnent l'idée de ce que pourraient être les peines éternelles, si la miséricorde divine ne venait point au secours d'une telle douleur.

J'étais heureux et calme auprès de mon père, mais je souhaitais de voyager avant de m'engager dans l'armée. Il y a, dans mon pays, la plus belle carrière civile pour les hommes éloquens; mais j'avais, j'ai même encore une si grande timidité, qu'il m'eût été très-pénible de parler en public, et je préférais l'état militaire. J'aimais mieux avoir affaire aux périls certains qu'aux dégoûts possibles. Mon amour-propre est, à tous les égards, plus susceptible qu'ambitieux, et j'ai toujours trouvé que les hommes s'offrent à l'imagination comme des fantômes quand ils vous blâment, et comme des pygmées quand ils vous louent. J'avais envie

d'aller en France, où venait d'éclater cette révolution qui, malgré la vieillesse du genre humain, prétendait à recommencer l'histoire du monde. Mon père avait conservé quelques préventions contre Paris, qu'il avait vu vers la fin du règne de Louis XV, et ne concevait guère comment des cotteries pouvaient se changer en nation, des prétensions en vertus, et des vanités en enthousiasme. Néanmoins il consentit au voyage que je désirais, parce qu'il craignait de rien exiger : il avait une sorte d'embarras de son autorité paternelle, quand le devoir ne lui commandait pas d'en faire usage. Il redoutait toujours que cette autorité n'altérât la vérité, la pureté d'affection qui tient à ce qu'il y a de plus libre et de plus involontaire dans notre nature, et il avait, avant tout, besoin d'être aimé. Il m'accorda donc, au commencement de 1791, lorsque j'avois vingt-un ans accomplis, six mois de séjour en France,

et je partis pour connaître cette nation si voisine de nous, et toutefois si différente par ses institutions et les habitudes qui en sont résultées.

Je croyais ne jamais aimer ce pays ; j'avais contre lui les préjugés que nous inspirent la fierté et la gravité anglaises. Je craignais les moqueries contre tous les cultes de la pensée et du cœur ; je détestais cet art de rabattre tous les élans et de désenchanter tous les amours. Le fonds de cette gaiété tant vantée me paraissait bien triste, puisqu'il frappait de mort mes sentimens les plus chers. Je ne connaissais pas alors les Français vraiment distingués : et ceux-là réunissent aux qualités les plus nobles des manières pleines de charmes. Je fus étonné de la simplicité, de la liberté qui régnaient dans les sociétés de Paris. Les plus grands intérêts y étaient traités sans frivolité comme sans pédanterie ; il semblait que les idées les plus profondes fussent deve-

nues le patrimoine de la conversation, et que la révolution du monde entier ne se fît que pour rendre la société de Paris plus aimable. Je rencontrais des hommes d'une instruction sérieuse, d'un d'un talent supérieur, animés par le désir de plaire, plus encore que par le besoin d'être utiles ; recherchant les suffrages d'un salon même après ceux d'une tribune, et vivant dans la société des femmes pour être applaudis plutôt que pour être aimés.

Tout, à Paris, était parfaitement bien combiné, par rapport au bonheur extérieur. Il n'y avait aucune gène dans les détails de la vie ; de l'égoïsme au fond, mais jamais dans les formes ; un mouvement, un intérêt qui prenait chacun de vos jours, sans vous en laisser beaucoup de fruit, mais aussi sans que jamais vous en sentissiez le poids ; une promptitude de conception qui permettait d'indiquer et de comprendre par un mot ce qui aurait exigé ail-

leurs un long développement; un esprit d'imitation qui pourrait bien s'opposer à toute indépendance véritable, mais qui introduit dans la conversation cette sorte de bon accord et de complaisance qu'on ne trouve nulle autre part; enfin une manière facile de conduire la vie, de la diversifier, de la soustraire à la réflexion, sans en écarter le charme de l'esprit. A tous ces moyens de s'étourdir il faut ajouter les spectacles, les étrangers, les nouvelles, et vous aurez l'idée de la ville la plus sociale qui soit au monde. Je m'étonne presque de prononcer son nom dans cet hermitage, au milieu d'un désert à l'autre extrême des impressions que fait naître la plus active population du monde; mais je vais vous peindre ce séjour et son effet sur moi.

Le croiriez-vous, Corinne, maintenant que vous m'avez connu si sombre et si découragé, je me laissai séduire par ce tourbillon spirituel! je fus bien

aise de n'avoir pas un moment d'ennui, eussé-je dû n'en avoir pas un de méditation, et d'émousser en moi la faculté de souffrir, bien que celle d'aimer s'en ressentît. Si j'en puis juger par moi-même, il me semble qu'un homme d'un caractère sérieux et sensible peut être fatigué par l'intensité même et la profondeur de ses impressions : il revient toujours à sa nature; mais ce qui l'en fait sortir, au moins pour quelque temps, lui fait du bien. C'est en m'élevant au-dessus de moi-même, Corinne, que vous dissipez ma mélancolie naturelle; c'est en me faisant valoir moins que je ne vaux réellement, qu'une femme, dont je vous parlerai bientôt, étourdissait ma tristesse intérieure. Cependant, quoique j'eusse pris le goût et l'habitude de la vie de Paris, elle ne m'aurait pas suffi longtemps, si je n'avais pas obtenu l'amitié d'un homme, parfait modèle du caractère français dans son antique loyauté,

et de l'esprit français dans sa culture nouvelle.

Je ne vous dirai pas, mon amie, le véritable nom des personnes d'ont j'ai à vous parler, et vous comprendrez ce qui m'oblige à vous le cacher, en apprenant le reste de cette histoire. Le comte Raimond était de la plus illustre famille de France; il avait dans l'ame toute la fierté chevaleresque de ses ancêtres, et sa raison adoptait les idées philosophiques, quand elles lui commandaient des sacrifices personnels: il ne s'était point activement mêlé de la révolution; mais il aimait ce qu'il y avait de vertueux dans chaque parti: le courage de la reconnaissance dans les uns, l'amour de la liberté dans les autres: tout ce qui était désintéressé lui plaisait. La cause de tous les opprimés lui paraissait juste, et cette générosité de caractère était encore relevée par la plus grande négligence pour sa propre vie. Ce n'était pas qu'il fût pré-

cisément malheureux, mais il y avait un tel contraste entre son ame et la société telle qu'elle est en général, que la peine journalière qu'il en ressentait le détachait de lui-même. Je fus assez heureux pour intéresser le comte Raimond ; il souhaita de vaincre ma réserve naturelle, et pour en triompher, il mit dans notre liaison une coquetterie d'amitié vraiment romanesque : il ne connaissait aucun obstacle, ni pour rendre un grand service, ni pour faire un petit plaisir. Il voulait, aller s'établir la moitié de l'année en Angleterre pour ne pas me quitter ; j'avais beaucoup de peine à l'empêcher de partager avec moi tout ce qu'il possèdait.

—Je n'ai qu'une sœur, me disait-il, mariée à un vieillard très-riche, et je suis parfaitement libre de faire ce que je veux de ma fortune. D'ailleurs cette révolution tournera mal, et je pourrais bien être tué ; frites-moi donc

jouir de ce que j'ai, en le regardant comme à vous.—Hélas ! ce généreux Raimond prévoyait trop bien sa destinée. Quand on est capable de se connaître, on se trompe rarement sur son sort ; et les pressentimens ne sont le plus souvent qu'on jugement sur soi-même qu'on ne s'est par encore tout-à-fait avoué. Noble, sincère, imprudent même, le comte Raimond mettait en dehors toute son ame ; c'était un plasir nouveau pour moi qu'un tel caractère : chez nous les trésors de l'ame ne sont pas facilement exposés aux regards, et nous avons pris l'habitnde de douter de tout ce qui se montre ; mais cette bonté expansive, que je trouvais dans mon ami, me donnait des jouissances tout à la fois faciles et sûres ; et je n'avais pas un doute sur ses qualités, bien qu'elles se fissent toutes voir dès le premier instant. Je n'éprouvais aucune timidité dans mes rapports avec lui, et, ce qui valait mieux encore, il me met-

tait à l'aise avec moi-même. Tel etait l'aimable Français pour qui j'ai senti cette amitié parfaite, cette fraternité de compagnon d'armes, dont on n'est capable que dans la jeunesse, avant qu'on ait connu le sentiment de la rivalité, avant que les carrières irrévocablement tracées sillonnent et partagent le champ de l'avenir.

Un jour le compte Raimond me dit: — Ma sœur est veuve, j'en suis charmé: je n'aimais pas son mariage; elle avait accepté la main du vieillard qui vient de mourir, dans un moment où nous n'avions de fortune ni l'nn ni l'autre; car la mienne vient d'un héritage qui m'est arrivé nouvellement: mais, néanmoins, je m'étais opposé dans le temps à cette union autant que je l'avais pu; je n'aime pas qu'on fasse rien par calcul, et encore moins la plus solennelle action de la vie. Mais enfin elle s'est conduite à merveille avec l'époux qu'elle n'aimait pas; il n'y a rien à dire à tout cela, selon le monde:

maintenant qu'elle est libre, elle revient demeurer chez moi. Vous la verrez ; c'est une personne très-aimable à la longue : et vous autres Anglais vous aimez à faire des découvertes. Pour moi, je trouve plus agréable de lire d'abord tout dans la physionomie ; vos manières contenues cependant, mon cher Oswald, ne m'ont jamais fait de la peine ; mais celles de ma sœur me gênent un peu.—

Madame d'Arbigny, la sœur du compte Raimond, arriva le lendemain matin, et le même soir je lui fus présenté : elle avait des traits semblables à ceux de son frère, un son de voix analogue, mais une manière d'accentuer toute différente, et beaucoup plus de réserve et de finesse dans l'expression de ses regards ; sa figure d'ailleurs était très-agréable, sa taille pleine de grâce, et il y avait dans tous ses mouvemens une élégance parfaite ; elle ne disait pas un mot qui ne fût conve-

nablé ; elle ne manquait à aucun genre d'égards, sans que sa politesse fût en rien exagérée ; elle flattait l'amour-propre avec beaucoup d'adresse, et montrait qu'on lui plaisait, sans jamais se compromettre : car, dans tout ce qui tenait à la sensibilité, elle s'exprimait toujours comme si, dans ce genre, elle voulait dérober aux autres ce qui se passait dans son cœur. Cette manière avait avec celle des femmes de mon pays une ressemblance apparente qui me séduisit ; il me semblait bien que madame d'Arbigny trahissait trop souvent ce qu'elle prétendait vouloir cacher, et que le hasard n'amenait pas tant d'occasions d'attendrissement involontaire qu'il en naissait autour d'elle ; mais cette réflexion traversait légèrement mon esprit, et ce que j'éprouvais habituellement auprès de madame d'Arbigny m'étrait doux et nouveau.

Je n'avais jamais été flatté par per-

sonne. Chez nous l'on ressent avec profondeur et l'amour et l'enthousiasme qu'il inspire ; mais l'art de s'insinuer dans le cœur par l'amour-propre est peu connu. D'ailleurs, je sortais des universités, et jusqu'alors personne, en Angleterre, n'avait fait attention à moi. Madame d'Arbigny relevait chaque mot qne je disais ; elle s'occupait de moi avec une attention constante ; je ne crois pas qu'elle connût bien l'ensemble de ce que je puis être ; mais elle me révélait à moi-même par mille observations des détails dont la sagacité me confondait ; il me semblait quelquefois qu'il y avait un peu d'art dans son langage, qu'elle parlait trop bien et d'une voix trop douce, que ses phrases étaient trop soigneusement rédigées ; mais sa ressemblance avec son frère, le plus sincère de tous les hommes, éloignait de mon esprit ces doutes, et contribuait à m'inspirer de l'attrait pour elle.

Un jour je disais au compte Raimond l'effet que produisait sur moi cette ressemblance, il m'en remercia ; mais après un instant de réflexion il me dit : — Ma sœur et moi cependant nous n'avons pas de rapport dans le caractère.—Il se tut après ces mots ; mais en me les rappelant, ainsi que beaucoup d'autres circonstances, j'ai été convaincu, dans la suite, qu'il ne désirait pas que j'épousasse sa sœur. Je ne puis douter qu'elle n'en eût l'intention dès-lors, quoique cette intention ne fût pas aussi prononcée que dans la suite ; nous passions notre vie ensemble, et les jours s'écoulaient avec elle, souvent agréablement, toujours sans peine. J'ai réfléchi depuis qu'elle était habituellement de mon avis ; quand je commençais une phrase, elle la finissait, ou prévoyant d'avance celle que j'allais dire, elle se hâtait de s'y conformer ; et cependant, malgré cette douceur parfaite dans les formes, elle

exerçait un empire très-despotique sur mes actions ; elle avait une manière de me dire :—*Sûrement vous vous conduirez ainsi, sûrement vous ne ferez pas telle démarche*, qui me dominait tout-à-fait ; il me semblait que je perdrais toute son estime pour moi, si je trompais son attente, et j'attachais du prix à cette estime, témoignée souvent avec des expressions très-flatteuses.

Cependant, Corinne, croyez-moi, car je le pensais même avant de vous connaître : ce n'était point de l'amour que le sentiment que m'inspirait madame d'Arbigny ; je ne lui avais point dit que je l'aimais ; je ne savais point si une telle belle-fille conviendrait à mon père ; il n'était point dans ses idées que j'épousasse une Française, et je ne voulais rien faire sans son aveu. Mon silence, je le crois, déplaisait à madame d'Arbigny : car elle avait quelquefois de l'humeur dont elle faisait toujours de la tristesse, et qu'elle expliquait

après par des motifs touchans, bien que sa physionomie, dans les momens où elle ne s'observait pas, eût quelquefois beaucoup de sécheresse; mais j'attribuais ces instans d'inégalité à nos rapports ensemble, dont je n'étais pas content moi-même: car cela fait mal d'aimer un peu, et de ne pas aimer tout-à-fait.

Ni le comte Raimond ni moi nous ne nous parlions de sa sœur: c'était la première gêne qui eût existé entre nous; mais plusieurs fois madame d'Arbigny m'avait conjuré de ne pas m'entretenir d'elle avec son frère, et lorsque je m'étonnais de cette prière, elle me disait: —Je ne sais si vous êtes comme moi, mais je ne puis souffrir qu'un tiers, même mon ami intime, se mêle de mes sentimens pour un autre. J'aime le secret dans toutes les affections.—Cette explication me plaisait assez, et j'obéissais à ses désirs. Je reçus alors une lettre de mon

père qui me rappelait en Ecosse. Les six mois fixés pour mon séjour en France étaient écoulés, et les troubles de ce pays allant toujours en croissant, il ne pensait pas qu'il convînt à un étranger d'y rester davantage. Cette lettre me causa d'abord une vive peine. Je sentais, néanmoins, combien mon père avait raison; j'avais un grand désir de le revoir; mais la vie que je menais à Paris, dans la société du comte Raimond et de sa sœur, m'était tellement agréable, que je ne pouvais m'en arracher sans un amer chagrin. J'allai tout de suite chez madame d'Arbigny, je lui montrai ma lettre, et, pendant qu'elle la lisait, j'étais si absorbé par ma peine, que je ne vis pas même qu'elle impression elle en recevait. Je l'entendis seulement qui me disait quelques mots pour m'engager à retarder mon départ, à écrire à mon père que j'étais malade; enfin à *louvoyer* avec sa volonté. Je me souviens

que ce fut le terme dont elle se servit ; j'allais répondre, et j'aurais dit ce qui était vrai, c'est que mon départ était résolu pour le lendemain, lorsque le comte Raimond entra, et sachant ce dont il s'agissait, déclara le plus nettement du monde que je devais obéir à mon père, et qu'il n'y avait pas à hésiter. Je fus étonné de cette décision si rapide : je m'attendais à être sollicité, retenu ; je voulais résister à mes propres regrets : mais je ne croyais pas que l'on me rendît le triomphe si facile, et, pour un moment, je méconnus le sentiment de mon ami ; il s'en aperçut, me prit la main, et me dit :—Dans trois mois je serai en Angleterre, pourquoi donc vous retiendrais-je en France ? J'ai mes raisons pour n'en rien faire, ajouta-t-il à demi-voix.—Mais sa sœur l'entendit, et se hâta de dire qu'il était sage, en effet, d'éviter les dangers que pouvait courir un Anglais en France, au milieu de la révolution. Je suis bien

sûr à présent que ce n'était pas à cela que le comte Raimond faisait allusion ; mais il ne contredit, ni ne confirma l'explication de sa sœur. Je partais ; il ne crut pas nécessaire de m'en dire davantage.

Si je pouvais être utile à mon pays, je resterais, continua-t-il : mais vous le voyez, il n'y a plus de France. Les idées et les sentimens qui la faisaient aimer n'existent plus. Je regretterai encore le sol ; mais je retrouverai ma patrie quand je respirerai le même air que vous.—Combien je fus ému des touchantes expressions d'une amitié si vraie ! combien en ce moment Raimond l'emportait sur sa sœur dans mes affections ! Elle le devina bien vîte, et ce soir-là même je la vis sous un point de vue nouveau. Il arriva du monde, elle fit les honneurs de chez elle à merveille, parla de mon départ avec la plus grande simplicité, et donna généralement l'idée que c'était pour

elle l'événement le plus ordinaire. J'avais déjà remarqué dans plusieurs occasions qu'elle mettait un tel prix à la considération, que jamais elle ne laissait voir à personne les sentimens qu'elle me témoignait; mais cette fois c'en était trop, et j'étais tellement blessé de son indifférence, que je résolus de partir avant la société, et de ne pas rester seul un moment avec elle. Elle vit que je m'approchais de son frère pour lui demander de me dire adieu le lendemain matin avant mon départ; alors elle vint à moi, et me dit assez haut pour que l'on pût l'entendre, qu'elle avait une lettre à me remettre pour une de ses amies en Angleterre, et elle ajouta très-vîte et très-bas :— Vous ne regrettez que mon frère; vous ne parlez qu'à lui, et vous voulez me percer le cœur en vous en allant ainsi! —Puis elle retourna sur-le-champ s'asseoir au milieu de son cercle. Je fus troublé de ces paroles, et j'allais rester

comme elle le désirait, lorsque le comte Raimond me prit par le bras et m'emmena dans sa chambre.

Quand tout le monde fut parti, nous entendîmes sonner à coups redoublés dans l'appartement de madame d'Arbigny ; le compte Raimond n'y faisait pas attention : je le forçai cependant à s'en inquiéter, et nous envoyâmes demander ce que c'était ; on nous répondit que madame d'Arbigny venait de se trouver mal. Je fus vivement ému ; je voulais la revoir, retourner chez elle encore une fois, le comte Raimond m'en empêcha obstinément.—Evitons ces émotions, dit-il, les femmes se consolent toujours mieux quand elles sont seules.—Je ne pouvais comprendre cette dureté pour sa sœur, si fort en contraste avec la constante bonté de mon ami, et je me séparai de lui le lendemain avec une sorte d'embarras qui rendit nos adieux moins tendres. Ah ! si j'avais deviné le sen-

timent plein de délicatesse qui l'empêchait de consentir à ce que sa sœur me captivât, quand il ne la croyait pas faite pour me rendre heureux ; si j'avais prévu sur-tout quels événemens allaient nous séparer pour toujours ! mes adieux auraient satisfait et son ame et la mienne.

## CHAPITRE II.

Oswald cessa de parler pendant quelques instans ; Corinne écoutait son récit avec une telle avidité qu'elle se tut aussi, dans la crainte de retarder le moment où il reprendrait la parole.— Je serais heureux, continua-t-il, si mes rapports avec madame d'Arbigny avaient fini alors, si j'étais resté près de mon père, et si je n'avais pas remis le pied sur la terre de France ! mais la fatalité, c'est-à dire peut-être la faiblesse de mon caractére, a pour jamais empoisonné ma vie ; oui pour jamais, chère amie, même auprès de vous.

Je passai près d'une année en Ecosse avec mon père, et notre tendresse l'un pour l'autre devint chaque jour plus intime ; je pénétrai dans le sanctuaire

de cette ame céleste, et je trouvais dans l'amitié qui m'unissait à lui ces sympathies du sang dont les liens mystérieux tiennent à tout notre être; je recevais des lettres de Raimond pleines d'affection, il me racontait les difficultés qu'il trouvait à dénaturer sa fortune pour venir me joindre; mais sa persévérance dans ce projet était la même. Je l'aimais toujours; mais quel ami pouvais-je comparer à mon père! Le respect qu'il m'inspirait ne gênait pas ma confiance. J'avais foi aux paroles de mon père comme à un oracle, et les incertitudes qui sont malheureusement dans mon caractère cessaient toujours dès qu'il avait parlé. *Le ciel nous a formés,* dit un écrivain anglais, *pour l'amour de ce qui est vénérable.* Mon père n'a pas su, il n'a pu savoir à quel point je l'aimais, et ma fatale conduite a dû l'en faire douter. Cependant il a eu pitié de moi; il m'a plaint en mourant de la douleur que me causerait sa

perte. Ah ! Corinne, j'avance dans ce triste récit, soutenez mon courage, j'en ai besoin.— Cher ami, lui dit Corinne, trouvez quelque douceur à montrer votre ame si noble et si sensible devant la personne du monde qui vous admire et vous chérit le plus.—

Il m'envoya pour ses affaires à Londres, reprit lord Nelvil, et je le quittai lorsque je ne devais plus le revoir, sans qu'aucun frémissement m'avertît de mon malheur. Il fut plus aimable que jamais dans nos derniers entretiens ; on dirait que l'ame des justes donne comme les fleurs, plus de parfums vers le soir. Il m'embrassa les larmes aux yeux : il me disait souvent qu'à son âge tout était solennel ; mais moi je croyais à sa vie comme à la mienne, nos ames s'entendaient si bien, il était si jeune pour aimer, que je ne songeais pas à sa vieillesse. La confiance comme la crainte sont inexplicables dans les affections vives. Mon

père m'accompagna cette fois jusqu'au seuil de la porte de son château, de ce château que j'ai revu depuis désert et dévasté comme mon triste cœur.

Il n'y avait pas huit jours que j'étais à Londres, quand je reçus de madame d'Arbigny la fatale lettre dont j'ai retenu chaque mot. " Hier, dix Août, " disait-elle, mon frère a été massacré " aux Tuileries en défendant son roi. " Je suis proscrite, comme sa sœur, et " obligée de me cacher pour échapper " à mes persécuteurs. Le comte Rai-" mond avait pris toute ma fortune " avec la sienne, pour la faire passer " en Angleterre ; l'avez-vous déjà re-" çue ? ou savez-vous à qui il l'a confiée " pour vous la remettre ? Je n'ai qu'un " mot de lui, écrit du château même, " au moment où il sut qu'on se dispo-" sait à l'attaquer ; et ce mot me dit " seulement de m'adresser à vous pour " tout savoir. Si vous pouviez venir " ici pour m'emmener, vous me sau-

" veriez peut-être la vie; car les An-
" glais voyagent librement encore en
" France; et moi je ne puîs obtenir un
" passe-port; le nom de mon frère me
" rend suspecte. Si la malheureuse
" sœur de Raimond vous intéresse
" assez pour venir la chercher, vous
" saurez à Paris, chez M. de Malti-
" gues, mon parent, le lieu de ma
" retraite. Mais si vous avez la géné-
" reuse intention de me secourir, ne
" perdez pas un instant pour l'accom-
" plir; car on dit que la guerre peut
" éclater, d'un jour à l'autre, entre nos
" deux pays."

Représentez-vous l'effet que cette lettre produisit sur moi. Mon ami massacré, sa sœur au désespoir, et leur fortune, disait-elle, entre mes mains, bien que je n'en eusse pas reçu la moindre nouvelle. Ajoutez à ces circonstances le danger de madame d'Arbigny, et l'idée qu'elle avait que je pouvais la servir en allant la chercher.

Il ne me parut pas possible d'hésiter ; et je partis à l'instant, en envoyant un courier à mon père, qui lui portait la lettre que je venais de recevoir, et la promesse qu'avant quinze jours je serais revenu ! Par un hasard vraiment cruel, l'homme que j'envoyai tomba malade en route, et la seconde lettre que j'écrivis à mon père de Douvres lui arriva avant la première. Il sut ainsi mon départ sans en connaître les motifs, et, quand l'explication lui arriva, il avait pris sur ce voyage une inquiétude qui ne se dissipa point.

J'arrivai à Paris en trois jours ; j'y appris que madame d'Arbigny s'était retirée dans une ville de province à soixante lieues, et je continuai ma route pour aller l'y rejoindre. Nous éprouvâmes l'un et l'autre une profonde émotion en nous revoyant ; elle était dans son malheur beaucoup plus aimable qu'auparavant, parce qu'il y avait dans ses manières moins d'art et

de contrainte. Nous pleurâmes ensemble son noble frère et les désastres publics; Je m'informai avec anxiété de sa fortune: elle me dit qu'elle n'en avait aucune nouvelle; mais, peu de jours après, j'appris qne le banquier auquel le comte Raimond l'avait confiée, la lui avait rendue; et ce qui est singulier, je l'appris par un négociant de la ville où nous étions, qui me le dit par hasard, et m'assura que madame d'Arbigny n'avait jamais dû en être véritablement inquiète. Je n'y compris rien, et j'allai chez madame d'Arbigny pour lui demander ce que cela signifiait. Je trouvai chez elle un de ses parens M. de Maltigues, qui me dit, avec une promptitude et un sang-froid remarquables, qu'il arrivait à l'instant même de Paris pour apporter à madame d'Arbigny la nouvelle du retour du banquier qu'elle croyait parti pour l'Angleterre, et dont elle n'avait pas entendu parler depuis un mois. Madame

d'Arbigny confirma ce qu'il disait, et je la crus; mais en me rappelant qu'elle a constamment trouvé des prétextes pour ne pas me montrer le prétendu billet de son frère dont elle me parlait dans sa lettre, j'ai compris depuis qu'elle s'était servie d'une ruse pour m'inquiéter sur sa fortune.

Au moins est-il vrai qu'elle était riche, et que dans son désir de m'épouser il ne se mêlait aucun motif intéressé; mais le grand tort de madame d'Arbigny était de faire une entreprise du sentiment, de mettre de l'adresse là où il suffisait d'aimer, et de dissimuler sans cesse quand il eût mieux valu montrer tout simplement ce qu'elle éprouvait. Car elle m'aimait alors autant qu'on peut aimer quand on combine ce qu'on fait, presque ce que l'on pense, et que l'on conduit des relations du cœur comme des intrigues politiques.

La tristesse de madame d'Arbigny

ajoutait encore à ses charmes extérieurs, et lui donnait une expression touchante qui me plaisait extrêmement. Je lui avais formellement déclaré que je ne me marierais point sans le consentement de mon père; mais je ne pouvais m'empêcher de lui exprimer les transports que sa figure séduisante excitait en moi; et comme il entrait dans ses projets de me captiver à tout prix, je crus entrevoir qu'elle n'était pas invariablement résolue à repousser mes désirs; et maintenant que je me retrace ce qui s'est passé entre nous, il me semble qu'elle hésitait par des motifs étrangers à l'amour, et que ses combats apparens étaient des délibérations secrètes. Je me trouvais seul avec elle tout le jour, et, malgré les résolutions que la délicatesse m'inspirait, je ne pus résister à mon entraînement, et madame d'Arbigny m'imposa tous les devoirs en m'accordant tous les droits. Elle me montra plus de dou-

leur et de remords que peut-être elle n'en avait réellement, et me lia fortement à son sort par son repentir même. Je voulais la mener en Angleterre avec moi, la faire connaître à mon père, et le conjurer de consentir à mon union avec elle : mais elle se refusait à quitter la France sans que je fusse son époux. Peut-être avait-elle raison en cela ; mais sachanr bien de tout temps que je ne pouvais me résoudre à l'épouser sans l'aveu de mon père, elle avait tort dans les moyens qu'elle prenait et pour ne pas partir, et pour me retenir malgré les devoirs qui me rappelaient en Angleterre.

Quand la guerre fut déclarée entre les deux pays, mon désir de quitter la France devint plus vif, et les obstacles que madame d'Arbigny y opposait se multiplièrent. Tantôt elle ne pouvait obtenir un passe-port ; tantôt, si je voulais partir seul, elle m'assurait qu'elle serait compromise en restant

en France après mon départ, parce qu'on la soupçonnerait d'être en correspondance avec moi. Cette femme si douce, si mesurée, se livrait par moment à des accès de désespoir qui bouleversaient entièrement mon ame. Elle employait les attraits de sa figure et les grâces de son esprit pour me plaire, et sa douleur pour m'intimider.

Peut-être les femmes ont-elles tort de commander au nom des larmes, et d'asservir ainsi la force à leur faiblesse. Mais quand elles ne craignent pas d'employer ce moyen, il réussit presque toujours, au moins pour un temps. Sans doute le sentiment s'affaiblit par l'empire même que l'on usurpe sur lui, et la puissance des pleurs trop souvent exercée refroidit l'imagination. Mais il y avait en France dans ce temps mille occasions de ranimer l'intérêt et la pitié. La santé de madame d'Arbigny paraissait aussi tous les jours plus faible ; et c'est encore un terribls moyen de

domination pour les femmes que la maladie. Celles qui n'ont pas comme vous, Corinne, une juste confiance dans leur esprit et dans leur ame, ou celles qui ne sont pas, comme nos Anglaises, si fières et si timides que la feinte leur est impossible, ont recours à l'art pour inspirer l'attendrissement; et le mieux que l'on puisse attendre d'elles alors, c'est que leur dissimulation ait pour cause un sentiment vrai.

Un tiers se mêlait à mon insçu de mes relations avec madame d'Arbigny; c'était M. de Maltigues: elle lui plaisait; il ne demandait pas mieux que de l'épouser. Mais une immoralité réfléchie le rendait indifférent à tout; il aimait l'intrigue comme un jeu, méme quand le but ne l'intéressait pas; et secondait madame d'Arbigny dans le désir qu'elle avait de s'unir à moi, quitte à déjouer ce projet si l'occasion de servir le sien se présentait. C'était un homme pour qui j'avais un singulier

éloignement: à peine âgé de trente ans, ses manières et son extérieur étaient d'une sécheresse remarquable. En Angleterre, où l'on nous accuse d'être froids, je n'ai rien vu de comparable au sérieux de son maintien quand il entrait dans une chambre. Je ne l'aurais jamais pris pour un Français s'il n'avait pas eu le goût de la plaisanterie, et un besoin de parler très-bizarre dans un homme qui paraissait blasé sur tout, et qui mettait cette disposition en système. Il prétendait qu'il était né très-sensible, trés-enthousiaste, mais que la connaissance des hommes dans la révolution de France l'avait détrompé de tout cela. Il avait aperçu, disait-il, qu'il n'y avait de bon dans ce monde que la fortune ou le pouvoir, ou tous les deux, et que les amitiés, en général, devaient être considérées comme des moyens qu'il faut prendre ou quitter selon les circonstances. Il était assez habile dans la pratique de

cette opinion ; il n'y faisait qu'une faute, c'était de la dire ; mais bien qu'il n'eût pas comme les Français d'autrefois, le désir de plaire, il lui restait le besoin de faire effet par la conversation et cela le rendait très-imprudent. Bien différent en cela de madame d'Arbigny, qui voulait atteindre son but, mais qui ne se trahissait point comme M. de Maltigues, en cherchant à briller par l'immoralité même. Entre ces deux personnes, ce qui était bizarre, c'est que la femme sensible cachait bien son secret, et que l'homme froid ne savait pas le taire.

Tel qu'il était, ce M. de Maltigues, il avait un ascendant singulier sur madame d'Arbigny, il la devinait, ou bien elle lui confiait tout ; cette femme habituellement dissimulée avait peut-être besoin de faire de temps en temps une imprudence comme pour respirer ; au moins est-il certain que, quand M. de Maltigues la regardait durement, elle

se troublait toujours; s'il avait l'air mécontent, elle se levait pour le prendre à part; s'il sortait avec humeur, elle s'enfermait presqu'à l'instant pour lui écrire. Je m'expliquais cette puissance de M. de Maltigues sur madame d'Arbigny, parce qu'il la connaisait dès son enfance, et dirigeait ses affaires depuis qu'elle n'avait pas de plus proche parent que lui; mais le principal motif des ménagemens de madame d'Arbigny pour M. de Maltigues, c'était le projet qu'elle avait formé, et que j'appris trop tard, de l'épouser si je la quittais, car elle ne voulait à aucun prix passer pour une femme abandonnée. Uue telle résolution devrait faire croire qu'elle ne m'aimait pas et cependant elle n'avait pour me préférer aucune raison que le sentiment. Mais elle avait mêlé toute sa vie le calcul à l'entraînement, et les prétentions factices de la société aux affections naturelles. Elle pleurait parce qu'elle était

émue; mais elle pleurait aussi parce que c'est ainsi qu'on attendrit. Elle était heureuse d'être aimée, parce qu'elle aimait, mais aussi parce que cela fait honneur dans le monde; elle avait de bons sentimens quand elle était toute seule, mais elle n'en jouissait pas si elle ne pouvait les faire tourner au profit de son amour-propre ou de ses désirs. C'était une personne formée par et pour la bonne compagnie, et qui avait cet art de travailler le vrai qui se rencontre si souvent dans le pays où le désir de produire de l'effet par ses sentimens est plus vif que ces sentimens mêmes.

Je n'avais pas, depuis long-temps, de nouvelles de mon père, parce que la guerre avait interrompu sa correspondance avec moi. Une lettre enfin m' arriva par une occasion; il m'adjurait de partir au nom de mon devoir et de sa tendresse; il me déclarait en même temps, de la manière la plus

formelle, que si j'épousais madame d'Arbigny, je lui causerais une douleur mortelle, et me demandait au moins de revenir libre en Angleterre, et de ne me décider qu'après l'avoir entendu. Je lui répondis à l'instant en lui donnant ma parole d'honneur que je ne me marierais pas sans son consentement, et l'assurant que dans peu je le rejoindrais. Madame d'Arbigny employa d'abord la prière, puis le désespoir pour me retenir, et voyant enfin qu'elle ne réussissait pas, je crois qu'elle eut recours à la ruse; mais comment alors aurais-je pu le soupçonner!

Un matin elle arriva chez moi, pâle, échevelée, et se jeta dans mes bras en me suppliant de la protéger: elle paraissait mourir de frayeur. A peine pus-je comprendre, à travers son émotion, que l'ordre était venu de l'arrêter, comme sœur du comte Raimond, et qu'il fallait que je lui trouvasse un asile pour la dérober à ceux qui la poursui-

vaient. A cette époque même des femmes avaient péri, et toutes les terreurs paraissaient naturelles. Je la menai chez un négociant qui m'était dévoué ; je l'y cachai, je crus la sauver, et M. de Maltigues et moi nous avions seuls le secret de sa retraite. Comment dans cette situation ne pas s'intéresser vivement au sort d'une femme ! Comment se séparer d'une personne proscrite ! Quel est le jour, quel est le moment où il se peut qu'on lui dise :— Vous avez compté sur mon appui et je vous le retire.—Cependant le souvenir de mon père me poursuivait continuellement, et dans plusieurs occasions j'essayai d'obtenir de madame d'Arbigny la permission de partir seul ; mais elle me menaça de se livrer à ses assassins si je la quittais, et sortit deux fois en plein jour, dans un trouble affreux qui me pénétra de douleur et de crainte. Je la suivis dans la rue, en la conjurant en vain de revenir. Heureu-

sement, par hasard, où à dessein, nous rencontrâmes chaque fois M. de Maltigues, et il la ramena, et lui faisant sentir l'imprudence de sa conduite. Alors je me résignai à rester, et j'écrivis à mon pére en motivant, autant que je le pus, ma conduite ; mais je rougissais d'être en France, au milieu des événemens affreux qui s'y passaient, et lorsque mon pays étoit en guerre avec les Français.

M. de Maltigues se moquait souvent de mes scrupules ; mais, tout spirituel qu'il était, il ne prévoyait pas, ou ne se donnait pas la peine d'observer l'effet de ses plaisanteries ; car elles réveillaient en moi tous les sentimens qu'il voulait éteindre. Madame d'Arbigny remarquait bien l'impression que je recevais mais elle n'avait point d'empire sur M. de Maltigues, qui se décidait souvent par le caprice, au défaut de l'intérêt. Elle recourait pour m'attendrir à sa douleur véritable, à sa douleur

exagérée ; elle se servait de la foiblesse de sa santé autant pour plaire que pour toucher, car elle n'était jamais plus attrayante que quand elle s'évanouissait à mes pieds. Elle savait embellir sa beauté comme tout le reste de ses agrémens, et ses charmes extérieurs eux-mêmes étaient habilement combinés avec ses émotions pour me captiver.

Je vivais ainsi toujours troublé, toujours incertain, tremblant quand je recevais une lettre de mon père, plus malheureux encore quand je n'en recevais pas, retenu par l'attrait que je ressentais pour madame d'Arbigny et surtout par la peur de son désespoir ; car, par un mélange singulier, c'était la personne la plus douce dans l'habitude de la vie, la plus égale, souvent même la plus enjouée, et néanmoins la plus violente dans une scène. Elle voulait enchaîner par le bonheur et par la crainte, et trans-

formait ainsi toujours son naturel en moyen. Un jour, c'était au mois de Septembre, 1793, il y avait plus d'un an déjà que j'étais en France, je reçus une lettre de mon père, conçue en peu de mots; mais ces mots étaient si sombres et si douloureux, qu'il faut, Corinne, m'épargner de vous les dire, ils me feraient trop de mal. Mon père était déjà malade, mais il ne me le dit pas, sa délicatesse et sa fierté l'en empêchèrent. Cependant toute sa lettre exprimait, tant de douleur, et sur mon absence et sur la possibilité de mon mariage avec madame d'Arbigny, que je ne conçois pas encore comment, en la lisant, je n'ai pas prévu le malheur dont j'étais menacé. Je fus assez ému néanmoins pour ne plus hésiter, et j'allai chez madame d'Arbigny, parfaitement décidé à prendre congé d'elle. Elle aperçut bien vite que mon parti était pris, et, se recueillant en elle-même, tout à coup elle se leva et me dit :—Avant de par-

tir il faut que vous sachiez un secret que je rougissais de vous avouer. Si vous m'abandonnez, ce ne sera pas moi seule que vous ferez mourir, et le fruit de ma honte et de mon coupable amour périra dans mon sein avec moi. —Rien ne peut exprimer l'émotion que j'éprouvai ; ce devoir sacré, ce devoir nouveau s'empara de toute mon ame, et je fus soumis à madame d'Arbigny comme l'esclave le plus dévoué.

Je l'aurais épousée, comme elle le voulait, s'il ne se fût pas rencontré dans ce moment les plus grands obstacles à ce qu'un Anglais pût se marier en France, en déclarant, comme il le fallait, son nom à l'officier civil. J'ajournai donc notre union jusqu'au moment où nous pourrions aller ensemble en Angleterre, et je résolus de ne pas quitter madame d'Arbigny jusqu'alors : elle se calma d'abord, quand elle fut tranquillisée sur le danger prochain de mon départ ; mais elle recom-

mença bientôt après à se plaindre et à se montrer tour à tour blessée et malheureuse, de ce que je ne surmontais pas toutes les difficultés pour l'épouser. J'aurais fini par céder à sa volonté; j'étais tombé dans la mélancolie la plus profonde; je passais des jours entiers chez moi, sans pouvoir en sortir; j'étais en proie à une idée que je ne m'avouais jamais et qui me persécutait toujours. J'avais un pressentiment de la maladie de mon père, et je ne voulais pas croire à mon pressentiment, que je prenais pour une faiblesse. Par une bizarrerie, résultat de l'effroi que me causait la douleur de madame d'Arbigny, je combattais mon devoir comme une passion, et ce qu'on aurait pu croire une passion me tourmentait comme un devoir. Madame d'Arbîgny m'écrivait sans cesse pour m'engager à venir chez elle; j'y venais, et quand je la voyais, je ne lui parlais pas de son état, parce que je n'aimais pas à rappeler ce qui

lui donnait des droits sur moi; il me semble à présent qu'elle aussi m'en parlait moins qu'elle n'aurait dû le faire; mais je souffrais trop alors pour rien remarquer.

Enfin, une fois que j'étais resté trois jours chez moi, dévoré de remords, écrivant vingt lettres à mon père et les déchirant toutes, M. de Maltigues, qui ne venait guère me voir, parce que nous ne nous convenions pas, arriva, député par madame d'Arbigny pour m'arracher à ma solitude; mais s'intéressant assez peu, comme vous allez en juger, au succès de son ambassade. Il aperçut en entrant, avant que j'eusse eu le temps de le cacher, que j'avais le visage couvert de larmes.— A quoi bon cette douleur, mon cher, me dit-il? quittez ma cousine, ou bien épousez-la: ces deux partis sont également bons, puisqu'ils en finissent.—Il y a des situations dans la vie, lui répondis-je, où même en se sacrifiant on

ne sait pas encore comment remplir tous ses devoirs.—C'est qu'il ne faut pas se sacrifier, reprit M. de Maltigues; je ne connais, quant à moi, aucune circonstance où cela soit nécessaire: avec de l'adresse on se tire de tout; l'habileté est la reine du monde.—Ce n'est pas l'habileté que j'envie, lui dis-je; mais je voudrais au moins, je vous le répète, en me résignant à n'être pas heureux, ne pas affliger ce que j'aime. —Croyez-moi, dit M. de Maltigues, ne mêlez pas à cette œuvre difficile qu'on appelle vivre le sentiment qui la complique encore plus: c'est une maladie de l'ame, j'en suis atteint quelquefois tout comme un autre; mais quand elle m'arrive, je me dis que cela passera, et je me tiens toujours parole.—Mais, lui répondis-je, en cherchant à rester comme lui dans les idées générales, car je ne pouvais ni ne voulais lui témoigner aucune confiance; quand on pourrait écarter le sentiment, il resterait

toujours l'honneur et la vertu, qui s'opposent souvent à nos désirs en tout genre.—L'honneur, reprit M. de Maltigues: entendez-vous, par l'honneur, se battre quand on est insulté? à cet égard il n'y a pas de doute; mais sous tous les autres rapports, quel intérêt aurait-on à se laisser entraver par mille délicatesses vaines? — Quel intérêt? interrompis-je; il me semble que ce n'est pas là le mot dont il s'agit.—A parler sérieusement, continua M. de Maltigues, il en est peu qui aient un sens aussi clair: je sais bien qu'autrefois l'on disait: *Un honorable malheur, un glorieux revers.* Mais aujourd'hui que tout le monde est persécuté, les coquins, comme ce qu'on est convenu d'appeler les honnêtes gens, il n'y a de différence dans ce monde qu'entre les oiseaux pris au filet et ceux qui y ont échappé.—Je crois à une autre différence, lui répondis-je, la prospérité méprisée et les revers

honorés par l'estime des hommes de bien. — Trouvez-les-moi donc, reprit, M. de Maltigues, ces hommes de bien qui vous consolent de vos peines par leur courageuse estime ; il me semble, au contraire, que la plupart des personnes soi-disant vertueuses, si vous êtes heureux, vous excusent, si vous êtes puissant, vous aiment. C'est très-beau sans doute à vous de ne pas savoir contrarier un père, qui devrait à présent ne plus se mêler de vos affaires ; mais il ne faudrait pas pour cela perdre votre vie ici de toutes les façons ; quant à moi, quoi qu'il m'arrive, je veux à tout prix épargner à mes amis le chagrin de me voir souffrir, et à moi le spectacle du visage alongé de la consolation. — Je croyais, interrompis-je vivement, que le but de la vie d'un honnête homme n'était pas le bonheur, qui ne sert qu'à lui, mais la vertu qui sert aux autres. — La vertu, la vertu.... dit M. de Maltigues, en hésitant un

peu, puis se décidant à la fin, c'est un langage pour le vulgaire, que les augures ne peuvent se parler entre eux sans rire. Il y a de bonnes ames que de certains mots, de certains sons harmonieux remuent encore, c'est pour elles que l'on fait jouer l'instrument ; mais toute cette poésie que l'on appelle la conscience, le dévouement, l'enthousiasme, a été inventée pour consoler ceux qui n'ont pas su réussir dans le monde ; c'est comme le *de profundis* que l'on chante pour les morts. Les vivans, quand ils sont dans la prospérité ne sont pas du tout curieux d'obtenir ce genre d'hommage.

Je fus tellement irrité de ce discours, que je ne pus m'empêcher de dire avec hauteur :—Je serais fâché, Monsieur, si j'avais des droits sur la maison de madame d'Arbigny, qu'elle reçût chez elle un homme qui se permet une telle manière de penser et de s'exprimer.— Vous pouvez à cet égard, répondit

M. de Maltigues, quand il en sera temps, décider ce qu'il vous plaira; mais si ma cousine m'en croit, elle n'épousera point un homme qui se montre si malheureux de la possibilité de cette union; depuis long-temps elle peut vous le dire, je lui reproche sa faiblesse et tous les moyens qu'elle emploie pour un but qui n'en vaut pas la peine.— A ce mot, que l'accent rendait encore plus insultant, je fis signe à M. de Maltigues de sortir avec moi, et pendant le chemin je dois dire qu'il continuait à développer son système avec le plus grand sang-froid du monde; et pouvant mourir dans peu d'instans, il ne disait pas un mot qui fût ni religieux ni sensible. — Si j'avais donné dans toutes vos fadaises, à vous autres jeunes gens, me disait-il, pensez-vous que ce qui se passe dans mon pays ne m'en aurait pas guéri? Quand avez-vous vu que d'être scrupuleux à votre manière servît à rien?—Je conviens avec vous,

lui dis-je, que dans votre pays à présent cela sert un peu moins qu'ailleurs ; mais avec le temps, ou par-delà le temps, tout a sa récompense.—Oui, reprit M. de Maltigues, en faisant entrer le ciel dans ses calculs.—Et pourquoi pas? lui dis-je, l'un de nous va peut-être savoir ce qui en est.—Si c'est moi qui dois mourir, continua-t-il en riant, je suis bien sûr que je n'en saurai rien ; si c'est vous, vous ne reviendrez pas pour éclairer mon ame. —En chemin je pensai que si j'étais tué par M. de Maltigues, je n'avais pris aucune précaution pour faire savoir mon sort à mon père, ni pour donner à madame d'Arbigny une partie de ma fortune à laquelle je lui croyais des droits. Pendant que je faisais ces réflexions, nous passâmes devant la maison de M. de Maltigues, et je lui demandai la permission d'y monter pour écrire deux lettres ; il y consentit : et lorsque nous continuâmes notre route

pour sortir de la ville, je les lui remis et je lui parlai de madame d'Arbigny avec beaucoup d'intérêt en la lui recommandant comme à un ami que je croyais sûr. Cette preuve de confiance le toucha, car il faut observer, à la gloire de de l'honnêteté, que les hommes qui professent le plus ouvertement l'immoralité sont très-flattés si par hasard on leur donne une marque d'estime : la circonstance aussi dans laquelle nous nous trouvions était assez grave pour que M. de Maltigues en fût peut-être ému ; mais comme pour rien au monde il n'aurait voulu qu'on le remarquât il dit en plaisantant ce qui lui était inspiré, je le crois, par un sentiment plus sérieux.

—Vous êtes une honnête créature, mon cher Nelvil, je veux faire pour vous quelque chose de généreux ; on dit que cela porte honheur, et la générosité est en effet une qualité si enfantine qu'elle doit être plutôt récom-

pensée dans le ciel que sur la terre. Mais avant de vous servir, il faut que nos conditions soient bien faites ; quoi que je vous dise, nous ne nous en battrons pas moins.—Je répondis à ces mots par un consentement très-dedaigneux, à ce que je crois, car je trouvais la précaution oratoire au moins inutile. M. de Maltigues continua d'un ton sec et dégagé.—Madame d'Arbigny ne vous convient pas, vos caractères n'ont aucun rapport ensemble ; votre père, d'ailleurs, serait désespéré si vous faisiez ce mariage, et vous seriez désespéré d'affliger votre père ; il vaut donc mieux que, si je vis, ce soit moi qui épouse madame d'Arbigny, et si vous me tuez, il vaut mieux encore qu'elle en épouse un troisième ; car c'est une personne d'une haute sagesse que ma cousine, et qui, lors même qu'elle aime, prend toujours de sages précautions pour le cas où on ne l'aimerait plus. Vous apprendrez tout cela

par ses lettres, je vous les laisse après moi ; vous les trouverez dans mon secrétaire dont voici la clef. Je suis lié avec ma cousine depuis qu'elle est au monde, et vous savez que bien qu'elle soit très-mystérieuse, elle ne me cache aucun de ses secrets ; elle croit que je ne dis que ce que je veux ; il est vrai que je ne suis entraîné par rien ; mais aussi je ne mets pas d'importance à grand'chose, et je pense que nous autres hommes nous nous devons de ne nous rien taire à l'égard des femmes. Aussi-bien si je meurs, c'est pour les beaux yeux de madame d'Arbigny que cet accident m'arrivera, et quoique je sois prêt à périr pour elle de bonne grâce, je ne lui suis pas trop obligé de la situation où elle m'a mis par sa double intrigue. Au reste, ajouta-t-il, il n'est pas dit que vous me tuerez ;—et en achevant ces mots, comme nous étions hors de la ville, il tira son épée et se mit en garde.

Il avait parlé avec une vivacité singulière, et j'étais resté confondu de ce qu'il m'avait dit. L'approche du danger, sans le troubler, l'animait pourtant davantage, et je ne pouvais deviner si c'était la vérité qu'il trahissait, ou le mensonge qu'il forgeait pour se venger. Néanmoins, dans cette incertitude, je ménageai beaucoup sa vie, il était moins adroit que moi dans les exercices du corps, et dix fois j'aurais pu lui plonger mon épée dans le cœur, mais je me contentai de le blesser au bras, et de le désarmer. Il parut sensible à mon procédé, et je lui rappelai, en le conduisant chez lui, la conversation qui avait précédé l'instant où nous nous étions battus. Il me dit alors : — Je suis fâché d'avoir trahi la confiance de ma cousine ; le péril est comme le vin, il monte la tête ; mais enfin, je m'en console ; car vous n'auriez pas été heureux avec madame d'Arbigny ; elle est trop rusée pour

vous. Moi, cela m'est égal ; car bien que je la trouve charmante, et que son esprit me plaise extrêmement, elle ne me fera jamais rien faire à mon détriment, et nous nous servirons très-bien en tout, parce que le mariage rendra nos intérêts communs. Mais vous, qui êtes romanesque, vous auriez été sa dupe. Il ne tenait qu'à vous de me tuer, et je vous dois la vie ; je ne puis donc vous refuser les lettres que je vous avais promises après ma mort. Lisez-les, partez pour l'Angleterre, et ne soyez pas trop tourmenté des chagrins de madame d'Arbigny. Elle pleurera, parce qu'elle vous aime ; mais elle se consolera, parce que c'est une femme assez raisonnable pour ne pas vouloir être malheureuse, et surtout passer pour l'être. Dans trois mois elle sera madame de Maltigues.—Tout ce qu'il me disait était vrai ; les lettres qu'il me montra le prouvèrent. Je restai convaincu que madame d'Arbigny n'était

point dans l'état qu'elle avait feint de m'avouer en rougissant pour me contraindre à l'épouser, et qu'elle m'avait à cet égard indignement trompé. Sans doute elle m'aimait, puisqu'elle le disait dans ses lettres à M. de Maltigues lui-même ; mais elle le flattait avec tant d'art, mais elle lui laissait tant d'espérance, et montrait pour lui plaire un caractère si différent de celui qu'elle m'avait toujours fait voir, qu'il me fut impossible de douter qu'elle ne le ménageât, dans l'intention de l'épouser si notre mariage n'avait pas lieu. Telle était la femme, Corinne, qui m'a coûté pour toujours le repos du cœur et de la conscience !

Je lui écrivis en partant, et je ne la revis plus : et comme M. de Maltiques l'avait prédit, j'ai su depuis qu'elle l'avait épousé. Mais j'étais loin d'envisager alors le malheur qui m'attendait ; je croyais obtenir mon pardon de mon père ; j'étais sûr qu'en lui disant com-

bien j'avais été trompé, il m'aimerait davantage, puisqu'il me saurait plus à plaindre. Après un voyage de près d'un mois, jour et nuit, à travers l'Allemagne, j'arrivai en Angleterre plein de confiance dans l'inépuisable bonté paternelle. Corinne, en débarquant, un papier public m'annonça que mon père n'était plus ! Vingt mois se sont passés depuis ce moment, et il est toujours devant moi comme un fantôme qui me poursuit. Les lettres qui formaient ces mots : *Lord Nelvil vient de mourir*, ces lettres étaient flamboyantes ; le feu du volcan qui est là devant nous est moins effrayant qu'elles. Ce n'est pas tout encore ; j'appris qu'il était mort profondément affligé de mon séjour en France, craignant que je ne renonçasse à la carrière militaire, que je n'épousasse une femme dont il pensait peu de bien et que, me fixant dans un pays en guerre avec la mien, je ne me perdisse entièrement de ré-

putation en Angleterre. Qui sait si ces douloureuses pensées n'ont pas abrégé ses jours! Corinne, Corinne, ne suis-je pas un assassin, ne le suis-je pas, dites-le-moi ?—Non, s'écria-t-elle, non, vous n'êtes que malheureux ; c'est la bonté, c'est la générosité qui vous ont entraîné. Je vous respecte autant que je vous aime: jugez-vous dans mon cœur, prenez-le pour votre conscience. La douleur vous égare ; croyez celle qui vous chérit. Ah! l'amour, tel que je le sens, n'est point une illusion, c'est parce que vous êtes le meilleur, le plus sensible des hommes, que je vous admire et vous adore.—Corinne, lui dit Oswald, cet hommage ne m'est pas dû ; mais il se peut cependant que je ne sois pas si coupable; mon père m'a pardonné avant de mourir ; j'ai trouvé dans un dernier écrit de lui, qui m'était adressé, de douces paroles ; une lettre de moi lui était parvenue, qui m'avait un peu justifié; mais le mal était fait, et la

douleur qui venait de moi avait déchiré son cœur.

Quand je rentrai dans son château, quand ses vieux serviteurs m'entourèrent, je repoussai leurs consolations, je m'accusai devant eux, j'allai me prosterner sur sa tombe, j'y jurai, comme si le temps de réparer existait encore pour moi, que jamais je ne me marierais sans le consentement de mon père. Hélas! que promettais-je à celui qui n'était plus! Que signifiaient alors ces paroles de mon délire! Je dois les considérer au moins comme un engagement de ne rien faire qu'il eût désapprouvé pendant sa vie, Corinne, chère amie, pourquoi ces mots vous troublent-ils? Mon père a pu me demander le sacrifice d'une femme dissimulée, qui ne devait qu'à son adresse le goût qu'elle m'inspirait; mais la personne la plus vraie, la plus naturelle et la plus généreuse, celle pour qui j'ai senti le premier amour, celui qui pu-

rifie l'ame au lieu de l'égarer, pourquoi les êtres célestes voudraient-ils me séparer d'elle ?

Lorsque j'entrai dans la chambre de mon père, je vis son manteau, son fauteuil, son épée, qui étaient encore là comme autrefois ; encore là : mais sa place était vide, et mes cris l'appelaient en vain ! Ce manuscrit, ce recueil de ses pensées est tout ce qui me répond ; vous en connaissez déjà quelques morceaux, dit Oswald en le donnant à Corinne ; je le porte toujours avec moi ; lisez ce qu'il écrivait sur le devoir des enfans envers leurs parens ; lisez, Corinne ; votre douce voix me familiarisera peut-être avec ces paroles. Corinne obéit à la volonté d'Oswald et lut ce qui suit :

« Ah ! qu'il faut peu de chose pour « rendre défians d'eux-mêmes un père, « une mère avancés dans la vie ; ils « croient aisément qu'ils sont de trop sur « la terre. A quoi se croiraient-ils bons

“ pour vous, qui ne leur demandez
“ plus de conseils ? Vous vivez en en-
“ tier dans le moment présent ; vous y
“ êtes consigné par une passion domi-
“ nante ; et tout ce qui ne se rapporte
“ pas à ce moment vous paraît antique
“ et suranné. Enfin, vous êtes telle-
“ ment en votre personne, et de cœur
“ et d'esprit, que, croyant former à
“ vous seul un point historique, les
“ ressemblances éternelles entre le
“ temps et les hommes échappent à
“ votre attention ; et l'autorité de l'ex-
“ périence vous semble une fiction, ou
“ une vaine garantie destinée unique-
“ ment au crédit des vieillards et aux
“ dernières jouissances de leur amour-
“ propre. Quelle erreur est la vôtre !
“ Le monde, ce vaste théâtre, ne change
“ pas d'acteurs ; c'est toujours l'homme
“ qui s'y montre en scène ; mais l'hom-
“ me ne se renouvelle point, il se di-
“ versifie : et comme toutes ses formes
“ sont dépendantes de quelques pas-

" sions principales dont le cercle est
" depuis long-temps parcouru, il est
" rare que, dans les petites combinai-
" sons de la vie privée, l'expérience,
" cette science du passé, ne soit la
" source féconde des enseignemens les
" plus utiles.

" Honneur donc aux pères et aux
" mères, honneur à eux, honneur et
" respect, ne fût-ce que pour leur règne
" passé; pour ce temps dont ils ont
" été seuls maîtres et qui ne reviendra
" plus; ne fût-ce que pour ces années
" à jamais perdues, et dont ils portent
" sur le front l'auguste empreinte.

" Voilà votre devoir, enfans pré-
" somptueux, et qui paraissez impa-
" tiens de courir seuls dans la route de
" la vie. Ils s'en iront, vous n'en pou-
" vez douter, ces parens qui tardent à
" vous faire place; ce père dont les
" discours ont encore une teinte de
" sévérité qui vous blesse; cette mère
" dont le vieil âge vous impose des

« soins qui vous importunent ; ils s'en
« iront, ces surveillans attentifs de vo-
« tre enfance, et ces protecteurs ani-
« més de votre jeunesse : ils s'en iront,
« et vous chercherez en vain de meil-
« leurs amis ; ils s'en iront, et dès qu'ils
« ne seront plus, ils se présenteront à
« vous sous un nouvel aspect ; car le
« temps qui vieillit les gens présens à
« notre vue, les rajeunit pour nous
« quand la mort les a fait disparaître ;
« le temps leur prête alors un éclat qui
« nous était inconnu : nous les voyons
« dans le tableau de l'éternité où il n'y
« a plus d'âge, comme il n'y a plus de
« graduation ; et s'ils avaient laissé sur
« la terre un souvenir de leur vertu,
« nous les ornerions en imagination
« d'un rayon céleste, nous les suivrions
« de nos regards dans le séjour des élus,
« nous les contemplerions dans ces de-
« meures de gloire et de félicité ; et,
« près des vives couleurs dont nous
« composerions leur sainte auréole,

“ nous nous trouverions effacés au mi-
“ lieu même de nos beaux jours, au
“ milieu des triomphes dont nous
“ sommes le plus éblouis.” (26)

Corinne, s'écria lord Nelvil avec une douleur déchirante, pensez-vous que c'est contre moi qu'il écrivait ces éloquentes plaintes ?—Non, non, répondit Corinne ; vous savez qu'il vous chérissait, qu'il croyait à votre tendresse ; et je tiens de vous que ces réflexions furent écrites long-temps avant que vous eussiez eu le tort que vous vous reprochez. Ecoutez plutôt, continua Corinne, en parcourant le recueil qu'elle avait encore entre les mains, écoutez ces réflexions sur l'indulgence, qui sont écrites quelques pages plus loin :

“ Nous marchons dans la vie, envi-
“ ronnés de piéges et d'un pas chance-
“ lant ; nos sens se laissent séduire par
“ des amorces trompeuses ; notre ima-
“ gination nous égare par de fausses

" lueurs; et notre raison elle-même
" reçoit chaque jour de l'expérience le
" degré de lumière qui lui manquait
" et la confiance dont elle a besoin.
" Tant de dangers unis à une si grande
" faiblesse; tant d'intérêts divers, avec
" une prévoyance limitée, une capa-
" cité si restreinte; enfin tant de choses
" inconnues et une si courte vie: toutes
" ces circonstances, toutes ces condi-
" tions de notre nature, ne sont-elles
" pas pour nous un avertissement du
" haut rang que nous devons accorder
" à l'indulgence dans l'ordre des vertus
" sociales?—Hélas! où est-il l'homme
" qui soit exempt de faiblesses? Où
" est-il l'homme qui n'ait aucun re-
" proche à se faire? Où est-il l'homme
" qui puisse regarder en arrière de sa
" vie sans éprouver un seul remords
" ou sans connaître aucun regret?
" Celui-là seul est étranger aux agita-
" tions d'une ame timorée, qui ne s'est
" jamais examiné lui-même, qui n'a

" jamais séjourné dans la solitude de sa
" conscience." (27)

Voilà, reprit Corinne, les paroles que votre père vous adresse du haut du ciel, voilà celles qui sont pour vous. —Cela est vrai, dit Oswald; oui, Corinne, vous êtes l'ange des consolations, vous me faites du bien; mais si j'avais pu le voir un moment avant sa mort, s'il avait su de moi que je n'étais pas indigne de lui, s'il m'avait dit qu'il le croyait, je ne serais pas agité par les remords comme le plus criminel des hommes; je n'aurais pas cette conduite vacillante, cette ame troublée qui ne promet de bonheur à personne. Ne m'accusez pas de faiblesse, mais le courage ne peut rien contre la conscience: c'est d'elle qu'il vient; comment pourrait-il triompher d'elle? A présent même que l'obscurité s'avance, il me semble que je vois dans ces nuages les sillons de la foudre qui me condamne. Corinne! Corinne! rassurez votre mal-

heureux ami, ou laissez-moi coucher sur cette terre, qui s'entr'ouvrira peut-être à mes cris, et me laissera pénétrer jusqu'au séjour des morts.—

# LIVRE XII.

## LE VÉSUVE ET LA CAMPAGNE DE NAPLES.

### CHAPITRE PREMIER.

Lord Nelvil resta long-temps anéanti après le récit cruel qui avait ébranlé toute son ame. Corinne essaya doucement de le rappeler à lui-même; la rivière de feu qui tombait du Vésuve, rendue visible enfin par la nuit, frappa vivement l'imagination troublée d'Oswald. Corinne profita de cette impression pour l'arracher aux souvenirs qui l'agitaient, et se hâta de l'entraîner avec elle sur le rivage de cendres de la lave enflammée.

Le terrain qu'ils traversèrent, avant d'y arriver, fuyait sous leurs pas, et semblait les repousser loin d'un séjour ennemi de tout ce qui a vie: la nature

n'est plus dans ces lieux en relation avec l'homme. Il ne peut plus s'en croire le dominateur ; elle échappe à son tyran par la mort. Le feu du torrent est d'une couleur funèbre ; néanmoins quand il brûle les vignes ou les arbres, on en voit sortir une flamme claire et brillante; mais la lave même est sombre, telle qu'on se représente un fleuve de l'enfer ; elle roule lentement comme un sable noir de jour et rouge la nuit. On entend, quand elle approche, un petit bruit d'étincelles qui fait d'autant plus de peur qu'il est léger, et que la ruse semble se joindre à la force : le tigre royal arrive ainsi secrètement à pas comptés. Cette lave avance, avance sans jamais se hâter et sans perdre un instant ; si elle rencontre un mur élevé, un édifice quelconque qui s'oppose à son passage, elle s'arrête, elle amoncelle devant l'obstacle ses torrens noirs et bitumineux, et l'ensevelit enfin sous ses vagues brûlantes. Sa

marche n'est point assez rapide pour que les hommes ne puissent pas fuir devant elle; mais elle atteint, comme le temps, les imprudens et les vieillards qui, le voyant venir lourdement et silencieusement, s'imaginent qu'il est aisé de lui échapper. Son éclat est si ardent, que pour la première fois la terre se réfléchit dans le ciel, et lui donne l'apparance d'un éclair continuel: ce ciel, à son tour, se répète dans la mer, et la nature est embrasée par cette triple image du feu.

Le vent se fait entendre et se fait voir par des tourbillons de flamme dans le gouffre d'où sort la lave. On a peur de ce qui se passe au sein de la terre, et l'on sent que d'étranges fureurs la font trembler sous nos pas. Les rochers qui entourent la source de la lave sont couverts de souffre, de bitume, dont les couleurs ont quelque chose d'infernal. Un vert livide, un jaune brun, un rouge sombre, forment comme une

dissonance pour les yeux, et tourmentent la vue, comme l'ouïe serait déchirée par ces sons aigus que faisaient entendre les sorcières quand elles appelaient, de nuit, la lune sur la terre. Tout ce qui entoure le volcan rappelle l'enfer, et les descriptions des poètes sont sans doute empruntées de ces lieux. C'est là que l'on conçoit comment les hommes ont cru à l'existence d'un génie malfaisant qui contrariait le desseins de la Providence. On a dû se demander, en contemplant un tel séjour si la bonté seule présidait aux phénomènes de la création, ou bien si quelque principe caché forçait la nature comme l'homme, à la férocité. —Corinne, s'écria lord Nelvil, est-ce de ces bords infernaux que part la douleur? L'ange de la mort prend-il son vol de ce sommet? Si je ne voyais pas ton céleste regard je perdrais ici jusqu'au souvenir des œuvres de la divinité qui décorent le monde, et cepen-

dant cet aspect de l'enfer, tout affreux qu'il est, me cause moins d'effroi que les remords du cœur. Tous les périls peuvent être bravés, mais comment l'objet qui n'est plus pourrait-il nous délivrer des torts que nous nous reprochons envers lui ? Jamais ! Jamais ! Ah ! Corinne, quelle parole de fer et de feu ! Les supplices inventés par les rêves de la souffrance, la roue qui tourne sans cesse, l'eau qui fuit dès qu'on veut en approcher, les pierres qui retombent à mesure qu'on les soulève, ne sont qu'une faible image pour exprimer cette terrible pensée, l'impossible et l'irréparable !—

Un silence profond régnait autour d'Oswald et de Corinne ; leurs guides eux-mêmes s'étaient retirés dans l'éloignement ; et comme il n'y a près du cratère ni animal, ni insecte, ni plante, on n'y entendait que le sifflement de la flamme agitée. Néanmoins, un bruit de la ville arriva jusques dans ce lieu ;

c'était le son des cloches qui se faisait entendre à travers les airs; peut-être célébraient-elles la mort, peut-être annonçaient-elles la naissance; n'importe, elles causèrent une douce émotion aux voyageurs.—Cher Oswald, dit Corinne, quittons ce désert, redescendons vers les vivans; mon ame est ici mal à l'aise. Toutes les autres montagnes, en nous rapprochant du ciel, semblent nous élever au-dessus de la vie terrestre; mais ici je ne sens que du trouble et de l'effroi; il me semble voir la nature traitée comme un criminel, et condamnée, comme un être dépravé, à ne plus sentir le souffle bienfaisant de son créateur. Ce n'est sûrement pas ici le séjour des bons, allons-nous-en.

Une pluie abondante tombait pendant que Corinne et lord Nelvil redescendaient vers la plaine. Leurs flambeaux étaient à chaque instant prêts à s'éteindre. Les Lazzaroni les accompagnaient en poussant des cris continuels

qui pourraient inspirer de la terreur à qui ne saurait pas que c'est leur façon d'être habituelle. Mais ces hommes sont quelquefois agités par un superflu de vie dont ils ne savent que faire, parce qu'ils réunissent au même degré la paresse et la violence. Leur phyionomie plus marquée que leur caractère semble indiquer un genre de vivacité dans lequel l'esprit et le cœur n'entrent pour rien. Oswald inquiet que la pluie ne fît du mal à Corinne, que la lumière ne leur manquât, enfin qu'elle ne fût exposée à quelques dangers, ne s'occupait plus que d'elle ; et cet intérêt si tendre remit son ame par degrés de l'état où l'avait jeté la confidence qu'il lui avait faite. Ils retrouvèrent leur voiture au pied de la montagne ; ils ne s'arrêtèrent point aux ruines d'Herculanum, qu'on a comme ensevelies de nouveau pour ne pas renverser la ville de Portici qui est bâtie sur cette ville ancienne. Ils arrivèrent à Naples vers minuit,

et Corinne promit à lord Nelvil, en le quittant, de lui remettre le lendemain matin l'histoire de sa vie.

## CHAPITRE VI.

En effet, le lendemain matin, Corinne voulut s'imposer l'effort qu'elle avait promis, et, bien que la connaissance plus intime qu'elle avait acquise du caractère d'Oswald redoublât son inquiétude, elle sortit de sa chambre, portant ce qu'elle avait écrit, tremblante, et résolue néanmoins à le donner. Elle entra dans le salon de l'auberge où ils demeuraient tous les deux : Oswald y était, et venait de recevoir des lettres de l'Angleterre. Une de ces lettres était sur la cheminée, et l'écriture frappa tellement Corinne, qu'avec un trouble inexprimable elle lui demanda de qui elle était ?—C'est de lady Edgermond, répondit Oswald. —Vous êtes en correspondance avec

elle? interrompit Corinne. — Lord Edgermond était l'ami de mon père, reprit Oswald, et puisque le hasard m'a fait vous parler d'elle, je ne vous dissimulerai point que mon père avait pensé qu'il pouvait me convenir un jour d'épouser Lucile Edgermond sa fille.—Grand Dieu! s'écria Corinne, et elle tomba sur une chaise, presque évanouie.

—D'où vient cette émotion cruelle, dit lord Nelvil? que pouvez-vous craindre de moi, Corinne, quand je vous aime avec idolâtrie? Si mon père m'avait, en mourant, demandé d'épouser Lucile, sans doute je ne me croirais pas libre, et je me serais éloigné de votre charme irrésistible; mais il n'a fait que me conseiller ce mariage, en m'écrivant lui-même qu'il ne pouvait pas juger Lucile, puisqu'elle n'était encore qu'un enfant. Je ne l'ai vue moi-même qu'une fois, à peine alors avait-elle douze ans. Je n'ai pris avec sa mère

aucun engagement avant de partir; cependant les incertitudes, le trouble que vous avez pu remarquer dans ma conduite, venaient uniquement de ce désir de mon père : avant de vous connaître, je souhaitais de pouvoir l'accomplir, tout fugitif qu'il était, comme une espèce d'expiation envers lui, comme une manière de prolonger aprèss a mort l'empire de sa volonté sur mes résolutions; mais vous avez triomphé de tout moi-même, et j'ai seulement besoin de me faire pardonner ce qui dans ma conduite a dû vous paraître de la faiblesse et de l'irrésolution. Corinne, on ne se relève jamais entièrement de la douleur que j'ai éprouvée : elle flétrit l'espérance, elle donne un sentiment de timidité pénible et douloureux; la destinée m'a tant fait de mal, qu'alors même qu'elle semble m'offrir le plus grand bien, je me défie encore d'elle. Mais, chère amie, ces inquiétudes sont dissipées, je suis à toi

pour toujours, à toi! Je me dis que si mon père vous avait connue, c'est vous qu'il aurait choisie pour la compagne de ma vie, c'est vous. . . . . .—Arrêtez, s'écria Corinne, en fondant en pleurs je vous en conjure, ne me parlez pas ainsi.—

Pourquoi vous opposeriez-vous, dit lord Nelvil, au plaisir que je trouve à vous unir dans ma pensée avec le souvenir de mon père, à confondre ainsi dans mon cœur tout ce qui m'est cher et sacré—Vous ne le pouvez pas, interrompit Corinne; Oswald, je sais trop que vous ne le pouvez pas.—Juste ciel, reprit lord Nelvil, qu'avez-vous à m'apprendre? Donnez-moi cet ecrit qui doit contenir l'histoire de votre vie, donnez-le-moi. — Vous l'aurez, reprit Corinne; mais, je vous en conjure, encore huit jours de grâce, seulement huit jours. Ce que j'ài appris ce matin m'oblige à quelques détails de plus.— Comment dit Oswald, quel rapport

avez-vous ?.........—N'exigez pas que je vous réponde à présent, interrompit Corinne, bientôt vous saurez tout, et ce sera peut-être la fin, la terrible fin de mon bonheur ; mais, avant cet instant, je veux que nous voyions ensemble la campagne heureuse de Naples, avec un sentiment encore doux, avec une ame encore accessible à cette ravissante nature ; je veux consacrer, de quelque manière dans ces beaux lieux, l'époque la plus solennelle de ma vie : il faut que vous conserviez un dernier souvenir de moi, telle que j'étais, telle que j'aurais toujours été, si mon cœur s'était défendu de vous aimer.— Ah ! Corinne, dit Oswald, que voulez-vous m'annoncer par ces paroles sinistres ? Il ne se peut pas que vous ayez rien à m'apprendre qui refroidisse et ma tendresse et mon admiration. Pourquoi donc prolonger encore de huit jours cette anxiété, ce mystère, qui semble élever un barrière entre

nous?—Cher Oswald, je le veux, répondit Corinne, pardonnez-moi ce dernier acte de pouvoir; bientôt vous seul déciderez de nous deux: j'attendrai mon sort de votre bouche, sans murmurer, s'il est cruel; car je n'ai sur cette terre ni sentimens ni liens qui me condamnent à survivre à votre amour.—En achevant ces mots, elle sortit, en repoussant doucement avec sa main Oswald qui voulait la suivre.

## CHAPITRE III.

Corinne avait résolu de donner une fête à lord Nelvil pendant les huit jours de délai qu'elle avait demandés : et cette idée d'une fête s'unissait pour elle aux sentimens les plus mélancoliques. En examinant le caractère d'Oswald, il était impossible qu'elle ne fût pas inquiète de l'impression qu'il recevrait par ce qu'elle avait à lui dire. Il fallait juger Corinne en poète, en artiste, pour lui pardonner le sacrifice de son rang, de sa famille, de son pays, de son nom, à l'enthousiasme du talent et des beaux-arts. Lord Nelvil avait sans doute tout l'esprit nécessaire pour admirer l'imagination et le génie ; mais il croyait que les relations de la vie sociale devaient l'emporter sur tout, et que la première

destination des femmes et même des hommes n'était pas l'exercice des facultés intellectuelles, mais l'accomplissement des devoirs particuliers à chacun. Les remords cruels qu'il avait éprouvés, en s'écartant de la ligne qu'il s'était tracée, avaient encore fortifié les principes sévères de moralité innés en lui. Les mœurs d'Angleterre, les habitudes et les opinions d'un pays où l'on se trouve si bien du respect le plus scrupuleux pour les devoirs, comme pour les lois, le retenaient dans des liens assez étroits à beaucoup d'égards; enfin, le découragement qui naît d'une profonde tristesse fait aimer ce qui est dans l'ordre naturel, ce qui va de soi-même, et n'exige point de résolution nouvelle, ni de décision contraire aux circonstances qui nous sont marquées par le sort.

L'amour d'Oswald pour Corinne avait modifié toute sa manière de sentir; mais l'amour n'efface jamais en-

tièrement le caractère, et Corinne apercevait ce caractère à travers la passion qui en triomphait; et peut-être même le charme de lord Nelvil tenait-il beaucoup à cette opposition entre sa nature et son sentiment; opposition qui donnait un nouveau prix à tous les témoignages de sa tendresse. Mais l'instant approchait où les inquiétudes fugitives que Corinne avait constamment écartées, et qui n'avaient mêlé qu'un trouble léger et rêveur à la félicité dont elle jouissait, devaient décider de sa vie. Cette ame née pour le bonheur, accoutumée aux sensations mobiles du talent de la poésie, s'étonnait de l'âpreté, de la fixité de la douleur; un frémissement que n'éprouvent point les femmes résignées depuis long-temps à souffrir agitait alors tout son être.

Cependant, au milieu de la plus cruelle anxiété, elle préparait secrètement une journée brillante qu'elle voulait encore passer avec Oswald. *Son*

imagination et sa sensibilité s'unissaient ainsi d'une manière romanesque. Elle invita les Anglais qui étaient à Naples, quelques Napolitains et Napolitaines dont la société lui plaisait, et le matin du jour qu'elle avait choisi pour être tout à la fois et celui d'une fête et la veille d'un aveu qui pouvait détruire à jamais son bonheur, un trouble singulier animait ses traits, et leur donnait une expression toute nouvelle. Des yeux distraits pouvaient prendre cette expression si vive pour de la joie ; mais ses mouvemens agités et rapides, ses regards qui ne s'arrêtaient sur rien ne prouvaient que trop à lord Nelvil ce qui se passait dans son ame. C'est en vain qu'il essayait de la calmer par les protestations les plus tendres.—Vous me direz cela dans deux jours, lui disait-elle, si vous pensez toujours de même : à présent ces douces paroles ne me font que du mal,—et elle s'éloignait de lui.

Les voitures qui devaient conduire la société que Corinne avait invitée arrivèrent à la fin du jour, au moment où le vent de mer s'élève, et, rafraîchissant l'air, permet à l'homme de contempler la nature. La première station de la promenade fut au tombeau de Virgile. Corinne et sa société s'y arrêtèrent avant de traverser la grotte de Pausilipe. Ce tombeau est placé dans le plus beau site du monde ; le golphe de Naples lui sert de perspective. Il y a tant de repos et de magnificence dans cet aspect, qu'on est tenté de croire que c'est Virgile lui-même qui l'a choisi ; ce simple vers des Géorgiques aurait pu servir d'épitaphe :

*Illo Virgilium me tempore dulcis alebat*
*Parthenope* . . . . . . . . . . . . (a).

ses cendres y reposent encore, et la

---

(a) Dans ce temps-là, la douce Parthénope m'accueillait.

mémoire de son nom attire dans ce lieu les hommages de l'univers. C'est tout ce que l'homme, sur cette terre, peut arracher à la mort.

Pétrarque a planté un laurier sur ce tombeau, et Pétrarque n'est plus et le laurier se meurt. La foule des étrangers qui sont venus honorer la mémoire de Virgile ont écrit leurs noms sur les murs qui environnent l'urne. L'on est importuné par ces noms obscurs qui semblent là seulement pour troubler la paisible idée de solitude que ce séjour fait naître. Il n'y a que Pétrarque qui fût digne de laisser une trace durable de son voyage au tombeau de Virgile. On redescend en silence de cet asile funéraire de la gloire : on se rappelle et les pensées et les images que le talent du poète a consacrées pour toujours. Admirable entretien avec les races futures, entretien que l'art d'écrire perpétue et renouvelle ! Ténèbres de la mort, qu'êtes-vous donc ? Les idées, les

sentimens, les expressions d'un homme subsistent, et ce qui était lui ne subsisterait plus! Non, une telle contradiction dans la nature est impossible.

Oswald, dit Corinne à lord Nelvil, les impressions que vous venez d'éprouver préparent mal pour une fête; mais combien, ajouta-t-elle avec une sorte d'exaltation dans le regard, combien de fêtes se sont passées non loin des tombeaux!—Chère amie, répondit Oswald, d'où vient cette peine secrète qui vous agite? Confiez-vous à moi, je vous ai dû six mois les plus fortunés de ma vie; peut-être aussi pendant ce temps ai-je répandu quelque douceur sur vos jours. Ah! qui pourrait être impie envers le bonheur! Qui pourrait se ravir la jouissance suprême de faire du bien à une ame telle que la vôtre! Hélas! c'est déjà beaucoup que de se sentir nécessaire au plus humble des mortels; mais être nécessaire à Corinne, croyez-moi, c'est trop de gloire,

c'est trop de délices pour y renoncer.— Je crois à vos promesses, répondit Corinne; mais n'y a-t-il pas des momens où quelque chose de violent et de bizarre s'empare du cœur et accélère ses battemens avec une agitation douloureuse.—

Ils traversèrent la grotte de Pausilipe aux flambeaux: on la passe ainsi, même à l'heure de midi, car c'est une grotte creusée sous la montagne pendant près d'un quart de lieue, et lorsqu'on est au milieu, l'on aperçoit à peine le jour aux deux extrémités. Un retentissement extraordinaire se fait entendre sous cette longue voûte; les pas des chevaux, les cris de leurs conducteurs, font un bruit étourdissant qui ne laisse dans la tête aucune pensée suivie. Les chevaux de Corinne traînaient sa voiture avec une étonnante rapidité, et cependant elle n'était pas encore contente de leur vitesse, et disait à lord Nelvil :—Mon cher Oswald, comme ils avancent len-

tement! faites donc qu'ils se pressent. —D'où vous vient cette impatience, Corinne? répondit Oswald: autrefois, quand nous étions ensemble, vous ne cherchiez pas à précipiter les heures, vous en jouissiez.—A présent, dit Corinne, il faut que tout se décide; il faut que tout arrive à son terme; et je me sens le besoin de tout hâter, fût-ce ma mort.—

Au sortir de la grotte on éprouve une vive sensation de plaisir en retrouvant le jour et la nature, et quelle nature que celle qui s'offre alors aux regards! Ce qui manque souvent à la campagne d'Italie, ce sont les arbres; l'on en voit dans ce lieu en abondance. La terre d'ailleurs y est couverte de tant de fleurs, que c'est le pays où l'on peut le mieux se passer de ces forêts qui sont la plus grande beauté de la nature dans toute autre contrée. La chaleur est si grande à Naples qu'il est impossible de se promener, même à l'ombre, pen-

dant le jour; mais le soir ce pays ouvert, entouré par la mer et le ciel, s'offrent en entier à la vue, et l'on respire la fraîchenr de toutes parts. La transparence de l'air, la variété des sites, les formes pittoresques des montagnes caractérisent si bien l'aspect du royaume de Naples, que les peintres en dessinent les paysages de préférence. La nature a dans ce pays une puissance et une originalité que l'on ne peut expliquer par aucun des charmes que l'on recherche ailleurs.

—Je vous fais passer, dit Corinne à ceux qui l'accompagnaient, sur les bords du lac d'Averne, près du Phlégéton, et voilà devant vous le temple de la Sibylle de Cumes. Nous traversons les lieux célébrés sous le nom des délices de Bayes; mais je vous propose de ne pas vous y arrêter dans ce moment. Nous recueillerons les souvenirs de l'histoire et de la poésie qui nous entourent ici quand nous serons arrivés

dans un lieu d'où nous pourrons les apercevoir tous à la fois.—

C'était sur le cap Misène que Corinne avait fait préparer les danses et la musique. Rien n'était plus pittoresque que l'arrangement de cette fête. Tous les matelots de Bayes étaient vêtus avec des couleurs vives et bien contrastées; quelques orientaux qui venaient d'un bâtiment levantin, alors dans le port, dansaient avec des paysannes des îles voisines d'Ischia et de Procida, dont l'habillement a conservé de la ressemblance avec le costume grec; des voix parfaitement justes se faisaient entendre dans l'éloignement, et les instrumens se répondaient derrière les rochers, d'échos en échos, comme si les sons allaient se perdre dans la mer. L'air qu'on respirait était ravissant; il pénétrait l'ame d'un sentiment de joie qui animait tous ceux qui étaient là, et s'empara même de Corinne. On lui proposa de se mêler à la danse des paysan-

nes, et d'abord elle y consentit avec plaisir ; mais à peine eut-elle commencé, que les sentimens les plus sombres lui rendirent odieux les amusemens auxquels elle prenait part, et, s'éloignant rapidement de la danse et de la musique, elle alla s'asseoir à l'extrémité du cap sur le bord de la mer. Oswald se hâta de l'y suivre ; mais comme il arrivait près d'elle, la société qui les accompagnait le rejoignit aussitôt pour supplier Corinne d'improviser dans ce beau lieu. Son trouble était tel en ce moment, qu'elle se laissa ramener vers le tertre élevé où l'on avait placé sa lyre, sans pouvoir réfléchir à ce qu'on attendait d'elle.

## CHAPITRE IV.

Cependant Corinne souhaitait que Oswald l'entendît encore une fois, comme au jour du Capitole, avec tout le talent qu'elle avait reçu du ciel ; si ce talent devait être perdu pour jamais, elle voulait que ses derniers rayons, avant de s'éteindre, brillassent pour celui qu'elle aimait. Ce désir lui fit trouver dans l'agitation même de son ame l'inspiration dont elle avait besoin. Sa lyre était préparée, et tous ses amis impatiens de l'entendre. Le peuple même qui la connoissait de réputation, ce peuple qui dans le midi est par l'imagination bon juge de la poésie, entourait en silence l'enceinte où les amis de Corinne étaient placés, et tous

ces visages napolitains exprimaient par leur vive physionomie l'attention la plus animée. La lune se levait à l'horizon; mais les derniers rayons du jour rendaient encore sa lumière très-pâle. Du haut de la petite colline qui s'avance dans la mer et forme le cap Misène on découvrait parfaitement le Vésuve, le golphe de Naples, les îles dont il est parsemé, et la campagne qui s'étend depuis Naples jusqu'à Gaëte, enfin la contrée de l'univers où les volcans, l'histoire et la poésie ont laissé le plus de traces. Aussi d'un commun accord, tous les amis de Corinne lui demandèrent-ils de prendre pour sujet des vers qu'elle allait chanter *les souvenirs que ces lieux retraçaient*. Elle accorda sa lyre et commença d'une voix altérée. Son regard était beau; mais qui la connaissait comme Oswald pouvait y démêler l'anxiété de son ame; elle essaya cependant de contenir sa peine, et de s'élever du moins pour

un moment au-dessus de sa situation personnelle.

---

### IMPROVISATION DE CORINNE DANS LA CAMPAGNE DE NAPLES.

" La poésie, la nature et l'histoire
" rivalisent ici de grandeur ; ici l'on
" peut embrasser d'un coup d'œil tous
" les temps et tous les prodiges.

" J'aperçois le lac d'Averne, volcan
" éteint, dont les ondes inspiraient
" jadis la terreur ; l'Achéron, le Phlé-
" géton, qu'une flamme souterraine fait
" bouillonner, sont les fleuves de cet en-
" fer visité par Enée.

" Le feu, cette vie dévorante qui
" crée le monde et le consume, épou-
" vantait d'autant plus que ses lois
" étaient moins connues. La nature
" jadis ne révélait ses secrets qu'à la
" poésie.

" La ville de Cumes, l'antre de la

« Sibylle, le temple d'Apollon, étaient
« sur cette hauteur. Voici le bois où
« fut cueilli le rameau d'or. La terre
« de l'Enéide vous entoure, et les fic-
« tions consacrées par le génie sont
« devenues des souvenirs dont on cherche
« encore les traces.

« Un Triton a plongé dans ces flots
« l Troyen téméraire qui osa défier les
« divinités de la mer par ses chants :
« ces rochers creux et sonores sont tels
« que Virgile les a décrits. L imagina-
« tion est fidèle, quand elle est toute-
« puissante. Le génie de l'homme est
« créateur, quand il sent la nature, imi-
« tateur, quand il croit l'inventer.

« Au milieu de ces masses terribles,
« vieux témoins de la création, l'on
« voit une montagne nouvelle que le
« volcan a fait naître. Ici la terre est
« orageuse comme la mer et ne rentre
« pas comme elle paisiblement dans
« ses bornes. Le lourd élément, soulevé
« par les tremblemens de l'abîme,

" creuse les valées, élève des monts,
" et ses vagues pétrifiées attestent les
" tempétes qui déchirent son sein.

" Si vous frappez sur le col, la voûte
" souterraine retentit. On dirait que
" le monde habité n'est plus qu'une
" surface prête à s'entr'ouvir. La cam-
" pagne de Naples est l'image des pas-
" sions humaines: snlfureuse et fé-
" conde, ses dangers et ses plaisirs
" semblent naître de ces volcans en-
" flammés qui donnent à l'air tant de
" charmes, et font gronder la foudre
" sous nos pas.

" Pline étudiait la nature pour mieux
" admirer l'Italie; il vantait son pays
" comme la plus belle des contrées,
" quand il ne pouvait plus l'honorer
" à d'autres titres. Cherchant la science
" comme un guerrier les conquêtes, il
" partit de ce promontoire même pour
" observer le Vésuve à travers les
" flammes, et ces flammes l'ont con-
" sumé.

" Oh ! souvenir, noble puissance
" ton empire est dans ces lieux ! De
" siècle en siècle, bizarre destinée
" l'homme se plaint de ce qu'il a perdu.
" L'on dirait que les temps écoulés
" sont tous dépositaires à leur tour
" d'un bonheur qui n'est plus ; et tan-
" dis que la pensée s'enorgueillit de ses
" progrès, s'élance dans l'avenir, notre
" ame semble regretter une ancienne
" patrie dont le passé la rapproche.

" Les Romains dont nous envions
" la splendeur, n'enviaient-ils pas la
" simplicité mâle de leurs ancêtres ?
" Jadis ils méprisaient cette contrée
" voluptueuse, et ses délices ne dom-
" tèrent que leurs ennemis. Voyez dans
" le lointain Capoue : elle a vaincu le
" guerrier dont l'ame inflexible résista
" plus long-temps à Rome que l'uni-
" vers.

" Les Romains à leur tour habitèrent
" ces lieux : quand la force de l'ame
" servait seulement à mieux sentir la

“ honte et la douleur, ils s'amollirent
“ sans remords. A Bayes on les a vus
“ conquérir sur la mer un rivage pour
“ leurs palais. Les monts furent creusés
“ pour en arracher des colonnes, et les
“ maîtres du monde, esclaves à leur
“ tour, asservirent la nature pour se
“ consoler d'être asservis.

“ Cicéron a perdu la vie près du
“ promontoire de Gaëte qui s'offre à
“ nos regards. Les triumvirs, sans res-
“ pect pour la postérité, la dépouil-
“ lèrent des pensées que ce grand
“ homme aurait conçues. Le crime des
“ triumvirs dure encore. C'est contre
“ nous encore que leur forfait est com-
“ mis.

“ Cicéron succomba sous le poignard
“ des tyrans. Scipion, plus malheureux
“ fut banni par son pays encore libre.
“ Il termina ses jours non loin de cette
“ rive, et les ruines de son tombeau
“ sont appelées *la tour de la patrie.*
“ Touchante allusion au souvenir dont
“ sa grande ame fut occupée !

“ Marius s'est réfugié dané ces ma-
“ rais de Minturnes, près de la de-
“ meure de Scipion. Ainsi, dans tous
“ les temps, les nations ont persécuté
“ leurs grands hommes ; mais ils sont
“ consolés par l'apothéose, et le ciel où
“ les Romains croyaient commander
“ encore reçoit parmi ses étoiles Ro-
“ mulus, Numa, César : astres nou-
“ veaux qui confondent à nos regards
“ les rayons de la gloire et la lumière
“ céleste.

“ Ce n'est pas assez des malheurs.
“ Voyez à l'extrémité du golfe, l'île
“ de Caprée, où la vieillesse a désarmé
“ Tibère ; où cette ame à la fois cruelle
“ et voluptueuse, violente et fatiguée,
“ s'ennuya même du crime, et voulut
“ se plonger dans les plaisirs les plus
“ bas, comme si la tyrannie ne l'avait
“ pas encore assez dégradée.

“ Le tombeau d'Agrippine est sur
“ ces bords, en face de l'île de Caprée

“ il ne fut élevé qu'après la mort de “ Néron : l'assassin de sa mère pros- “ crivit aussi ses cendres. Il habita “ long-temps à Bayes, au milieu des “ souvenirs de son forfait. Quels mons- “ tres le hasard rassemble sous nos “ yeux ! Tibère et Néron se regar- “ dent.

“ Les îles que les volcans ont fait “ sortir de la mer servirent, presqu'en “ naissant, aux crimes du vieux monde ; “ les malheureux relégués sur ses ro- “ chers solitaires, au milieu des flots, “ contemplaient de loin leur patrie, “ tâchaient de respirer des parfums “ dans les airs, et quelquefois, après “ un long exil, un arrêt de mort leur “ apprenait que leurs ennemis du moins “ ne les avaient pas oubliés.

“ Oh ! terre, toute baignée de sang “ et de larmes, tu n'as jamais cessé de “ produire et des fruits et des fleurs ! “ es-tu donc sans pitié pour l'homme ? “ et sa poussière retourne-t-elle dans

" ton sein maternel sans le faire tres-
" saillir ?"

---

Ici, Corinne se reposa quelques instans. Tous ceux que la fête avait rassemblés jetaient à ses pieds des branches de myrte et de laurier. La lueur douce et pure de la luue embellissait son visage ; le vent frais de la mer agitait ses cheveux pittoresquement, et la nature semblait se plaire à la parer. Corinne cependant fut tout à coup saisie par un attendrissement irrésistible : elle considéra ces lieux enchanteurs, cette soirée enivrante, Oswald qui était là, qui n'y serait peut-être pas toujours, et des larmes coulèrent de ses yeux. La peuple même qui venait de l'applaudir avec tant de bruit respectait son émotion, et tous attendaient en silence que ses paroles fissent partager ce qu'elle éprouvait. Elle préluda quelque temps sur la lyre, et ne

divisant plus son chant en octaves, elle s'abandonna dans ses vers à un mouvement non interrompu.

---

« Quelques souvenirs du cœur, quel-
« ques noms de femmes, réclament
« aussi vos pleurs. C'est à Misène, dans
« le lieu même où nous sommes, que
« la veuve de Pompée, Cornélie, con-
« serva jusqu'à la mort son noble deuil ;
« Agrippine pleura long-temps Ger-
« manicus sur ces bords. Un jour, le
« même assassin qui lui ravit son époux
« la trouva digne de le suivre. L'île de
« Nisida fut témoin des adieux de Bru-
« tus et de Porcie.

« Ainsi les femmes amies des héros
« ont vu périr l'objet qu'elles avaient
« adoré. C'est en vain que pendant
« long-temps elles suivirent ses traces.
« Un jour vint qu'il fallut le quitter.
« Porcie se donne la mort ; Cornélie
« presse contre son sein l'urne sacrée

" qui ne répond plus à ses cris ; Agrip-
" pine, pendant plusieurs années, ir-
" rite en vain le meurtrier de son époux
" et ces créatures infortunées, errant
" comme des ombres sur des plages
" dévastées du fleuve éternel, soupi-
" rent pour aborder à l'autre rive ; dans
" leur longue solitude, elles interrogent
" le silence, et demandent à la nature
" entière, à ce ciel étoilé, comme à
" cette mer profonde, un son d'une
" voix chérie, un accent qu'elles n'en-
" tendront plus.

" Amour, suprême puissance du
" cœur, mystérieux enthousiame qui
" renferme en lui-même la poésie,
" l'héroïsme et la religion! qu'arrive-t-il
" quand la destinée nous sépare de
" celui qui avait le secret de notre ame
" et nous avait donné la vie du cœur,
" la vie céleste? Qu'arrive-t-il quand
" l'absence ou la mort isolent une
" femme sur la terre? Elle languit,
" elle tombe. Combien de fois ces ro-

« chers qui nous entourent n'ont-ils pas « offert leur froid soutien à ces veuves « délaissées qui s'appuyaient jadis sur « le sein d'un ami, sur le bras d'un héros !

« Devant vous est Sorente; là, de- « meurait la sœur du Tasse, quand il « vint en pélerin demander à cette ob- « scure amie un asile contre l'injustice « des princes; ses longues douleurs « avaient presque égaré sa raison; il ne « lui restait que la connaissance des « choses divines, toutes les images de « la terre étaient troublées. Ainsi le ta- « lent, épouvanté du désert qui l'en- « vironne, parcourt l'univers sans trou- « ver rien qui lui ressemble. La nature « pour lui n'a plus d'écho; et le vul- « gaire prend pour la folie ce malaise « d'une ame qui ne respire pas dans ce « monde assez d'air, assez d'enthou- « siasme, assez d'espoir.

« La fatalité, continua Corinne avec

" une émotion toujours croissante, la
" fatalité ne poursuit-elle pas les ames
" exaltées, les poètes dont l'imagina-
" tion tient à la puissance d'aimer et de
" souffrir ? Ils sont les bannis d'une
" autre région, et l'universelle bonté
" ne devait pas ordonner toute chose
" pour le petit nombre des élus ou des
" proscrits. Que voulaient dire les an-
" ciens, quand ils parlaient de la des-
" tinée avec tant de terreur ? Que
" peut-elle cette destinée sur les êtres
" vulgaires et paisibles ? Ils suivent les
" saisons, ils parcourent docilement le
" cours habituel de la vie. Mais la prê-
" tresse qui rendait les oracles se sen-
" tait agitée par une puissance cruelle.
" Je ne sais quelle force involontaire
" précipite le génie dans le malheur :
" il entend le bruit des sphères que les
" organes mortels ne sont pas faits pour
" saisir ; il pénètre les mystères du sen-
" timent inconnus aux autres hommes,

" et son ame recèle un Dieu qu'elle ne
" peut contenir !

" Sublime créateur de cette belle
" nature, protége-nous ! Nos élans
" sont sans force, nos espérances men-
" songères. Les passions exercent en
" nous une tyrannie tumultueuse, qui
" ne nous laisse ni liberté ni repos.
" Peut-être ce que nous ferons demain
" décidera-t-il de notre sort ; peut-
" être hier avons-nous dit un mot que
" rien ne peut racheter. Quand notre
" esprit s'élève aux plus hautes pen-
" sées, nous sentons, comme au som-
" met des édifices élevés, un vertige
" qui confond tous les objets à nos re-
" gards ; mais alors même la douleur,
" la terrible douleur, ne se perd point
" dans les nuages, elle les silonne, elle
" les entr'ouvre. O mon Dieu, que
" veut-elle nous annoncer ? . . . .

A ces mots, une pâleur mortelle couvrit le visage de Corinne ; ses yeux

se fermèrent, et elle serait tombée à terre, si lord Nelvil ne s'était pas à l'instant trouvé près d'elle pour la soutenir.

## CHAPITRE V.

Corinne revint à elle, et la vue d'Oswald, qui avait dans son regard la plus touchante expression d'intérêt et d'inquiétude, lui rendit un peu de calme. Les Napolitains remarquaient avec étonnement la teinte sombre de la poésie de Corinne; ils admiraient l'harmonieuse beauté de ses vers; mais ils auraient souhaité que ces vers fussent inspirés par une disposition moins triste: cars ils ne considéraient les beaux-arts, et parmi les beau-arts la poésie, que comme une manière de se distraire des peines de la vie, et non de creuser plus avant dans ses terribles secrets. Mais les Anglais qui avaient entendu Corinne étaient pénétrés d'admiration pour elle.

Ils étaient ravis de voir ainsi les sentimens mélancoliques exprimés avec l'imagination italienne. Cette belle Corinne dont les traits animés et le regard plein de vie étaient destinés à peindre le bonheur, cette fille du soleil, atteinte par des peines secrètes, ressemblait à ces fleurs encore fraîches et brillantes, mais qu'un point noir causé par une piqûre mortelle menace d'une fin prochaine.

Toute la société s'embarqua pour retourner à Naples ; et la chaleur et le calme qui régnaient alors faisaient goûter vivement le plaisir d'être sur la mer. Goethe a peint, dans une délicieuse romance, ce penchant que l'on éprouve pour les eaux au milieu de la chaleur. La nymphe du fleuve vante au pêcheur le charme de ses flots ; elle l'invite à s'y rafraîchir, et séduit par degrés, enfin il s'y précipite. Cette puissance magique de l'onde ressemble, en quelque manière, au regard du ser-

pent qui attire en effrayant. La vague qui s'élève de loin et se grossit par degré, et se hâte en approchant du rivage, semble correspondre avec un désir secret du cœur, qui commence doucement et devient irrésistible.

Corinne était plus calme ; les délices du beau temps rassuraient son ame ; elle avait relevé les tresses de ses cheveux pour mieux sentir ce qu'il pouvait y avoir d'air autour d'elle ; sa figure était ainsi plus charmante que jamais. Les instrumens à vent qui suivaient dans un autre barque produisaient un effet enchanteur : ils étaient en harmonie avec la mer, les étoiles et la douceur enivrante d'un soir d'Italie ; mais ils causaient une plus touchante émotion encore : ils étaient la voix du ciel au milieu de la nature. — Chère amie, dit Oswald à voix basse, chère amie de mon cœur, je n'oublierai jamais ce jour : en pourra-t-il jamais exister un plus heureux ? — Et en pronon-

çant ces paroles, ses yeux étaient remplis de larmes. L'un des agrémens séducteurs d'Oswald, c'était cette émotion facile et cependant contenue qui mouillait souvent, malgré lui, ses yeux de pleurs : son regard avait alors une expression irrésistible. Quelquefois même, au milieu d'une douce plaisanterie, on s'apercevait qu'il était ébranlé par un attendrissement secret qui se mêlait à sa gaieté et lui donnait un noble charme.—Hélas ! répondit Corinne, non, je n'espère plus un jour tel que celui-ci; qu'il soit béni, du moins comme le dernier de ma vie, s'il n'est pas, s'il ne peut pas être l'aurore d'un bonheur durable.—

## CHAPITRE VI.

Le temps commençait à changer lorsqu'ils arrivèrent à Naples ; le ciel s'obscurcissait, et l'orage, qui s'annonçait dans l'air, agitait déjà fortement les vagues, comme si la tempête de la mer répondait du sein des flots à la tempête du ciel. Oswald avait devancé Corinne de quelques pas, parce qu'il voulait faire apporter des flambeaux pour la conduire plus sûrement jusqu'à sa demeure. En passant sur le quai, il vit des Lazzaroni rassemblés qui criaient assez haut : *Ah ! le pauvre homme, il ne peut pas s'en tirer ; il faut avoir patience, il périra.* — Que dites-vous, s'écria lord Nelvil avec impétuosité ? de qui parlez-vous ? — *D'un pauvre vieillard*, répondirent-ils, *qui se bai-*

*gnait là bas, non loin du môle, mais qui a été pris par l'orage, et n'a pas assez de force pour lutter contre les vagues et regagner le bord.* Le premier mouvement d'Oswald était de se jeter à l'eau ; mais réfléchissant à la frayeur qu'il causerait à Corinne, lorsqu'elle approcherait, il offrit tout l'argent qu'il portait avec lui, et en promit le double à celui qui se jetterait dans l'eau pour retirer le vieillard Les Lazzaroni refusèrent, en disant : *Nous avons trop peur, il y a trop de danger, cela ne se peut pas.* En ce moment, le vieillard disparut sous les flots. Oswald n'hésita plus, et s'élança dans la mer, malgré les vagues qui recouvraient sa tête. Il lutta cependant heureusement contre elles, atteignit le vieillard qui périssait un instant plus tard, le saisit et le ramena sur la rive. Mais le froid de l'eau, les efforts violens d'Oswald contre la mer agitée, lui firent tant de mal, qu'au moment où il apportait le

vieillard sur la rive, il tomba sans connaissance, et sa pâleur était telle en cet état, qu'on devait croire qu'il n'existerait plus. (28)

Corinne passait alors, ne pouvant pas se douter de ce qui venait d'arriver. Elle aperçut une grande foule rassemblée, et entendant crier : *Il est mort*, elle allait s'éloigner, cédant à la terreur que lui inspiraient ces paroles, lorsqu'elle vit un des Anglais qui l'accompagnaient fendre précipitamment la foule. Elle fit quelques pas pour le suivre, et le premier objet qui frappa ses regards ce fut l'habit d'Oswald, qu'il avait laissé sur le rivage en se jetant dans l'eau. Elle saisit cet habit avec un désespoir convulsif, croyant qu'il ne restait plus que cela d'Oswald ; et quand elle le reconnut enfin lui-même, bien qu'il parût sans vie, elle se jeta sur son corps inanimé avec une sorte de transport, et, le pressant dans ses bras avec ardeur, elle eut l'inexpri-

mable bonheur de sentir encore les battemens du cœur d'Oswald, qui se ranimait peut-être à l'approche de Corinne.—Il vit, s'écria-t-elle, il vit ?—Et dans ce moment elle reprit une force, un courage qu'avaient à peine les simples amis d'Oswald. Elle appela tous les secours, elle-même sut les donner ; elle soutenait la tête d'Oswald évanoui ; elle le couvrait de ses larmes, et, malgré la plus cruelle agitation, elle n'oubliait rien, elle ne perdait pas un instant, et ses soins n'étaient point interrompus par sa douleur. Oswald paraissait un peu mieux. Cependant il n'avait point encore repris l'usage de ses sens, Corinne le fit transporter chez elle, et se mit à genoux à côté de lui, l'entoura des parfums qui devaient le ranimer, et l'appelait avec un accent si tendre, si passionné, que la vie devait revenir à cette voix. Oswald l'entendit, rouvrit les yeux et lui serra la main.

Se peut-il que pour jouir d'un tel moment il ait fallu sentir les angoisses de l'enfer ! Pauvre nature humaine ! Nous ne connaissons l'infini que par la douleur; et dans toutes les jouissances de la vie il n'est rien qui puisse compenser le désespoir de voir mourir ce qu'on aime.

— Cruel ! s'écria Corinne, cruel, qu'avez-vous fait ? — Pardonnez, reprit Oswald d'une voix encore tremblante, pardonnez. Dans l'instant où je me suis cru prêt à périr, croyez-moi, chère amie, j'avais peur pour vous. — Admirable expression de l'amour partagé, de l'amour au plus heureux moment de la confiance mutuelle ! Corinne, vivement émue par ces délicieuses paroles, ne put se les rappeler jusqu'à son dernier jour sans un attendrissement qui, pour quelques instants du moins, fait tout pardonner.

## CHAPITRE VII.

Le second mouvement d'Oswald fut de porter sa main sur sa poitrine pour y retrouver le portait de son père : il y était encore ; mais les eaux l'avaient tellement effacé, qu'il était à peine reconnaissable. Oswald, amèrement affligé de cette perte, s'écria : — Mon Dieu ! vous m'enlevez donc jusques à son image !—Corinne pria lord Nelvil de lui permettre de rétablir ce portrait. Il y consentit, mais sans beaucoup d'espoir. Quel fut son étonnement, lorsqu'au bout de trois jours elle le rapporta non-seulement réparé, mais plus frappant de ressemblance encore qu'aupararavant.—Oui, dit Oswald avec ravissement ; oui, vous avez deviné ses traits et sa physionomie. C'est un

miracle du ciel qui vous désigne à moi comme la compagne de mon sort, puisqu'il vous révèle le souvenir de celui qui doit à jamais disposer de moi. Corinne, continua-t-il en se jetant à ses pieds, règne à jamais sur ma vie. Voilà l'anneau que mon père avait donné à sa femme, l'anneau le plus saint, le plus sacré, qui fut offert par la bonne foi la plus noble, accepté par le cœur le plus fidèle ; je l'ôte de mon doigt pour le mettre au tien. Et dans cet instant je ne suis plus libre, tant que vous le conserverez, chère amie, je ne le suis plus. J'en prends l'engagement solennel avant de savoir qui vous êtes ; c'est votre ame que j'en crois, c'est elle qui m'a tout appris. Les événemens de votre vie, s'ils viennent de vous, doivent être nobles comme votre caractère ; s'ils viennent du sort, et que vous en ayez été la victime, je remercie le ciel d'être chargé de les réparer. Ainsi donc, ô ma Corinne, apprenez-moi vos

secrets, vous le devez à celui dont les promesses ont précédé votre confiance.—

—Oswald, répondit Corinne, cette émotion si touchante naît en vous d'une erreur, et je ne puis accepter cet anneau sans la dissiper ; vous croyez que j'ai deviné par une inspiration du cœur les traits de votre père ; mais je dois vous apprendre que je l'ai vu lui-même plusieurs fois.—Vous avez vu mon père, s'écria lord Nelvil, et comment ? dans quel lieu, se peut-il ? ô mon Dieu ! qui donc êtes-vous ?— Voilà votre anneau, dit Corinne avec une émotion étouffée, je dois déjà vous le rendre. Non, reprit Oswald après un moment de silence, je jure de ne jamais être l'époux d'une autre, tant que vous ne me renverrez pas cet anneau. Mais pardonnez au trouble que vous venez d'exciter en mon ame ; des idées confuses se retracent à moi, mon inquiétude est douloureuse.— Je le vois, reprit Corinne, et je vais

l'abréger. Mais déjà votre voix n'est plus la même, et vos paroles sont changées. Peut-être après voir lu mon histoire, peut-être que l'horrible mot adieu......—Adieu, s'écria lord Nelvil, non, chère amie, ce n'est que sur mon lit de mort que je pourrais te le dire. Ne le crains pas avant cet instant.—Corinne sortit, et peu de minutes après Thérésine entra dans la chamber d'Oswald pour lui remettre de la part de sa maîtresse l'écrit qu'on va lire.

# LIVRE XIV.

## HISTOIRE DE CORINNE.

### CHAPITRE PREMIER.

Oswald, je vais commencer par l'aveu qui doit décider de ma vie ; si après l'avoir lu vous ne croyez pas possible de me pardonner, n'achevez point cette lettre et rejetez-moi loin de vous ; mais si, quand vous connaîtrez et le nom et le sort auxquels j'ai renoncé, tout n'est pas brisé entre nous, ce que vous apprendrez ensuite servira peut-être à m'excuser.

Lord Edgermond était mon père ; je suis née en Italie de sa première femme qui était Romaine, et Lucile Edgermond qu'on vous destinait pour épouse est ma sœur du côté paternel ;

elle est le fruit du second mariage de mon père avec une Anglaise.

Maintenant écoutez-moi. Elevée en Italie je perdis ma mère lorsque je n'avais encore que dix ans; mais, comme en mourant elle avait témoigné un extrême désir que mon éducation fût terminée avant que j'allasse en Angleterre, mon père me laissa chez une tante de ma mère, à Florence, jusqu'à l'âge de quinze ans; mes talents, mes goûts, mon caractère même étaient formés quand la mort de ma tante décida mon père à me rappeler près de lui. Il vivait dans une petite ville de Northumberland, qui ne peut, je crois, donner aucune idée de l'Angleterre; mais c'est tout ce que j'en ai connu pendant les six années que j'y ai passées; ma mère dès mon enfance ne m'avait entretenue que du malheur de ne plus vivre en Italie, et ma tante m'avait souvent répété que c'était la crainte de quitter son pays qui avait fait mourir ma mère

de chagrin. Ma bonne tante se persuadait aussi qu'une catholique était damnée quand elle vivait dans un pays protestant ; et bien que je ne partageasse pas cette crainte, cependant l'idée d'aller en Angleterre me causait beaucoup d'effroi.

Je partis avec un sentiment de tristesse inexprimable. La femme qui était venue me chercher ne savait pas l'italien ; j'en disais bien encore quelques mots à la dérobée avec ma pauvre Thérésine qui avait consenti à me suivre, quoiqu'elle ne cessât de pleurer en s'éloignant de sa patrie ; mais il fallut me déshabituer de ces sons harmonieux qui plaisent tant même aux étrangers, et dont le charme était uni pour moi à tous les souvenirs de l'enfance. Je m'avançais vers le nord ; sensation triste et sombre que j'éprouvais, sans en concevoir bien clairement la cause. Il y avait cinq ans que je n'avais vu mon père quand j'arrivai chez lui. Je

pus à peine le reconnaître; il me sembla que sa figure avoit pris un caractère plus grave; cependant il me reçut avec un tendre intérêt, et me dit beaucoup que je ressemblais à ma mère. Ma petite sœur, qui avait alors trois ans, me fut amenée; c'était la figure la plus blanche, les cheveux de soie les plus blonds que j'eusse jamais vus. Je la regardai avec étonnement; car nous n'avons presque pas de ces figures en Italie, mais dès ce moment elle m'intéressa beaucoup; je pris ce jour-là même de ses cheveux pour en faire un bracelet, que j'ai toujours conservé depuis. Enfin, ma belle-mère parut, et l'impression qu'elle me fit la première fois que je la vis s'est constamment accrue et renouvelée pendant les six années que j'ai passées avec elle.

Lady Edgermond aimait exclusivement la province où elle était née, et mon père, qu'elle dominait, lui avait

fait le sacrifice du séjour de Londres où d'Edimbourg. C'était une personne froide, digne, silencieuse, dont les yeux étaient sensibles quand elle regardait sa fille, mais qui avaient d'ailleurs quelque chose de si positif dans l'expression de sa physionomie et dans ses discours, qu'il paraissait impossible de lui faire entendre, ni une idée nouvelle, ni seulement une parole à laquelle elle ne fût pas accoutumée. Elle me reçut bien, mais j'aperçus facilement que toute ma manière la surprenait, et qu'elle se proposait de la changer, si elle le pouvait. L'on ne dit pas un mot pendant le dîner, bien qu'on eût invité quelques personnes du voisinage; je m'ennuyais tellement de ce silence, qu'au milieu du repas j'essayai de parler un peu à un homme âgé qui était assis à côté de moi. Je savais assez bien l'anglais, que mon père m'avait appris dès l'enfance, et je citai dans la conversation des vers Italien très-purs,

très-délicats, mais dans lesquels il était question d'amour; ma belle-mère, qui savait un peu d'italien, me regarda, rougit et donna le signal aux femmes, plutôt qu'à l'ordinaire encore, de se retirer pour aller préparer le thé, et laisser les hommes seuls à table pendant le dessert. Je n'entendais rien à cet usage, qui surprend beaucoup en Italie, où l'on ne peut concevoir aucun agrément dans la société sans les femmes; et je crus, un moment, que ma belle-mère était si indignée contre moi, qu'elle ne voulait pas rester dans la chambre où j'étais. Cependant je me rassurai, parce qu'elle me fit signe de la suivre, et ne m'adressa aucun reproche pendant les trois heures que nous passâmes dans le salon, attendant qne les hommes vinssent nous rejoindre.

Ma belle-mère à souper me dit assez doucement qu'il n'était pas d'usage que les jeunes personnes parlassent, et

que surtout elles ne devaient jamais se permettre de citer des vers où le mot d'amour était prononcé.—Miss Edgermond, ajouta-t-elle, vous devez tâcher d'oublier tout ce qui tient à l'Italie; c'est un pays qu'il serait à désirer que vous n'eussiez jamais connu. —Je passai la nuit à pleurer; mon cœur était oppressé de tristesse; le matin j'allai me promener; il faisait un brouillard affreux je n'aperçus pas le soleil, qui du moins m'aurait rappelé ma patrie; je rencontrai mon père; il vint à moi, et me dit:—Ma chère enfant, ce n'est pas ici comme en Italie, les femmes n'ont d'autre vocation parmi nous que les devoirs domestiques; les talents que vous avez vous désennuieront dans la solitude; peut-être aurez-vous un mari qui s'en fera plaisir; mais dans une petite ville comme celle-ci, tout ce qui attire l'attention excite l'envie, et vous ne trouveriez pas du tout à vous marier, si l'on croyait que vous

avez des goûts étrangers à nos mœurs; ici la manière d'exister doit être soumise aux anciennes habitudes d'une province éloignée. J'ai passé avec votre mère douze ans en Italie, et le souvenir m'en est très-doux; j'étais jeune alors, et la nouveauté me plaisait; à présent je suis rentré dans ma case, et je m'en trouve bien; une vie régulière, même un peu monotone, fait passer le temps sans qu'on s'en aperçoive. Mais il ne faut pas lutter contre les usages du pays où l'on est établi, l'on en souffre toujours; car dans une ville aussi petite que celle où nous sommes, tout se sait, tout se répète: il n'y a pas lieu à l'émulation, mais bien à la jalousie, et il vaut mieux supporter un peu d'ennui, que de rencontrer toujours des visages surpris et malveillans, qui vous demanderaient à chaque instant raison de ce que vous faites.

Non, mon cher Oswald, vous ne pouvez vous faire une idée de la peine

que j'éprouvai en entendant mon père parler ainsi. Je me le rappelais plein de grâce et de vivacité, tel que je l'avais vu dans mon enfance, et je le voyais courbé maintenant sous ce manteau de plomb, que Le Dante décrit dans l'enfer, et que la médiocrité jette sur les épaules de ceux qui passent sous son joug ; tout s'éloignait à mes regards, l'enthousiasme de la nature, des beaux-arts, des sentimens ; et mon ame me tourmentait comme une flamme inutile qui me dévorait moi-même, n'ayant plus d'alimens au-dehors. Comme je suis naturellement douce, ma belle-mère n'avait point à se plaindre de moi dans mes rapports avec elle ; mon père encore moins, car je l'aimais tendrement, et c'était dans mes entretiens avec lui que je trouvais encore quelque plaisir. Il était résigné, mais il savait qu'il l'était ; tandis que la plupart de nos gentilshommes campagnards, buvant, chassant et dor-

mant, croyaient mener la plus sage et la plus belle vie du monde.

Leur contentement me troublait à un tel point, que je me demandais si ce n'était pas à moi dont la manière de penser était une folie : et si cette existence toute solide qui échappe à la douleur comme à la pensée, au sentiment comme à la rêverie, ne valait pas beaucoup mieux que ma manière d'être ; mais à quoi m'aurait servi cette triste conviction ! à m'affliger de mes facultés comme d'un malheur, tandis qu'elles passaient en Italie pour un beau don du ciel.

Parmi les personnes que nous voyions, il y en avait qui ne manquaient pas d'esprit ; mais elles l'étouffaient comme une lueur importune ; et pour l'ordinaire, vers quarante ans, ce petit mouvement de leur tête s'était engourdi avec tout le reste. Mon père, vers la fin de l'automne, allait beaucoup à la chasse, et nous l'attendions quelquefois jusqu'à

minuit. Pendant son absence, je restais dans ma chambre la plus grande partie de la journée, pour cultiver mes talents, et ma belle-mère en avait de l'humeur. A quoi bon tout cela, me disait-elle, en serez-vous plus heureuse? Et ce mot me mettait au désespoir. Qu'est-ce donc que le bonheur, me disais-je, si ce n'est pas le développement de nos facultés? Ne vaut-il pas autant se tuer physiquement que moralement? Et s'il faut étouffer mon esprit et mon ame, que sert de conserver le misérable reste de vie qui m'agite en vain? Mais je me gardais bien de parler ainsi à ma belle-mère. Je l'avais essayé une ou deux fois, mais elle m'avait répondu qu'une femme était faite pour soigner le ménage de son mari et la santé de ses enfans; que toutes les autres prétentions ne faisaient que du mal, et que le meilleur conseil qu'elle avait à me donner, c'était de les cacher si je les avais; et ce discours, tout com-

mun qu'il était, me laissait absolument sans réponse : car l'émulation, l'enthousiasme, tous ces moteurs de l'ame et du génie ont singulièrement besoin d'être encouragés, et se flétrissent comme les fleurs sous un ciel triste et glacé.

Il n'y a rien de si facile que de se donner l'air très-moral, en condamnant tout ce qui tient à une ame élevée. Le devoir, la plus noble destination de l'homme, peut être dénaturé comme toute autre idée, et devenir une arme hostile. dont les esprits étroits, les gens médiocres et contens de l'être se servent pour imposer silence au talent et se débarrasser de l'enthousiasme, du génie, enfin de tous leurs ennemis. On dirait, à les entendre, que le devoir consiste dans le sacrifice des facultés distinguées que l'on possède, et que l'esprit est un tort qu'il faut expier, en menant précisément la même vie que ceux qui en manquent ; mais est-il vrai que le de-

voir prescrive à tous les caractères des règles semblables ? Les grandes pensées, les sentimens généreux ne sont-ils pas dans ce monde la dette des êtres capables de l'acquitter ? Chaque femme comme chaque homme ne doit-elle pas se frayer une route d'après son caractère et ses talents ? Et faut-il imiter l'instinct des castors, dont les générations se succèdent sans progrès et sans diversité ?

Non, Oswald, pardonnez à l'orgueil de Corinne : mais je me croyais faite pour une autre destinée ; je me sens aussi soumise à ce que j'aime, que ces femmes dont j'étais entourée, et qui ne permettaient ni un jugement à leur esprit ni un désir à leur cœur ; s'il vous plaisait de passer vos jours au fond de l'Ecosse, je serais heureuse d'y vivre et d'y mourir auprès de vous : mais loin d'abdiquer mon imagination, elle me servirait à mieux jouir de la nature, et plus l'empire de mon esprit serait éten-

du, plus je trouverais de gloire et de bonheur à vous en déclarer le maître.

Ma belle-mère était presque aussi importunée de mes idées que de mes actions ; il ne lui suffisait pas que je menasse la même vie qu'elle, il fallait encore que ce fût par les mêmes motifs ; car elle voulait que les facultés qu'elle n'avait pas fussent considérées seulement comme une maladie. Nous vivions assez près du bord de la mer, et le vent du nord se faisait sentir souvent dans notre château : je l'entendais siffler la nuit à travers les longs corridors de notre demeure, et le jour il favorisait merveilleusement notre silence quand nous étions réunies. Le temps était humide et froid ; je ne pouvais presque jamais sortir sans éprouver une sensation douloureuse ; il y avait dans la nature quelque chose d'hostile qui me faisait regretter amèrement sa bienfaisance et sa douceur en Italie.

Nous rentrions l'hiver dans la ville,

si c'est une ville toutefois qu'un lieu où il n'y a ni spectacle, ni édifices, ni musique, ni tableaux, c'était un rassemblement de commérages, une collection d'ennuis divers et pareils.

La naissance, le mariage et la mort composaient toute l'histoire de notre société, et ces trois événemens différaient là moins qu'ailleurs. Représentez-vous ce que c'était pour une Italienne comme moi, que d'être assise autour d'une table à thé, plusieurs heures par jour après dîner, avec la société de ma belle-mère. Elle était composée de sept femmes les plus graves de la province ; deux d'entre elles étaient des demoiselles de cinquante ans timides comme à quinze, mais beaucoup moins gaies qu'à cet âge. Une femme disait à l'autre : *Ma chère, croyez-vous que l'eau soit assez bouillante pour la verser sur le thé. Ma chère,* répondait l'autre, *je crois que ce serait trop tôt ; car ces messieurs ne sont pas encore*

*prêts à venir. Resteront-ils long-temps à table aujourd'hui,* disait la troisième, *qu'en croyez-vous, ma chère?—Je ne sais pas,* répondait la quatrième, *il me semble que l'élection du parlement doit avoir lieu la semaine prochaine, et il se pourrait qu'ils restassent pour s'en entretenir. Non,* reprenait la cinquième, *je crois plutôt qu'ils parlent de cette chasse au renard qui les a tant occupés la semaine passée, et qui doit recommencer lundi prochain; je crois cependant que le dîner sera bientôt fini.—Ah! je ne l'espère guères,* disait la sixième en soupirant, et le silence recommençait. J'avais été dans les couvens d'Italie; ils me paraissaient pleins de vie à côté de ce cercle, et je ne savais qu'y devenir.

Tous les quarts d'heure il s'élevait une voix qui faisait la question la plus insipide, pour obtenir la réponse la plus froide, et l'ennui soulevé retombait avec un nouveau poids sur ces

femmes que l'on aurait pu croire malheureuses, si l'habitude prise dès l'enfance n'apprenait pas à tout supporter. Enfin les *messieurs* revenaient, et ce moment si attendu n'apportait pas un grand changement dans la manière d'être des femmes : les hommes continuaient leur conversation auprès de la cheminée ; les femmes restaient dans le fond de la chambre, distribuant les tasses de thé ; et, quand l'heure du départ arrivait, elles s'en allaient avec leurs époux, prêtes à recommencer le lendemain une vie qui ne différait de celle de la veille que par la date de l'almanach et la trace des années qui venait enfin s'imprimer sur le visage de ces femmes, comme si elles avaient vécu pendant ce temps.

Je ne puis concevoir encore comment mon talent a pu échapper au froid mortel dont j'étais entourée ; car il ne faut pas se le cacher, il y a deux côtés à toutes les manières de voir ; on

peut vanter l'enthousiasme, on peut le blâmer ; le mouvement et le repos, la variété et la monotonie sont susceptibles d'être attaqués et défendus par divers argumens ; on peut plaindre pour la vie, et il y a cependant assez de bien à dire de la mort, ou de ce qui lui ressemble. Il n'est donc pas vrai qu'on puisse tout simplement mépriser ce que disent les gens médiocres, ils pénètrent malgré vous dans le fond de votre pensée, ils vous attendent dans les momens où la superiorité vous a causé des chagrins, pour vous dire un *hé-bien*, tout tranquille, tout modéré en apparence, et qui est cependant le mot le plus dur qu'il soit possible d'entendre ; car on ne peut supporter l'envie que dans les pays où cette envie même est excitée par l'admiration qu'inspirent les talents ; mais quel plus grand malheur que de vivre là où la supériorité ferait naître la jalousie et point l'enthousiasme ! là où l'on serait

haï comme une puissance, en étant moins fort qu'un être obscur! Telle était ma situation dans cet étroit séjour; je n'y faisais qu'un bruit importun à presque tout le monde, et je ne pouvais, comme à Londres ou à Edimbourg, rencontrer ces hommes supérieurs qui savent tout juger et tout connaître, et qui, sentant le besoin des plaisirs inépuisables de l'esprit et de la conversation, auraient trouvé quelque charme dans l'entretien d'une étrangère, quand même elle ne se serait pas en tout conformée aux sévères usages du pays.

Je passais quelquefois des jours entiers dans les sociétés de ma belle-mère sans entendre dire un mot qui répondît ni à une idée ni à un sentiment; l'on ne se permettait pas même des gestes en parlant, on voyait sur le visage des jeunes filles la plus belle fraîcheur, les couleurs les plus vives et la plus parfaite immobilité: singu-

lier contraste entre la nature et la société! Tous les âges avoient des plaisirs semblables: l'on prenait le thé, l'on jouait au wist, et les femmes vieillissaient en faisant toujours la même chose, en restant toujours à la même place: le temps était bien sûr de ne pas les manquer, il savait où les prendre.

Il y a dans les plus petites villes d'Italie un théâtre, de la musique, des improvisateurs, beaucoup d'enthousiasme pour la poésie et les arts, un beau soleil; enfin, on y sent qu'on vit; mais je l'oubliais tout à fait dans la province que j'habitais, et j'aurais pu, ce me semble, envoyer à ma place une poupée légèrement perfectionnée par la mécanique, elle aurait très-bien rempli mon emploi dans la société. Comme il y a partout, en Angleterre, des intérêts de divers genres qui honorent l'humanité, les hommes, dans quelque retraite qu'ils vivent, ont tou-

jours les moyens d'occuper dignement leur loisir; mais l'existence des femmes dans le coin isolé de la terre que j'habitais, était bien insipide. Il y en avait quelques-unes qui, par la nature et la réflexion, avaient développé leur esprit, et j'avais découvert quelques accents, quelques regards, quelques mots dits à voix basse, qui sortaient de la ligne commune; mais la petite opinion du petit pays, toute-puissante dans son petit cercle, étouffait entièrement ces germes : on aurait eu l'air d'une mauvaise tête, d'une femme de vertu douteuse, si l'on s'était livré à parler, à se montrer de quelque manière; et ce qui était pis que tous les inconvéniens, il n'y avait aucun avantage.

D'abord j'essayai de ranimer cette société endormie : je leur proposai de lire des vers, de faire de la musique. Une fois, le jour était pris pour cela; mais tout à coup une femme se rappela qu'il y avait trois semaines qu'elle

était invitée à souper chez sa tante ; une autre qu'elle était en deuil d'une vieille cousine qu'elle n'avait jamais vue et qui était morte depuis plus de trois mois ; une autre enfin, que dans son ménage il y avait des arrangemens domestiques à prendre : tout cela était très-raisonnable ; mais ce qui était toujours sacrifié, c'étaient les plaisirs de l'imagination et de l'esprit, et j'entendais souvent dire : *cela ne se peut pas*, que parmi tant de négations, ne pas vivre, m'eût encore semblé la meilleure de toutes.

Moi-même, après m'être débattue quelque temps, j'avais renoncé à mes vaines tentatives, non que mon père me les interdît, il avait même engagé ma belle-mère à ne pas me tourmenter à cet égard ; mais les insinuations, mais les regards à la dérobée, pendant que je parlais, mille petites peines semblables aux liens dont les pygmées entouraient Gulliver, me rendaient

tous les mouvemens impossibles, et je finissais par faire comme les autres, en apparence, mais avec cette différence que je mourais d'ennui, d'impatience et de dégoût au fond du cœur. J'avais déjà passsé ainsi quatre années les plus fastidieuses du monde ; et ce qui m'affligeait davantage encore, je sentais mon talent se refroidir ; mon esprit se remplissait, malgré moi, de petitesses ; car, dans une société où l'on manque tout à la fois d'intérêt pour les sciences, la littérature, les tableaux et la musique, où l'imagination enfin n'occupe personne, ce sont les petits faits, les critiques minutieuses qui font nécessairement le sujet des entretiens ; et les esprits étrangers à l'activité comme à la méditation ont quelque chose d'étroit de susceptible et de contrainte, qui rend les rapports de la société tout à la fois pénibles et fades.

Il n'y a là de jouissance que dans une certaine régularité méthodique, qui

convient à ceux dont le désir est d'effacer toutes les supériorités, pour mettre le monde à leur niveau ; mais cette uniformité est une douleur habituelle pour les caractères appelés à une destinée qui leur soit propre ; le sentiment amer de la malveillance que j'excitais malgré moi se joignait à l'oppression causée par le vide, qui m'empêchait de respirer. C'est en vain qu'on se dit tel homme n'est pas digne de me juger, telle femme n'est pas capable de me comprendre ; le visage humain exerce un grand pouvoir sur le cœur humain ; et quand vous lisez sur ce visage une désapprobation secrète, elle vous inquiète toujours, en dépit de vous-même ; enfin, le cercle qui vous environne finit toujours par vous cacher le reste du monde ; le plus petit objet placé devant votre œil vous intercepte le soleil ; il en est de même aussi de la cotterie dans laquelle on vit : ni l'Europe ni la postérité ne pourraient ren-

dre insensible aux tracasseries de la maison voisine ; et qui veut être heureux et développer son génie, doit, avant tout, bien choisir l'atmosphère dont il s'entoure immédiatement.

## CHAPITRE II.

Je n'avais d'autre amusement que l'éducation de ma petite sœur; ma belle-mère ne voulait pas qu'elle sût la musique, mais elle m'avait permis de lui apprendre l'italien et le dessin, et je suis persuadée quelle se souvient encore de l'un et de l'autre, car je lui dois la justice qu'elle montrait alors beacoup d'intelligence. Oswald, Oswald! si c'est pour votre bonheur que je me suis donné tant de soins, je m'en applaudis encore: je m'en applaudirais dans le tombeau.

J'avais près de vingt ans, mon père voulait me marier, et c'est ici que toute la fatalité de mon sort va se déployer. Mon père était l'intime ami du vôtre, et c'est à vous, Oswald, à vous qu'il

pensa pour mon époux. Si nous nous étions connus alors, et si vous m'aviez aimée, notre sort à tous les deux eût été sans nuage. J'avais entendu parler de vous avec un tel éloge, que soit pressentiment soit orgueil, je fus extrêmement flattée par l'espoir de vous épouser. Vous étiez trop jeune pour moi, puisque j'ai dix-huit mois de plus que vous ; mais votre esprit, votre goût, pour l'étude devançait, dit-on, votre âge, et je me faisais une idée si douce de la vie passée avec un caractère tel qu'on peignait le vôtre, que cet espoir effaçait entièrement mes préventions contre la manière d'exister des femmes en Angleterre. Je savais d'ailleurs que vous vouliez vous établir à Edimbourg ou à Londres, et j'étais sûre de trouver dans chacune de ces deux villes la société la plus distinguée. Je me disais alors, ce que je crois encore à présent, c'est que tout le malheur de ma situatoin venait de vivre dans une petite

ville, reléguée au fond d'une province du nord. Les grandes villes seules conviennent aux personnes qui sortent de la règle commune, quand c'est en société qu'elles veulent vivre ; comme la vie y est variée, la nouveauté y plaît ; mais dans les lieux où l'on a pris une assez douce habitude de la monotonie, l'on n'aime pas à s'amuser une fois, pour découvrir que l'on s'ennuie tous les jours.

Je me plais à le répéter, Oswald, quoique je ne vous eusse jamais vu, j'attendais votre père, qui devait venir passer huit jours chez le mien, avec une véritable anxiété ; et ce sentiment était alors trop peu motivé pour qu'il ne fût pas un avant-coureur de ma destinée. Quand lord Nelvil arriva, je désirai de lui plaire, je le désirai peut-être trop, et je fis pour réussir infiniment plus de frais qu'il n'en fallait ; je lui montrai tous mes talents, je dansai, je chantai j'improvisai pour lui, et mon esprit,

long-temps contenu, fut peut-être trop vif en brisant ses chaînes. Depuis sept ans l'expérience m'a calmée; j'ai moins d'empressement à me montrer; je suis plus accoutumée à moi; je sais mieux attendre; j'ai peut-être moins de confiance dans la bonne disposition des autres, mais aussi moins d'ardeur pour leurs applaudissemens, enfin il est possible qu'alors il y eût en moi quelque chose d'étrange. On a tant de feu, tant d'imprudence dans la première jeunesse! on se jette en avant de la vie avec tant de vivacité! L'esprit, quelque distingué qu'il soit, ne supplée jamais au temps: et bien qu'avec cet esprit on sache parler sur les hommes comme si l'on les connaissait, on n'agit point en conséquence de ses propres aperçus: on a je ne sais quelle fièvre dans les idées, qui ne nous permet pas de conformer notre conduite à nos propres raisonnemens.

Je crois, sans le savoir avec certi-

tude, que je parus, à lord Nelvil une personne trop vive, car après avoir passé huit jours chez mon père, et s'être montré cependant tres-aimable pour moi, il nous quitta et écrivit à mon père que, toute réflexion faite, il trouvait son fils trop jeune pour conclure le mariage dont il avait été question. Oswald, quelle importance attacherez-vous à cet aveu? Je pouvais vous dissimuler cette circonstance de ma vie, je ne l'ai pas fait. Serait-il possible cependant qu'elle vous parût ma condamnation? Je suis, je le sais, améliorée depuis sept années; et votre père aurait-il vu sans émotion ma tendresse et mon enthousiasme pour vous! Oswald, il vous aimait, nous nous serions entendus.

Ma belle-mère forma le projet de me marier au fils de son frère aîné, qui possédait une terre dans notre voisinage; c'était un homme de trente ans, riche, d'une belle figure, d'une nais-

sance illustre et d'un caractère fort honnête ; mais si parfaitement convaincu de l'autorité d'un mari sur sa femme, et de la destination soumise et domestique de cette femme, qu'un doute à cet égard l'aurait autant révolté que si l'on avait mis en question l'honneur ou la probité.. M. Maclinson (c'était son nom) avait assez de goût pour moi, et ce qu'on disait dans la ville de mon esprit et de mon caractère singulier ne l'inquiétait pas le moins du monde ; il y avait tant d'ordre dans sa maison, tout s'y faisait si régulièrement, à la même heure et de la même manière, qu'il était impossible à personne d'y rien changer. Les deux vieilles tantes qui dirigeaient le ménage, les domestiques, les chevaux mêmes n'auraient pas su faire une seule chose différente de la veille, et les meubles qui assistaient à ce genre de vie depuis trois générations se seraient, je crois, déplacés d'eux-mêmes si quelque chose de nou-

veau leur était apparu. M. Maclinson avait donc raison de ne pas craindre mon arrivée dans ce lieu ; le poids des habitudes y était si fort, que la petite liberté que je me serais donnée aurait pu le désennuyer un quart d'heure par semaine, mais n'aurait jamais eu sûrement une autre conséquence.

C'était un homme bon, incapable de faire de la peine ; mais si cependant je lui avais parlé des chagrins sans nombre qui peuvent tourmenter une ame active et sensible, il m'aurait considérée comme une personne vaporeuse, et m'aurait simplement conseillé de monter à cheval, et de prendre l'air. Il désirait de m'épouser précisément parce qu'il ne se doutait pas des besoins de l'esprit ni de l'imagination, et que je lui plaisais sans qu'il me comprît. S'il avait eu seulement l'idée de ce que c'était qu'une femme distinguée, et des avantages et des inconvéniens qu'elle peut avoir, il eût craint de ne pas être

assez aimable à mes yeux ; mais ce genre d'inquiétude n'entrait pas même dans sa tête : jugez de ma répugnance pour un tel mariage. Je le refusai décidément ; mon père me soutint ; ma belle-mère en conçut un vif ressentiment contre moi : c'était une personne despotique au fond de l'ame, bien que sa timidité l'empêchât souvent d'exprimer sa volonté ; quand on ne la devinait pas, elle en avait de l'humeur ; et quand on lui résistait après qu'elle avait fait l'effort de s'exprimer, elle le pardonnait d'autant moins, qu'il lui en avait plus coûté pour sortir de sa réserve accoutumée.

Toute la ville me blâma de la manière la plus prononcée. Une union aussi convenable, une fortune si bien en ordre, un homme si estimable, un nom si considéré, tel était le cri général ! J'essayai d'expliquer pourquoi cette union si convenable ne me convenait pas ; j'y perdis ma peine. Quelquefois

je me faisais comprendre quand je parlais ; msis dès que j'étais partie, ce que j'avais dit ne laissait aucune trace ; car les idées habituelles rentraient aussitôt dans les têtes de mes auditeurs, et ils recevaient avec un nouveau plaisir ces anciennes connaissances que j'avais un moment écartées.

Une femme beaucoup plus spirituelle que les autres, bien qu'elle se fût conformée en tout extérieurement à la vie commune, me prit à part, un jour que j'avais parlé avec encore plus de vivacité qu'à l'ordinaire, et me dit ces paroles qui me firent une impression profonde :—Vous vous donnez beaucoup de peine, ma chère, pour un résultat impossible : vous ne changerez pas la nature des choses ; une petite ville du nord, sans rapport avec le reste du monde, sans goût pour les arts ni pour les lettres, ne peut être autrement qu'elle n'est : si vous devez vivre ici, soumettez-vous ; allez-vous-en, si vous

le pouvez ; il n'y a que ces deux partis à prendre.—Ce raisonnement n'était que trop évident ; je me sentis pour cette femme une considération que je n'avais pas pour moi-même ; car, avec des goûts assez analogues aux miens, elle avoit su se résigner à la destinée que je ne pouvais supporter ; et tout en aimant la poésie et les jouissances idéales, elle jugeait mieux la force des choses et l'obstination des hommes. Je cherchai beaucoup à la voir ; mais ce fut en vain ; son esprit sortait du cercle, mais sa vie y était renfermée ; et je crois même qu'elle craignait un peu de réveiller, par nos entretiens, sa supériorité naturelle : qu'en aurait-elle fait ?

## CHAPITRE III.

J'AURAIS cependant passé toute ma vie dans la déplorable situation où je me trouvais, si j'avais conservé mon père, mais un accident subit me l'enleva : je perdis avec lui mon protecteur, mon ami, le seul qui m'entendît encore dans ce désert peuplé, et mon désespoir fut tel, que je n'eus plus la force de résister à mes impressions. J'avais vingt ans quand il mourut, et je me trouvai sans autre appui, sans autre relation que ma belle-mère, une personne avec laquelle, depuis cinq ans que nous vivions ensemble, je n'étais pas plus liée que le premier jour. Elle se mit à me reparler de M. Maclinson et quoiqu'elle n'eût pas le droit de me

commander de l'épouser, elle ne recevait que lui chez elle, et me déclarait assez nettement qu'elle ne favoriserait aucun autre mariage. Ce n'était pas qu'elle aimât beaucoup M. Maclinson, quoiqu'il fût son proche parent; mais elle me trouvait dédaigneuse en le refusant et elle faisait cause commune avec lui plutôt pour la défense de la médiocrité que par amour-propre de famille.

Chaque jour ma situation devenait plus odieuse; je me sentais saisie par la maladie du pays, la plus inquiète douleur qui puisse s'emparer de l'ame. L'exil est quelquefois, pour les caractères vifs et sensibles, un supplice beaucoup plus cruel que la mort: l'imagination prend en déplaisance tous les objets qui vous entourent, le climat, le pays, la langue, les usages, la vie en masse, la vie en détail; il y a une peine pour chaque moment comme pour chaque situation: car la patrie nous donne mille plaisirs habituels que nous ne con-

naissons pas nous-mêmes avant de les avoir perdus :

. . . . La favella, i costumi,
L'aria, i tronchi, il terren, le mura, i sassi ! (a)

C'est déjà un vif chagrin que de ne plus voir les lieux où l'on a passé son enfance : les souvenirs de cet âge, par un charme particulier, rajeunissent le cœur et cependant adoucissent l'idée de la mort. La tombe rapprochée du berceau semble placer sous le même ombrage tout une vie ; tandis que les années passées sur un sol étranger sont comme des branches sans racines. La génération qui vous précède ne vous a pas vu naître ; elle n'est pas pour vous la génération des pères, la génération protectrice ; mille intérêts qui vous sont communs avec vos compatriotes ne sont

---

(*a*) La langue, les mœurs, l'air, les arbres, la terre, les murs, les pierres !

METASTASE.

plus entendus par les étrangers ; il faut tout expliquer, tout commenter, tout dire, au lieu de cette communication facile, de cette effusion de pensées qui commence à l'instant où l'on retrouve ses concitoyens. Je ne pouvais me rappeler, sans émotion, les expressions bienveillantes de mon pays. *Cara, Carissima,* disais-je quelquefois en me promenant toute seule, pour m'imiter à moi-même l'accueil si amical des Italiens et des Italiennes ; je comparais cet accueil à celui que je recevais.

Chaque jour j'errais dans la campagne, où j'avais coutume d'entendre, le soir, en Italie, des airs harmonieux chantés avec des voix si justes, et les cris des corbeaux retentissaient seuls dans les nuages. Le soleil si beau, l'air si suave de mon pays était remplacé par les brouillards ; les fruits murissaient à peine, je ne voyais point de vignes, les fleurs croissaient languissamment à long intervalle l'une de

l'autre; les sapins couvraient les montagnes toute l'année, comme un noir vêtement: un édifice antique, un tableau seulement, un beau tableau aurait relevé mon âme, mais je l'aurais vainement cherché à trente milles à la ronde. Tout était terne, tout était morne autour de moi, et ce qu'il avait d'habitations et d'habitans servait seulement à priver la solitude de cette horreur poétique qui donne à l'ame un frisson assez doux. Il y avait de l'aisance, un peu de commerce et de la culture autour de nous; enfin, ce qu'il faut pour qu'on vous dise: *Vous devez être contente, il ne vous manque rien.* Stupide jugement porté sur l'extérieur de la vie, quand tout le foyer du bonheur et de la souffrance est dans le sanctuaire le plus intime et le plus secret de nous-mêmes!

A vingt et un ans, je devais naturellement entrer en possession de la fortune de ma mère et de celle que mon

père m'avait laissée Une fois alors, dans mes rêveries solitaires, il me vint dans l'idée, puisque j'étois orpheline et majeure, de retourner en Italie pour y mener une vie indépendante, tout entière consacrée aux arts. Ce projet, quand il entra dans ma pensée, m'enivra de bonheur, et d'abord je ne conçus pas la possibilité d'une objection. Cependant, quand ma fièvre d'espérance fut un pen calmée, j'eus peur de cette résolution irréparable; et me représentant ce qu'en penseraient tous ceux que je connaissais, le projet que j'avais d'abord trouvé si facile me sembla tout à fait impraticable; mais néanmoins l'image de cette vie au milieu de tous les souvenirs de l'antiquité, de la peinture, de la musique, s'était offerte à moi avec tant de détails et de charmes, que j'avais pris un nouveau dégoût pour mon ennuyeuse existence.

Mon talent que j'avais craint de perdre s'était accru par l'étude suivie que

j'avais faite de la littérature anglaise; la manière profonde de penser et de sentir qui caractérise vos poètes avait fortifié mon esprit et mon ame, sans que j'eusse rien perdu de l'imagination vive qui semble n'appartenir qu'aux habitans de nos contrées. Je pouvais donc me croire destinée à des avantages particuliers, par la réuniou des circonstances rares qui m'avaient donné une double éducation, et, si je puis m'exprimer ainsi, deux nationalités différentes. Je me souvenais de l'approbation qu'un petit nombre de bons juges avaient accordée dans Florence à mes premiers essais en poésie. Je m'exaltais sur les nouveaux succès que je pourrais obtenir; enfin j'espérais beaucoup de moi: n'est-ce pas la première et la plus noble illusion de la jeunesse?

Il me semblait que j'entrerais en possession de l'univers le jour où je ne sentirais plus le souffle desséchant de la médiocrité malveillante; mais quand il

fallait prendre la résolution de partir, de m'échapper secrètement, je me sentais arrêtée par l'opinion, qui m'en imposait beaucoup plus en Angleterre qu'en Italie; car, bien que je n'aimasse pas la petite ville que j'habitais, je respectais l'ensemble du pays dont elle faisait partie. Si ma belle-mère avait daigné me conduire à Londres ou à Edimbourg, si elle avait songé à me marier avec un homme qui eût assez d'esprit pour faire cas du mien, je n'aurais jamais renoncé ni à mon nom, ni à mon existence, même pour retourner dans mon ancienne patrie. Enfin quelque dure que fût pour moi la domination de ma belle-mère, je n'aurais peut-être jamais eu la force de changer de situation sans une multitude de circonstances qui se réunirent comme pour décider mon esprit incertain.

J'avais près de moi la femme de chambre Italienne que vous connaissez, Thérésine; elle est Toscane, et, bien

que son esprit n'ait point été cultivé, elle se sert de ces expressions nobles et harmonieuses qui donnent tant de grâce aux moindres discours de notre peuple. C'était avec elle seulement que je parlais ma langue, et ce lien m'attachait à elle. Je la voyais souvent triste, et je n'osais lui en demander la cause, me doutant qu'elle regrettait, comme moi, notre pays, et craignant de ne pouvoir plus contraindre mes propres sentimens, s'ils étaient excités par les sentimens d'une autre. Il y a des peines qui s'adoucissent en les communiquant; mais les maladies de l'imagination s'augmentent quand on les confie; elles s'augmentent surtout, quand on aperçoit dans un autre une douleur semblable à la sienne. Le mal qu'on souffre paraît alors invincible, et l'on n'essaie plus de le combattre. Ma pauvre Thérésine tomba tout à coup sérieusement malade: et, l'entendant gémir nuit et jour, je me déterminai à lui demander enfin

le sujet de ses chagrins. Quelle fut mon étonnement de l'entendre me dire presque tout ce que j'avais senti ! Elle n'avait pas si bien réfléchi que moi sur la cause de ses peines ; elle s'en prenait davantage à des circonstances locales, à des personnes en particulier ; mais la tristesse de la nature, l'insipidité de la ville où nous demeurions, la froideur de ses habitans, la contrainte de leurs usages, elle sentait tout, sans pouvoir s'en rendre raison, et s'écriait sans cesse :— Oh ! mon pays, ne vous reverrai-je donc jamais !—Et puis elle ajoutait cependant qu'elle ne voulait pas me quitter, et, avec une amertume qui me déchirait le cœur, elle pleurait de ne pouvoir concilier avec son attachement pour moi son beau ciel d'Italie, et le plaisir d'entendre sa langue maternelle.

Rien ne fit plus d'effet sur mon esprit que ce reflet de mes propres impressions dans une personne toute commune, mais qui avait conservé le

caractère et les goûts italiens dans leur vivacité naturelle, et je lui promis qu'elle reverrait l'Italie.—Avec vous, répondit-elle. — Je gardai le silence. Alors elle s'arracha les cheveux, et jura qu'elle ne s'éloignerait jamais de moi; mais elle paraissait prête à mourir à mes yeux en prononçant ces paroles. Enfin il m'échappa de lui dire que j'y retournerais aussi, et ce mot, qui n'avait eu pour but que de la calmer, devint plus solennel, par la joie inexprimable qu'il lui causa et la confiance qu'elle y prit. Depuis ce jour, sans en rien dire, elle se lia avec quelques négocians de la ville, et m'annonçait exactement quand un vaisseau partait du port voisin pour Gênes ou Livourne; je l'écoutais et je ne répondais rien: elle imitait aussi mon silence, mais ses yeux se remplissaient de larmes. Ma santé souffrait tous les jours davantage du climat et de mes peines intérieures; mon esprit a besoin de mouve-

ment et de gaieté, je vous l'ai dit souvent, la douleur me tuerait ; il y a trop de lutte en moi contre elle ; il faut lui céder pour n'en pas mourir.

Je revenais donc fréquemment à l'idée qui m'avait occupée depuis la mort de mon père ; mais j'aimais beaucoup Lucile qui avait alors neuf ans, et que je soignais depuis six comme sa seconde mère ; un jour je pensai que si je partais ainsi secrètement, je ferais un tel tort à ma réputation, que le nom de ma sœur en souffrirait, et cette crainte me fit renoncer, pour un temps, à mes projets. Cependant, un soir que j'étais plus affectée que jamais des chagrins que j'éprouvais, et dans mes rapports avec ma belle-mère, et dans mes rapports avec la société, je me trouvai seule à souper avec lady Edgermond ; et, après une heure de silence, il me prit tout à coup un tel ennui de son imperturbable froideur, que je commençai la conversation en me plaignant de la vie

que je menais, plus d'abord pour la forcer à parler que pour l'amener à aucun résultat qui pût me concerner ; mais en m'animant, je supposai tout à coup la possibilité, dans une situation semblable à la mienne, de quitter pour toujours l'Angleterre. Ma belle-mère n'en fut pas troublée, et, avec un sang-froid et une sécheresse que je n'oublierai de ma vie, elle me dit :—Vous avez vingt-un ans, Miss Edgermond, ainsi la fortune de votre mère et celle que votre père vous a laissée sont à vous. Vous êtes donc la maîtresse de vous conduire comme vous le voudrez ; mais si vous prenez un parti qui vous déshonore dans l'opinion, vous devez à votre famille de changer de nom et de vous faire passer pour morte.—Je me levai à ces paroles avec impétuosité, et je sortis sans répondre.

Cette dureté dédaigneuse m'inspira la plus vive indignation, et pour un moment un désir de vengeance tout à

fait étranger à mon caractère s'empara de moi. Ces mouvemens se calmèrent; mais la conviction que personne ne s'intéressait à mon bonheur rompit les liens qui m'attachaient encore à la maison où j'avais vu mon père. Certainement lady Edgermond ne me plaisait pas, mais je n'avais pas pour elle l'indifférence qu'elle me témoignait! j'étais touchée de sa tendresse pour sa fille, je croyais l'avoir intéressée par les soins que je donnais à cette enfant, et peut-être, au contraire, ces soins mêmes avaient-ils excité sa jalousie: car plus elle s'était imposé de sacrifices sur tous les points, plus elle était passionnée dans la seule affection qu'elle se fût permise. Tout ce qu'il y a dans le cœur humain, de vif et d'ardent, maîtrisé par sa raison sous tous les autres rapports, se retrouvait dans son caractère quand il s'agissait de sa fille.

Au milieu du ressentiment qu'avait excité dans mon cœur mon entretien

avec lady Edgermond, Thérésine vint me dire, avec une émotion extrême, qu'un bâtiment arrivé de Livourne, même était entré dans le port, dont nous n'étions éloignées que de quelques lieues, et qu'il y avait sur ce bâtiment des négocians qu'elle connaissait, et qui étaient les plus honnêtes gens du monde.—Ils sont tous Italiens, me dit-elle en pleurant, ils ne parlent qu'italien. Dans huit jours ils se rembarquent, et vont directement en Italie; et si madame était décidée . . . . — Retournez avec eux, ma bonne Thérésine, lui répondis-je.—Non Madame, s'écria-t-elle, j'aime mieux mourir ici. —Et elle sortit de ma chambre, où je restai réfléchissant à mes devoirs envers ma belle-mère, Il me paraissait clair qu'elle désirait ne plus m'avoir auprès d'elle; mon influence sur Lucille lui déplaisait; elle craignait que la réputation que j'avais autour de moi d'être une personne extraordinaire, ne nuisît un jour à l'établissement de sa

fille ; enfin elle m'avait dit le secret de son cœur, en m'indiquant le désir que je me fisse passer pour morte ; et ce conseil amer, qui m'avait d'abord tant révoltée, me parut, à la réflexion, assez raisonnable.

— Oui, sans doute, m'écriai-je passons pour morte dans des lieux où mon existence n'est qu'un sommeil agité. Je revivrai avec la nature, avec le soleil, avec les beaux-arts ; et les froides lettres qui composeut mon nom, inscrites sur un vain tombeau, tiendront aussi bien que moi ma place dans ce séjour sans vie.—Ces élans de mon ame vers la liberté ne me donnèrent point encore cependant la force d'une résolution décisive ; il y a des momens où l'on se croit la puissance de ce qu'on désire, et d'autres où l'ordre habituel des choses paraît devoir l'emporter sur tous les sentiments de l'ame. J'étais dans cette indécision qui pouvait durer toujours, puisque rien au dehors de moi ne m'obligeait à prendre un parti,

lorsque, le Dimanche qui suivit ma conversation avec ma belle-mère, j'entendis vers le soir, sous mes fenêtres, des chanteurs italiens qui étaient venus sur le bâtiment de Livourne, et que Thérésine avait attirés pour me causer une agréable surprise. Je ne puis exprimer l'émotion que je ressentis, un déluge de pleurs couvrit mon visage, tous mes souvenirs se ranimèrent: rien ne retrace le passé comme la musique; elle fait plus que retracer, il apparaît quand elle l'évoque, semblable aux ombres de ceux qui nous sont chers, revêtu d'un voile mystérieux et mélancoliques. Les musiciens chantèrent ces délicieuses paroles de Monti, qu'il a composées dans son exil :

Bella Italia, amate sponde,
Pur vi torno à riveder.
Trema in petto e si confonde
L'alma oppressa dal piacer (*a*).

---

(*a*) Belle Italie, bords chéris, je vais donc

J'étais dans une sorte d'ivresse, je sentais pour l'Italie tout ce que l'amour fait éprouver, désir, enthousiasme, regrets; je n'étais plus maîtresse de moi-même, toute mon ame était entraînée vers ma patrie: j'avais besoin de la voir, de la respirer, de l'entendre, chaque battement de mon cœur était un appel à mon beau séjour, à ma riante contrée! si la vie était offerte aux morts dans les tombeaux, ils ne soulèveraient pas la pierre qui les couvre, avec plus d'impatience que je n'en éprouvais pour écarter de moi tous mes linceuls, et reprendre possession de mon imagination, de mon génie, de la nature! Au moment de cette exaltation causée par la musique, j'etais loin encore de prendre aucun parti, car mes sentimens étaient trop confus pour en tirer aucune idée fixe, lorsque ma

---

vous revoir encore; mon ame tremble et succombe à l'excès de ce plaisir.

belle-mère entra, et me pria de faire cesser ces chants, parce qu'il était scandaleux d'entendre de la musique le Dimanche. Je voulus insister : les Italiens partaient le lendemain ; il y avait six ans que je n'avais joui d'un semblable plaisir ; ma belle-mère ne m'écouta pas, et me disant qu'il fallait, avant tout, respecter les convenances du pays où l'on vivait, elle s'approcha de la fenêtre et commanda à ses gens d'éloigner mes pauvres compatriotes. Ils partirent, et me répétaient de loin en loin, en chantant, un adieu qui me perçait le cœur.

La mesure de mes impressions était comblée, le vaisseau devoit s'éloigner le lendemain ; Thérésine, à tout hasard et sans m'en avertir, avait tout préparé pour mon départ. Lucile était depuis huit jours chez une parente de sa mère. Les cendres de mon père ne reposaient pas dans la maison de campagne que nous habitions ; il avait ordonné que son tombeau fût élevé dans la terre

qu'il avait en Ecosse. Enfin je partis sans en prévenir ma belle-mère, et lui laissant une lettre qui lui apprenait ma résolution. Je partis dans un de ces momens où l'on se livre à la destinée, où tout paraît meilleur que la servitude, le dégoût et l'insipidité; où la jeunesse inconsidérée se fie à l'avenir, et le voit dans les cieux comme une étoile brillante qui lui promet un heureux sort.

## CHAPITRE IV.

Des pensées plus inquiètes s'emparèrent de moi quand je perdis de vue les côtes d'Angleterre ; mais comme je n'y avais pas laissé d'attachement vif, je fus bientôt consolée, en arrivant à Livourne, par tout le charme de l'Italie. Je ne dis à personne mon véritable nom, comme je l'avais promis à ma belle-mère ; je pris seulement celui de Corinne, que l'histoire d'une femme grecque, amie de Pindare, et poète, m'avait fait aimer. (29) Ma figure, en se développant, avait tellement changé que j'étais sûre de n'être pas reconnue. J'avais vécu assez solitaire à Florence, et je devais compter sur ce qui m'est arrivé, c'est que personne à Rome n'a su qui j'étais. Ma belle-mère me manda

qu'elle avait répandu le bruit que les médecins m'avaient ordonné le voyage du midi pour rétablir ma santé et que j'étais morte dans la traversée. Sa lettre ne contenait d'ailleurs aucune réflexion: elle me fit passer avec une très-grande exactitude toute ma fortune qui est assez considérable; mais elle ne m'a plus écrit. Cinq ans se sont écoulés depuis ce moment jusqu'à celui où je vous ai vu; cinq ans pendant lesquels j'ai goûté assez de bonheur; je suis venue m'établir à Rome, ma réputation s'est accrue, les beaux-arts et la littérature m'ont encore donné plus de jouissances solitaires qu'ils ne m'ont valu de succès, et je n'ai pas connu, jusques à vous, tout l'empire que le sentiment peut exercer; mon imagination colorait et décolorait quelquefois mes illusions sans me causer de vives peines; je n'avais point encore été saisie par une affection qui pût me dominer. L'admiration, le respect, l'amour, n'enchaî-

naient point toutes les facultés de mon ame ; je concevais, même en aimant, plus de qualités et plus de charmes que je n'en ai rencontrés ; enfin je restais supérieure à mes propres impressions, au lieu d'être entièrement subjuguée par elles.

N'exigez point que je vous raconte comment deux hommes, dont la passion pour moi n'a que trop éclaté, ont occupé successivement ma vie avant de vous connaître : il faudrait faire violence à ma conviction intime pour me persuader maintenant qu'un autre que vous a pu m'intéresser, et j'en éprouve autant de repentir que de douleur. Je vous dirai seulemenr ce que vous avez appris déjà par mes amis, c'est que mon existence indépendante me plaisait tellement, qu'après de longues irrésolutions et de pénibles scènes j'ai rompu deux foix des liens que le besoin d'aimer m'avait fait contracter, et que je n'ai pu me ré-

soudre à rendre irrévocables. Un grand seigneur allemand voulait, en m'épousant, m'emmener dans son pays où son rang et sa fortune le fixaient. Un prince italien m'offrait à Rome même l'existence la plus brillante. Le premier sut me plaire en m'inspirant la plus haute estime ; mais je m'aperçus avec le temps qu'il avait peu de ressources dans l'esprit. Quand nous étions seuls il fallait que je me donnasse beaucoup de peine pour soutenir la conversation et pour lui cacher avec soin ce qui lui manquait. Je n'osais, en causant avec lui, me montrer ce que je puis être, de peur de le mettre mal à l'aise ; je prévis que son sentiment pour moi diminuerait nécessairement le jour où je cesserais de le ménager, et néanmoins il est difficile de conserver de l'enthousiasme pour ceux que l'on ménage. Les égards d'une femme pour une infériorité quelconque dans un homme supposent toujours qu'elle ressent pour lui

plus de pitié que d'amour ; et le genre de calcul et de réflexion que ces égards demandent flétrit la nature céleste d'un sentiment involontaire. Le prince italien était plein de grâce et de fécondité dans l'esprit. Il voulait s'établir à Rome, partageait tous mes goûts, aimait mon genre de vie ; mais je remarquai dans une occasion importante qu'il manquait d'énergie dans l'ame, et que dans les circonstances difficiles de la vie ce serait moi qui me verrais obligée de le soutenir et de le fortifier ; alors tout fut dit pour l'amour ; car les femmes ont besoin d'appui, et rien ne les refroidit comme la nécessité d'en donner. Je fus donc deux fois détrompée de mes sentiments, non par des malheurs ni des fautes, mais l'esprit observateur me découvrit ce que l'imagination m'avait caché.

Je me crus destinée à ne jamais aimer de toute la puissance de mon ame ; quelquefois cette idée m'était pénible,

plus souvent je m'applaudissais d'être libre ; je craignais en moi cette faculté de souffrir, cette nature passionnée qui menace mon bonheur et ma vie ; je me rassurais toujours, en songeant qu'il était difficile de captiver mon jugement, et je ne croyais pas que personne pût jamais répondre à l'idée que j'avais du caractère et de l'esprit d'un homme ; j'espérais toujours échapper au pouvoir absolu d'un attachement, en apercevant quelques défauts dans l'objet qui pourrait me plaire ; je ne savais pas qu'il existe des défauts qui peuvent accroître l'amour même par l'inquiétude qu'ils lui causent. Oswald, la mélancolie, l'incertitude qui vous découragent de tout, la sévérité de vos opinions, troublent mon repos sans refroidir mon sentiment ; je pense souvent que ce sentiment ne me rendra pas heureuse ; mais alors c'est moi que je juge, et jamais vous.

Vous connaissez maintenant l'his-

toire de ma vie; l'Angleterre abandonnée, mon changement de nom, l'inconstance de mon cœur, je n'ai rien dissimulé. Sans doute vous penserez que l'imagination m'a souvent égarée; mais si la société n'enchaînait pas les femmes par des liens de tout genre dont les hommes sont dégagés, qu'y aurait-il dans ma vie qui pût empêcher de m'aimer? Ai-je jamais trompé? ai-je jamais fait de mal? mon ame a-t-elle jamais été flétrie par de vulgaires intérêts? Sincérité, bonté, fierté, Dieu demandera-t-il davantage à l'orpheline qui se trouvait seule dans l'univers? Heureuses les femmes qui rencontrent à leurs premiers pas dans la vie celui qu'elles doivent aimer toujours! Mais le mérité-je moins pour l'avoir connu trop tard?

Cependant je vous le dirai, milord, et vous en croirez ma franchise; si je pouvais passer ma vie près de vous, sans vous épouser, il me semble que,

malgré la perte d'un grand honheur, et d'une gloire à mes yeux la première de toutes, je ne voudrais pas m'unir à vous. Peut-être ce mariage est-il pour vous un sacrifice; peut-être un jour regretterez-vous cette belle Lucile, ma sœur, que votre père vous a destinée. Elle est plus jeune que moi de douze années: son nom est sans tache, comme la première fleur du printemps; il faudrait en Angleterre faire revivre le mien, qui est déjà passé sous l'empire de la mort. Lucile a, je le sais, une ame douce et pure; si j'en juge par son enfance, il se peut qu'elle soit capable de vous entendre en vous aimant. Oswald, vous êtes libre; quand vous le désirerez, votre anneau vous sera rendu.

Peut-être voulez-vous savoir avant que de vous décider ce que je souffrirais si vous me quittez? Je l'ignore: il s'élève quelquefois des mouvemens tumultueux dans mon âme, qui sont plus forts que ma raison, et je ne serais pas cou-

pable si de tels mouvements me rendaient l'existence tout à fait insupportable. Il est également vrai que j'ai beaucoup de facultés de bonheur ; je sens quelquefois en moi comme une fièvre de pensées qui fait circuler mon sang plus vite. Je m'intéresse à tout ; je parle avec plaisir : je jouis avec délices de l'esprit des autres, de l'intérêt qu'ils me témoignent, des merveilles de la nature, des ouvrages de l'art que l'affectation n'a point frappés de mort. Mais, serait-il en ma puissance de vivre quand je ne vous verrais plus ? C'est à vous d'en juger, Oswald ; car vous me connaissez mieux que moi-même ; je ne suis pas responsable de ce que je puis éprouver ; c'est à celui qui enfonce le poignard à savoir si la blessure qu'il fait est mortelle. Mais quand elle le serait, Oswald, je devrais vous le pardonner.

Mon bonheur dépend en entier du sentiment que vous m'avez montré de-

puis six mois. Je défierais toute la puissance de votre volonté et de votre délicatesse de me tromper sur la plus légère altération dans ce sentiment. Eloignez de vous, à cet égard, toute idée de devoir ; je ne connais pour l'amour ni promesse ni garantie. La divinité seule peut faire renaître une fleur quand le vent l'a flétrie. Un accent, un regard de vous suffiraient pour m'apprendre que votre cœur n'est plus le même, et je détesterais tout ce que vous pourriez m'offrir à la place de votre amour, de ce rayon divin, ma céleste auréole. Soyez donc libre maintenant, Oswald, libre chaque jour, libre encore quand vous seriez mon époux ; car si vous ne m'aimiez plus, je vous affranchirais, par ma mort, des liens indissolubles qui vous attacheraient à moi.

Dès que vous aurez lu cette lettre, je veux vous revoir ; mon impatience me conduira vers vous, et je saurai mon sort en vous apercevant ; car le

malheur est rapide, et le cœur, tout faible qu'il est, ne doit pas se méprendre aux signes funestes d'une destinée irrévocable. Adieu.

FIN DU SECOND VOLUME.

# NOTES

## DU

# SECOND VOLUME.

---

Page 23, ligne 17.

Je me suis permis d'emprunter ici quelques passages du Discours *sur la mort*,[1] qui se trouve dans *le Cours de Morale religieuse*, par M. Necker. Un autre ouvrage de lui, *l'Importance des Opinions religieuses*, ayant eu le plus éclatant succès, on le confond quelquefois avec celui-ci, qui parut dans des temps où l'attention était distraite par les événemens politiques. Mais j'ose affirmer que *le Cours de Morale religieuse* est le plus éloquent ouvrage de mon père. Aucun ministre d'état, je crois, avant lui, n'avait composé des ouvrages pour la chaire chrétienne ; et ce qui doit caractériser ce genre d'écrit fait par un homme qui a tant eu affaire avec les hommes, c'est la connaissance du cœur humain et l'indulgence que cette connaissance inspire : il semble donc que, sous ces deux rapports, *le Cours de Morale* est complètement original. Les hommes religieux, d'ordinaire, ne vivent pas dans le monde ; les hommes du monde, pour la plupart,

ne sont pas religieux : où serait-il donc possible de trouver à ce point l'observation de la vie et l'élévation qui en dégage ? Je dirai, sans craindre qu'on attribue mon opinion à mon sentiment, que, parmi les écrits religieux, ce livre est l'un des premiers qui consolent l'être sensible et intéressent les esprits qui réfléchissent sur les grandes questions que l'ame et la pensée agitent sans cesse en nous-mêmes.

## Page 30, ligne 2.

Dans un journal intitulé *l'Europe*, on peut trouver des observations pleines de profondeur et de sagacité sur les sujets qui conviennent à la peinture : j'y ai puisé plusieurs des réflexions qu'on vient de lire ; M. Frédéric Schlegel en est l'auteur : c'est une mine inépuisable que cet écrivain, et que les penseurs allemands en général.

## Page 81, ligne 3.

Les tableaux historiques qui composent la galerie de Corinne sont des copies ou des originaux du Brutus de David, du Marius de Douet, du Bélisaire de Gerard. Parmi les autres tableaux cités, celui de Didon a été fait par M. Rehberg, peintre allemand ; celui de Clorinde est dans la galerie de Florence : celui de Macbeth est dans la collection anglaise des tableaux pour Shakespeare, et celui de Phèdre est de Guérin ; enfin,

les deux paysages de Cincinnatus et d'Ossian sont à Rome, et M. Wallis, peintre Anglais, en est l'auteur.

## Page 87, ligne 19.

Je demandais à une petite fille toscane laquelle était la plus jolie d'elle ou de sa sœur ? Ah ! me répondit-elle, *il piu bel viso è il mio*, le plus beau visage est le mien.

## Page 97, ligne 14.

Un postillion italien, qui voyait mourir son cheval, priait pour lui et s'écriait : *O sant' Antonio, abbiate pietà dell'anima sua !* O Saint Antoine, ayez pitié de son âme !

## Page 98, ligne 8.

Il faut lire, sur ce Carnaval de Rome, une charmante description de Goethe, qui en est un tableau aussi fidéle qu'animé.

## Page 183, ligne 13.

Il y a une charmante description du lac Albane, dans un recueil de poésies de madame Bruunnée Munter, l'une des femmes de son pays dont le talent et l'imàgination méritent le plus d'éloges.

### Page 295, ligne 4.

Discours *sur les devoirs des enfans envers leurs pères. Cours de Morale religieuse. Voyez* la note du premier volume.

### Page 297, ligne 2.

Discours *sur l'indulgence dans le Cours de Morale religieuse. Voyez* la note du premier volume.

### Page 307, ligne 4.

M. Elliot, ministre d'Angleterre, a sauvé la vie d'un vieillard à Naples de la même manière que lord Nelvil.

### Page 409, ligne 12.

Il ne faut pas confondre le nom de Corinne avec celui de la Corilla, improvisatrice italienne, dont tout le monde a entendu parler. Corinne était une femme grecque célèbre par la poésie lyrique, Pindarre lui-même avait reçu des leçons d'elle.

FIN DES NOTES DU SECOND VOLUME.

# TABLE DES LIVRES

## DU SECOND VOLUME.



FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

De l'Imprimerie de R. Juigné, 17, Margaret St.
Cavendish Square.